

# PASSÉ-PRÉSENT SOMMAIRE

## La Moselle dévoilée

Pour un tourisme de proximité

n° 18  
Trimestriel GRATUIT

Le coin  
des  
livres

Promenades  
dans les rues  
de Metz

Chouettes  
Balades  
arrivent

Les châteaux  
en Moselle :

Le château de  
Lutzelbourg

Rues de Metz :

Commençons par  
la lettre A

Vieux métiers :

12 métiers qui  
appartiennent au passé

Les articles de  
nos sociétés  
d'histoire

Saveurs du  
terroir  
et  
Plantes  
médicinales



Pays messin	Pays des 3 Frontières	Pays de Nied	Pays minier	Sarreguemines Bitche	Pays de Sarrebourg	Pays du saulnois
<b>Cheminot</b>	<b>Audun-le-Tiche</b>	<b>Fouigny</b>	<b>Farébersviller</b>	<b>Breidenbach</b>	<b>Berling</b>	<b>Bourdonnay</b>
<b>Goin</b>	<b>Aumetz</b>	<b>Hallering</b>	<b>Guenviller</b>	<b>Loutzviller</b>	<b>Mittelbronn</b>	<b>Donnelay</b>
<b>Louvigny</b>	<b>Ottange</b>	<b>Haute-Vigneulles</b>	<b>Henriville</b>	<b>Rolbing</b>	<b>Phalsbourg</b>	<b>Lagarde</b>
<b>Pagny-lès-Goin</b>	<b>Russange</b>	<b>Marange-Zondrange</b>	<b>Macheren</b>	<b>Schweyen</b>	<b>Vescheim</b>	<b>Maizières-lès-Vic</b>
<b>Saint-Jure</b>	<b>Volmerange-les-Mines</b>	<b>Zimming</b>	<b>Seingbouse</b>	<b>Waldhouse</b>	<b>Vilsberg</b>	<b>Ommeray</b>

Un plat local pour le plaisir  
une plante locale pour la santé

pour en savoir plus cliquez

Plat  
et  
Plante



Association d'Édition :  
Directeur de la publication :  
Adresse :  
Dépôt légal :  
Contact :  
Site :  
Tél. :

Association : PASSE-PRÉSENT  
Claude SPITZNAGEL  
2-4 rue de la Basse-Seille - 57000 METZ  
ISSN 2428-0291  
passe-present@numericable.fr  
www.passe-present.com  
06 07 26 12 82

## EDITO

Amis lecteurs et amies lectrices

Vous avez été nombreux à apprécier la nouvelle présentation de PASSE-PRÉSENT et nous vous en remercions. N'oubliez de faire profiter de cette revue gratuite à vos amis et connaissances en nous retournant leurs adresses mail..

### “Chouette-Balade”

arrive en vous invitant à une balade en pays de Bitche. Vous pourrez, à partir de votre téléphone, accéder à des commentaires audio sur site. Des informations plus générales seront également en accès (l'histoire de la communes, les personnalités locales anecdotes et surnom et toujours en audio).

Un mail vous sera adressé dès que la promenade sera active. Et très bientôt d'autres balade dans la région ...



# Chouette Balade

**PASSÉ-PRÉSENT**

vous fera découvrir

**Les "Chouettes Balades"**

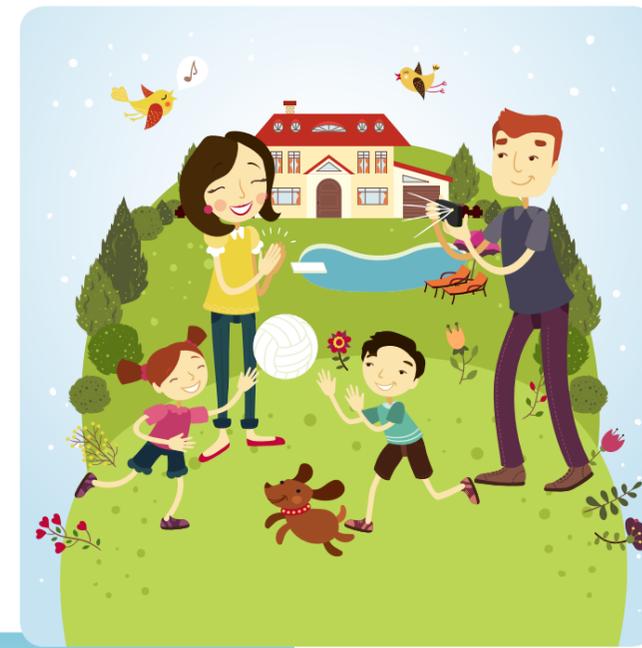
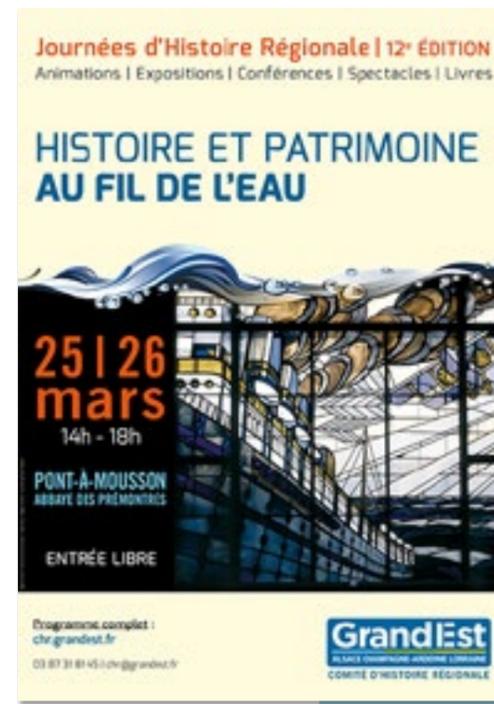
lors des journées d'histoire  
régionale

**les 25 et 26 mars**

de 14h à 18h

à l'Abbaye des Prémontrés

Pont-à-Mousson



**A votre rythme**

**Seul, accompagné**

**ou en famille**

**découvrez**

**votre région**

**En voiture ou à vélo**

**Pour faire des**

**rencontres originales**



## ACCÈS

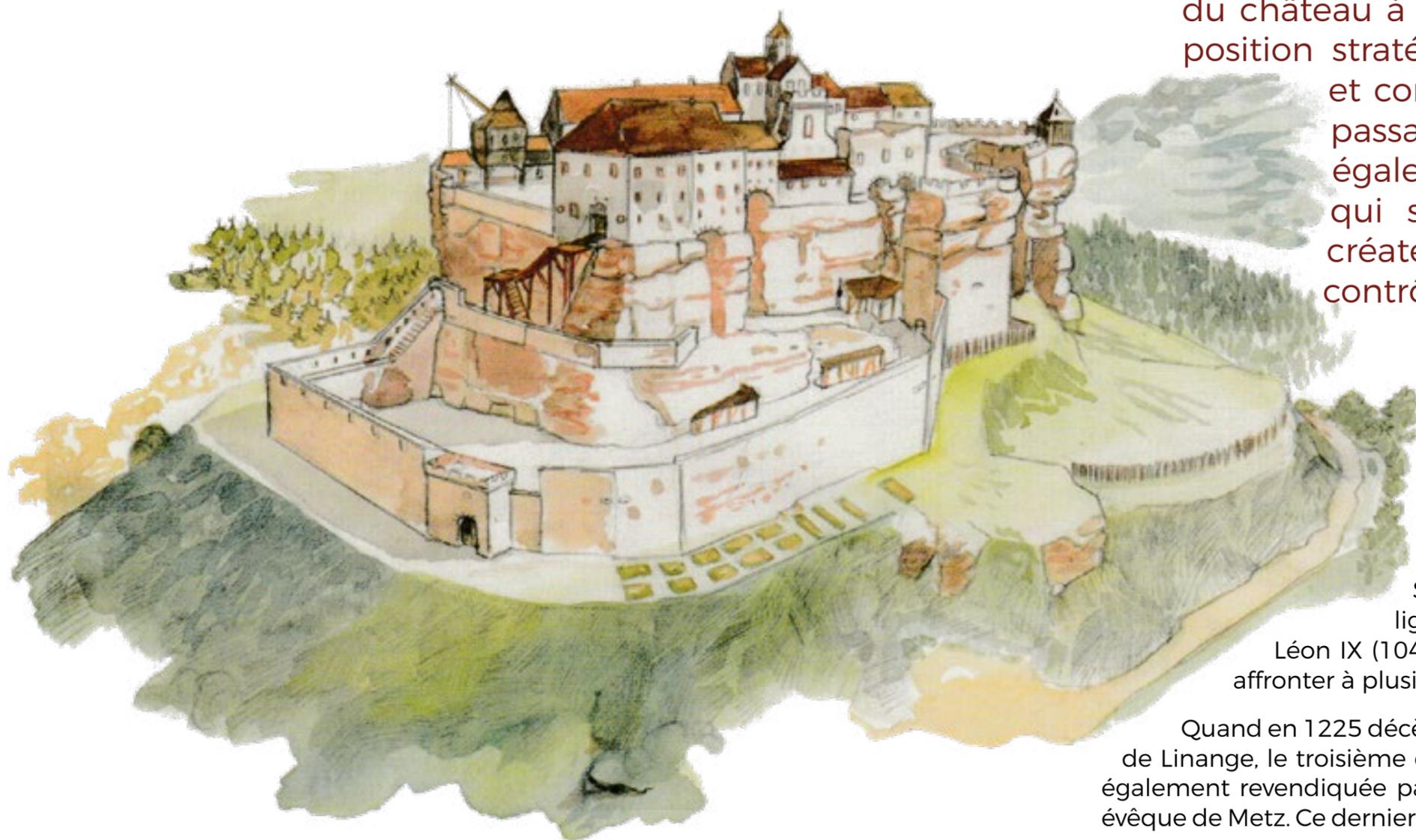
*De la D 45 (Dabo - La Hoube), une bretelle s'ouvre à droite et monte jusqu'aux aires de stationnement du site (il n'y a, malheureusement, plus de hôtel-restaurant). Sur place se trouve un bureau d'information. En été l'accès au château est payant en journée.*

# Le château de Dabo

**A**u centre d'un magnifique cirque de montagne se dresse le rocher de Dabo couronné des rares vestiges du château à 664 mètres d'altitude. C'est une remarquable position stratégique commandant la vieille route militaire et commerciale reliant Strasbourg à Sarrebourg en passant par le col de la Schleif. La place marque également la puissance des comtes d'Eguisheim, qui se nommeront bientôt de Eguisheim-Dabo, créateurs d'un véritable système castral destiné à contrôler la région.

**L**a construction du château de Dabo (Dagsburg) est attribuée au comte Hugues VIII d'Eguisheim (1137-1178). Cette lignée possédait un véritable système castral couvrant en grande partie l'Alsace. En fortifiant le rocher de Dabo les comtes pouvaient contrôler une vieille route stratégique reliant Strasbourg et Sarrebourg par le col de la Schleif. Rappelons que la lignée des comtes d'Eguisheim avait donné à la chrétienté le pape Léon IX (1049) et qu'elle tenait un haut rang dominant en Alsace, la faisant affronter à plusieurs reprises les Hohenstaufen.

Quand en 1225 décède Gertrude, la dernière de la lignée des Eguisheim-Dabo, Simon de Linange, le troisième époux, réclame la propriété du comté de Dabo. Mais celle-ci est également revendiquée par l'évêque de Strasbourg qui reçoit l'aide de Jean d'Apremont, évêque de Metz. Ce dernier assiège Dabo, mais ne peut prendre la place. Finalement l'évêque



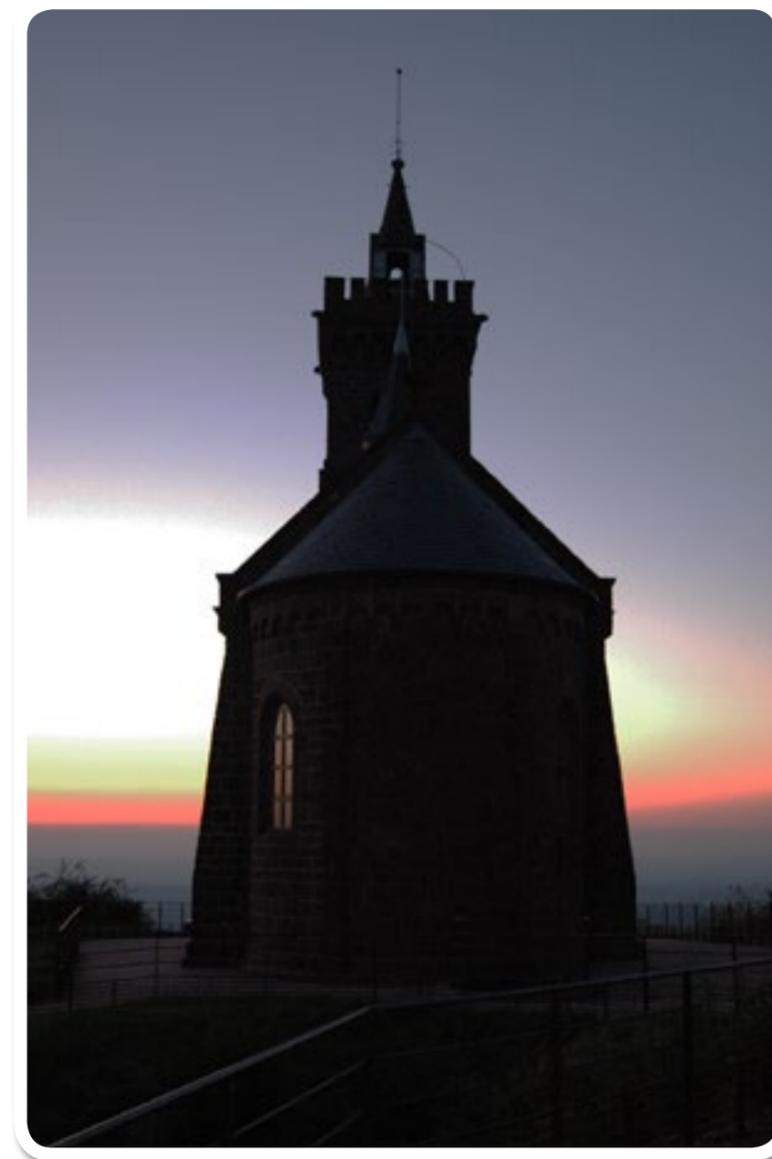
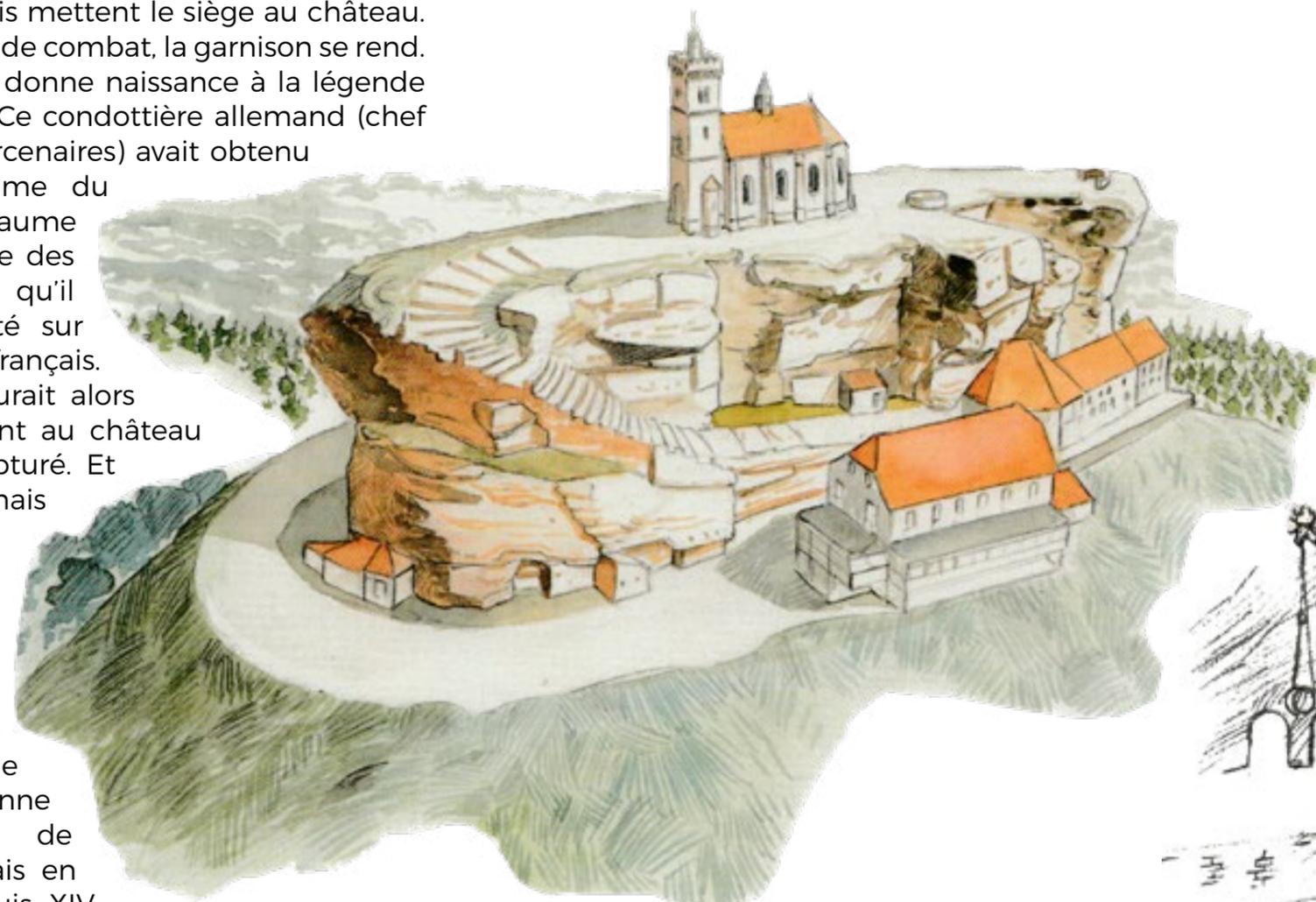
de Strasbourg, tout en s'intitulant seigneur et maître du comté de Dabo, donnera le fief aux Linange.

En 1513, l'évêque de Strasbourg reprend le fief et place un bailli au château. Deux années plus tard, Dabo est rendu à Emich de Linange, qui se transforme en chevalier-brigand et enferme des otages dans le château. En 1569, les Linange obtiennent de l'empereur Maximilien II le droit d'abriter dans le château les bannis et proscrits, une source de revenus non négligeable ! Tout au long de la guerre de Trente Ans le château reste occupé par une garnison à la solde des Linange. Après 1648, le royaume de France se considère comme possesseur de Dabo toujours tenu par les Linange comme sujets de l'Empire. En 1677, les Français mettent le siège au château. Après cinq jours de combat, la garnison se rend. C'est ce fait qui donne naissance à la légende du Prince Noir. Ce condottière allemand (chef d'armée de mercenaires) avait obtenu une forte somme du prince Guillaume d'Orange (guerre des Pays Bas) afin qu'il sème l'insécurité sur les arrières français. Le « Prince » aurait alors caché son argent au château avant d'être capturé. Et ce trésor n'a jamais été retrouvé !

Dabo est dès lors une forteresse française que visite le maréchal de Créqui qui ordonne des travaux de restauration. Mais en 1679, le roi Louis XIV,

craignant sans doute que la place puisse revenir aux Linange, en ordonne la destruction à coups d'explosifs.

*Le rocher du Dabo est aujourd'hui couronné par la chapelle Saint-Léon. De la splendeur médiévale passée ne subsistent que quelques traces, mais le site offre un panorama exceptionnel et tout visiteur est conquis par la beauté et l'histoire des lieux.*



*Sur les gravures du XVII<sup>e</sup> siècle que nous devons à Mathias Merian, apparaît une impressionnante grue qui soulève un tonneau qui sera amené à quai. C'est l'illustration de l'utilisation dans les châteaux de ces grues imposantes qui furent également à l'honneur dans les ports de Strasbourg et de Metz, notamment pour le chargement du vin sur les bateaux.*



## Impasse des Allemands



### SITUATION

De la rue des Allemands à la rue du Petit Champé par un escalier

### GÉNÉRALITES

XIII<sup>e</sup> siècle : rue du Sac;  
 XVIII<sup>e</sup> siècle (1760) : cul de sac des Allemands ;  
 1875-1918 et 1940-1944 : Deutschsackgasse (cul-de-sac des Allemands).

### HISTOIRE

Appellation confirmée par Délibération de la Commission municipale du 6 octobre 1919.

S'ouvrant sur l'ancienne voie romaine vers Mayence, cette impasse remonte au moins à l'urbanisation d'Outre-Seille au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle comprend les numéros 36 à 52 de la rue des Allemands.(cul-de-sac des Allemands).



## Rue des Allemands



### SITUATION

De la place des Paraiges à la porte des Allemands.

### GÉNÉRALITES

voie de Mayence  
 1241 : rue de l'Hôpital des Allemands ;  
 1251 : rue des Allemands ;  
 1875-1918 et 1940-1944: Deutschestrasse.

### HISTOIRE

Appellation confirmée par Délibération de la Commission municipale du 6 octobre 1919.

La rue des Allemands, disaient certains, s'appelle ainsi parce qu'elle se situe sur la route d'Allemagne. Cette opinion erronée explique pourquoi le Conseil municipal fut, à plusieurs reprises et heureusement sans succès, fortement pressenti par des patriotes trop zélés, pour changer la dénomination de la rue.

La voie doit en réalité son nom aux chevaliers teutoniques ou frères hospitaliers de Notre-Dame des Allemands. Elle s'appela d'abord rue de l'Hôpital-des-Allemands, ainsi que le mentionnent les bans de tréfonds de 1241 et 1269,



et ensuite, par abréviation, rue des Allemands.  
 Nous trouvons déjà cette appellation en 1251 et en 1267. Nous la retrouvons encore en latin en 1275, et même en allemand en 1346.

L'ordre des chevaliers teutoniques, fondé en Palestine en 1190, se répandit bientôt en Europe. En 1216, il s'installe à Coblenze, ensuite à Trèves. L'an 1222 voit les chevaliers arriver à Sarrebourg, l'an 1227 à Sarrebruck.

Leur implantation à Metz remonte à l'année 1229, si nous en croyons Emmery qui s'appuyait sur un document aujourd'hui disparu. Des actes de 1241 et de 1245 attestent leur présence dans notre ville.

En date du XIII<sup>e</sup> siècle, les chevaliers Teutoniques, connus anciennement sous le nom de «Frères hospitaliers de Notre-Dame des Allemands», puis chevaliers de Sainte-Elisabeth de Hongrie, arrivèrent à Metz vers 1229 et obtinrent de s'établir dans un lieu entouré de vignes, à l'extrémité droite du faubourg, qui fut appelé à cause d'eux rue de l'Hôpital des Allemands, et par abréviation rue des Allemands. On voit, par cette lointaine origine, qu'elle n'a rien de commun avec l'Allemagne moderne, et notre municipalité a bien agi en ne prêtant pas l'oreille aux réclamations



Rue des Allemands vers 1980



des intéressés, qui demandaient naguère le changement de cette dénomination, qui date de sept siècles. Cette rue est tortueuse et mal bâtie. L'alignement sera difficile à régulariser. Les constructions de maçonneries à chaux et à sable sont si solides à Metz qu'une maison peut durer plusieurs siècles. Il n'en est pas de même, dans les villes comme Châlons-sur-Marne, où les maisons durent à peine cinquante ans. Ces considérations se trouvent dans l'Annuaire de la Moselle de 1817.

La rue des Allemands a toujours été commerçante, surtout avant la création des chemins de fer ; on y voyait de nombreux commissionnaires et rouliers qui descendaient dans les diverses hôtelleries dont les enseignes ont disparu : au n° 59, l'enseigne Aux Trois Rois exista jusqu'au commencement du XIXe siècle. Au n° 53, l'enseigne Au Loup a existé jusqu'en 1856. Au n° 67, celle de l'Ours, jusqu'en 1872. Au n° 75, celle du Lièvre, jusqu'en 1892. Au n° 42, celle de La Carpe d'Or, jusqu'en 1872. Au n° 70, celle de La Bonne Fontaine, jusqu'en 1869. On comptait au XIXe siècle plus de 15 brasseries artisanales dans cette rue.



Rue des Allemands depuis la place des Paraiges

## MAISONS

### N°13

Le no 13 était habité en 1788 par M. Durand, conseiller à la Cour.

### N°19

Le no 19 était habité à la même époque par M. Lajeunesse, procureur du roi au baillage, il signait : La jeunesse du Tailly.

### N°23

Au XVIIIe siècle, la Société littéraire dite des Philathènes eut son siège dans la rue des Allemands. Fondée par Emmerly en 1759, ses membres se réunissaient d'abord dans une salle de la maison en face l'église Saint-Maximin. Après la vente de cet immeuble, en 1769, les Philathènes louèrent un appartement au rez-de-chaussée de la maison rue des Allemands, n° 1727, qui correspond au n° 23 actuel. Dans les Mémoires de l'Académie de Metz de 1874, on trouvera la liste des Philathènes et la table de leurs travaux. Un érudit nancéien, M. Charles Berlet, possède des documents inédits sur les Philathènes de Metz.

### N°42

Au n° 42, il y avait l'auberge de « La Carpe d'Or », jusqu'en 1872.

### N°49

Au no 49 est né le 26 juin 1854 le docteur Schneider (Jean-Etienne-Justin), fils de Louis-Etienne Schneider, professeur de musique. M. Schneider a été longtemps attaché à la légation de France en Perse et médecin principal du Shah.

Avec le titre de médecin principal de 1ere classe, il dirigeait en 1910 le service de santé du 20e corps à Nancy. A cette époque, il a été nommé médecin-inspecteur (grade de général de brigade) et maintenu à Nancy. Le père du docteur Schneider, qui avait été professeur à l'Ecole normale de Metz et à l'Ecole de musique de cette ville, est décédé à Paris en avril 1905, âgé de 76 ans.

### N°53

Au n° 53, il y avait l'auberge à l'enseigne « Au Loup » qui a existé jusqu'en 1856.

### N°70

Au n° 70, il y avait « L'auberge de La Bonne Fontaine », jusqu'en 1869.

Les maisons n° 72 à 80 ont été bâties sur l'emplacement de l'église du couvent des Minimes, démolie en 1811. La fontaine monumentale créée en 1746, existe encore.

### N°75

Au n° 75, il y avait « L'auberge du Lièvre », jusqu'en 1892.

### N°100-100 BIS-102

Dans la cour de l'église Saint-Eucaire, on remarque le portail flamboyant qui fut muré en 1828. Il avait été construit pour mettre l'église facilement en communication avec la rue des Allemands, la plus importante du quartier, dont elle n'était alors séparée que par un étroit passage, peut-être le seul qui existait de ce côté. Celui d'aujourd'hui qui conduit de cette rue devant la façade principale de l'église était probablement occupé par des maisons démolies depuis, qui ne laissaient cette entrée principale abordable que du côté de la rue Saint-Eucaire. Cette situation rend plus compréhensible la construction d'un portail latéral à la fin du XVe siècle et de nos jours sa suppression. Le passage actuel qui relie deux rues et qui passe devant le portail naturel, aujourd'hui l'unique de Saint-Eucaire a été considérablement élargi en 1888 par l'acquisition des maisons n° 100, 100 bis et 102 de la rue des Allemands. A droite de ce passage et avant d'arriver au portail, se trouve un mur avec une porte qui part de l'angle de l'église pour aboutir à un autre mur qui longe la rue des Allemands et qui entoure une cour. On y a construit avec des fragments de pierre de roche non taillées une petite grotte entourée de plantes et d'arbustes, dans laquelle on a placé une statue de Notre-Dame de Lourdes.



# Cheminot



## SURNOM

Lés hhoziats d' Chem'not

=

les soufflets, les asthmatiques de Cheminot



Parmi les ustensiles ménagers qui garnissaient autrefois l'âtre de la grande cheminée se trouvait le soufflet ou kènon qui était le plus souvent fait du canon d'un vieux fusil qui, à ce titre, avait sa légende.

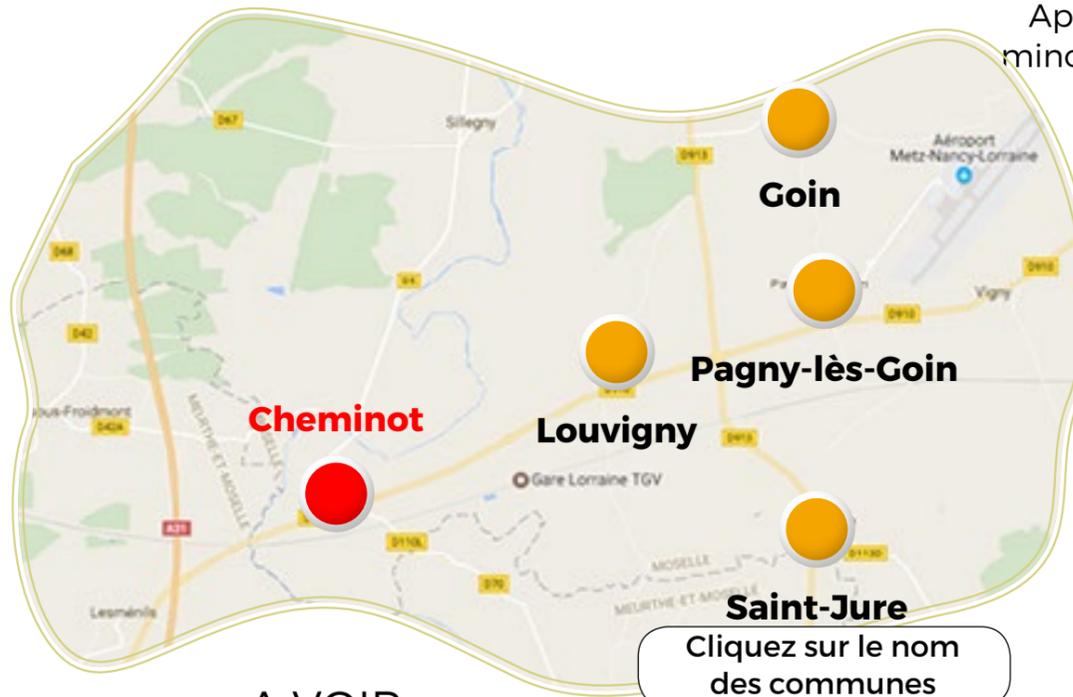
Une courte tige de fer était soudée de chaque côté de la culasse, de manière à former une fourche, parfois lyrée. On avait aussi des soufflets dont l'extrémité de la culasse avait été fendue ou sciée sur une longueur d'environ 0,15 m.; les deux bouts étaient écartés en spirale par le forgeron du village. Pour activer le feu, on soufflait avec la bouche par le bout opposé à la culasse.

L'appellation populaire « lés hhoziats », dans son acception figurée, a la même signification que le terme patois « lés hhoziads » = ceux qui respirent difficilement, c'est-à-dire les asthmatiques. — Le motif de l'attribution de ce sobriquet aux gens de Cheminot n'est plus connu.

*Réf. Evangile des Ivrognes (Version de Vic) de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 339 Paquet, Bibliographie analytique de l'Histoire de Metz, 1789 - 1800*



Frontière entre Les Ménils et Cheminot



## A VOIR



- La mairie, ancienne maison de type Renaissance construite au XVI<sup>e</sup> siècle.
- Le monument aux morts, création du sculpteur Okuda.
- L'église Saint-Maurice de Cheminot, édifée par l'abbé Richer au début du XIII<sup>e</sup> siècle.
- À Longeville-lès-Cheminot, la chapelle Saint-Pierre date du XII<sup>e</sup> siècle

## HISTOIRE

Cheminot est déjà connue à l'époque gallo-romaine sous le nom de Villa Caminetum. Elle borde la voie romaine reliant Marseille à Cologne.

Par la suite, le village de Cheminot, ainsi que ceux de Longeville (actuel Longeville-lès-Cheminot), Éply, Lesménils et Bouxières-sous-Froidmont, sont regroupés dans une seigneurie dépendant d'un palais de Charlemagne. Le 13 mars 783, Hildegarde donne le domaine à l'abbaye de Saint Arnoul. L'abbaye conserva cette propriété jusqu'à la Révolution de 1789.

En 1404, Philippe de Norroy fait brûler le village. Le 13 septembre 1444, au cours du siège de Metz, le roi de France Charles VII occupe à son tour le village.

Après la Révolution, le 22 prairial de l'an VIII, les villages de Cheminot et Longeville sont regroupés en une seule commune.

## BLASON

Chevronné d'or et d'azur à l'aigle d'argent brochant.



Armes du Saulnois, partie du Pays messin de laquelle dépendait Cheminot. L'aigle, emblème de l'abbaye de Saint-Arnould de Metz, rappelle que Cheminot a été donné à ce monastère par l'empereur Charlemagne.



Ancienne chapelle Saint-Pierre de Longeville-lès-Cheminot.



Café - Restaurant Vax

## HISTOIRE

L'origine du nom du village viendrait d'une personne germanique Godingus ou Godo suivi du suffixe -ing.

Appelé Goddinga Villa sous les Gallo-romains, Goin était une enclave lorraine dans le Saulnois. Seigneurie et justice sous la prévôté d'Amance. La seigneurie relevait de la famille de Commercy, puis du duc de Lorraine, Charles III de Lorraine.

La commune était siège d'une paroisse de l'archiprêtré de Nomeny dépendant de l'ancienne abbaye Saint-Martin-lez-Metz, puis du chapitre de la primatiale de Nancy.

Le château a soutenu plusieurs sièges, il fut pris en 1427 par Charles de Lorraine, dans la guerre que les Messins eurent à soutenir pour l'abbé de Saint-Martin en 1590. Les Messins qui, dans la guerre de la ligue, s'étaient déclarés pour Henri IV, enlevèrent au duc de Lorraine ce château, où ils trouvèrent des approvisionnements considérables.

De 1790 à 2015, Goin était une commune de l'ex-canton de Verny.

## SURNOM

### Les « bokons » de Goin

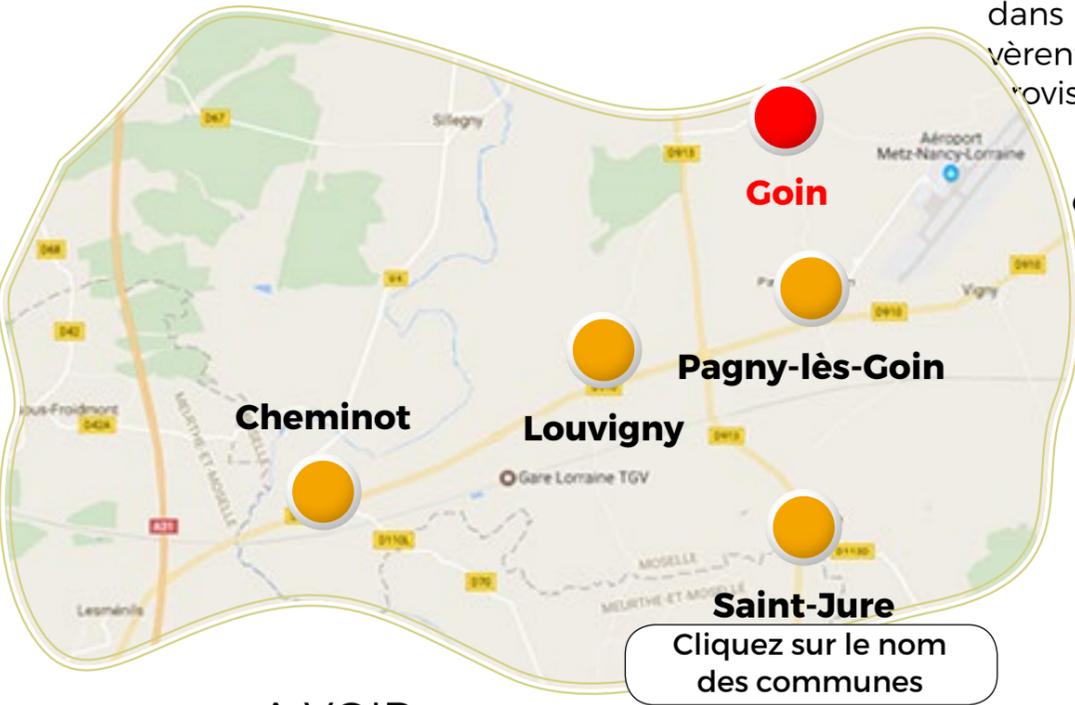


Il s'agit de bacon ou de lard de poitrine du porc, ayant subi la minutieuse préparation dans la saumure.

Au point de vue linguistique, notons que le terme « bakko » = jambon dans l'ancien idiome des Francs a passé dans notre langue au Moyen âge, puis devenu mot anglais, est rentré chez nous et a trouvé place dans le vocabulaire des patois romans.

Autrefois, le bacon entrait dans la composition des soupes au lard, aux choux, aux petits pois, aux fèves, aux haricots, aux lentilles; il était aussi servi avec de la choucroute, bref il constituait le menu de presque tous les jours des gens de Goin, ce que prouve sa place dans leur blason populaire.

Rabelais qui a goûté à notre cuisine régionale pendant son séjour à Metz (1547-1548), s'en souvient bien, car Metz s'est montré à lui sous le beau jour. Il y avait trouvé une ville encore médiévale d'aspect, où l'on buvait sec et où on tenait un langage de « haute graisse », c'est-à-dire truculent.



## A VOIR



- Le château du XV<sup>e</sup> siècle, remanié au XVI<sup>e</sup> siècle (fenêtres Renaissance carrées) et au XVIII<sup>e</sup> siècle (façade sur jardins, grand escalier et sa rampe en fer forgé, ).
- Église Saint-Martin, XVIII<sup>e</sup> siècle, remaniée en 1903.
- Croix de chemin 1849.
- Aéroport Metz-Nancy-Lorraine.

## BLASON

D'azur à la croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lys d'or.



Armes des anciens seigneurs.



Aéroport Metz-Nancy Lorraine

Réf. de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 678 Rabelais, Pantagruel, 1<sup>er</sup> tome, chap. XLI

# Louvigny

## SURNOM

Les conn'chés de Lovenin

=

les tourtes de Noël de Louvigny

C'est une espèce de tourte contenant des pommes assaisonnées de poivre, à laquelle on donne une forme triangulaire et que l'on cuit au four.



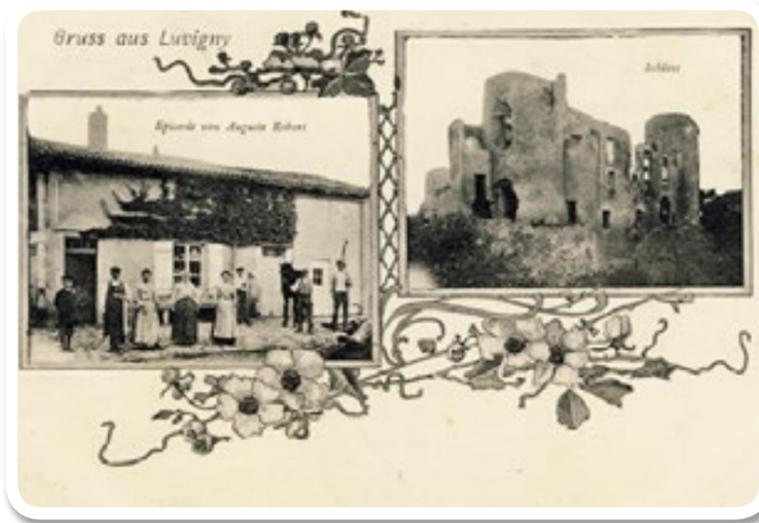
Etienne-Lorédan Larchey (1831 - 1902) croit que le mot «conn'ché» vient de cor-nichet, gâteau à cornes.

Quant à la recette, nous nous fions à Auricoste de Lazarque qui dit dans sa «Cuisine messine» :

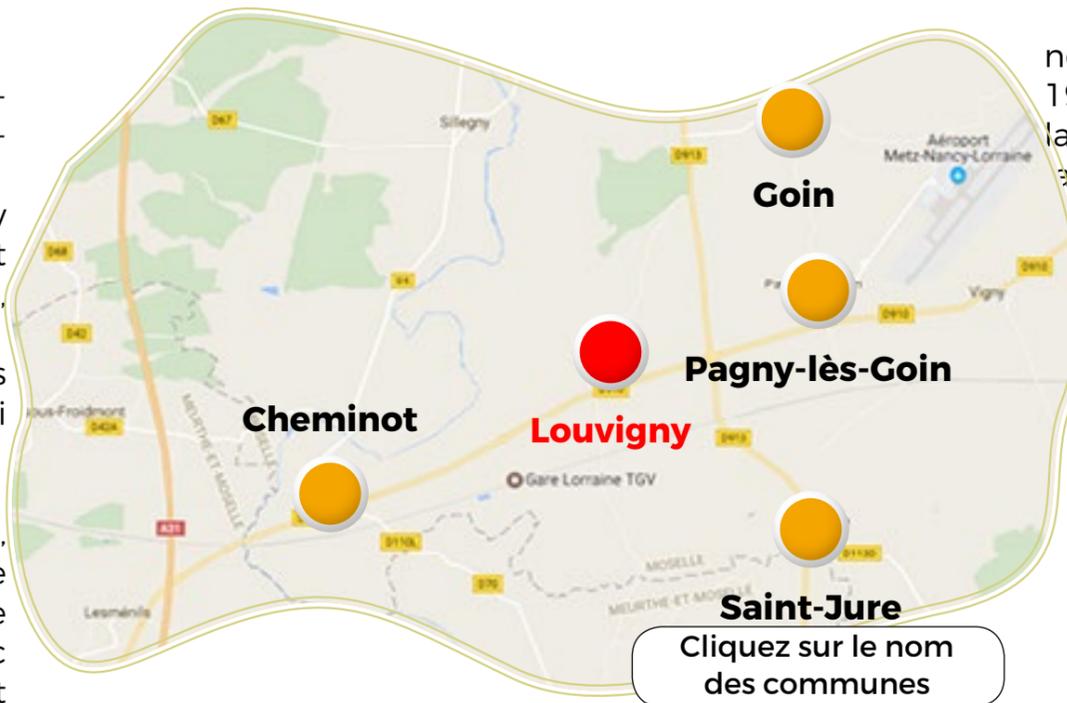
Préparez avec de la farine, du lait et du beurre, une pâte comme pour une tarte; formez-en une abaisse très amincie au moyen d'un rouleau; garnissez la moitié du cercle avec des pommes pelées, découpées en tranches minces et fortement assaisonnées de poivre, recouvrez-les de l'autre moitié de l'abaisse de façon à donner au conn'ché la forme de la lune à son premier quartier. Réunissez les bords tout le long du pourtour du demi-cercle et piquez le dessus de différents dessins au moyen des dents d'une fourchette.

Cette ornementation constitue en même temps de petits événements qui empêchent le couvercle de se boursouffler et d'éclater sous la tension de la vapeur produite par la cuisson des pommes. Le conn'ché se prépare généralement pour la veillée de Noël.

Cette coutume, ayant toujours été suivie dans ce village, a valu à ses habitants ce joli surnom.



L'Épicerie Auguste Robert - Le château



## A VOIR

- Louvigny compte trois châteaux datant du XIVe siècle. Le château actuel est cité en 1444.
- Le cimetière israélite, construit en 1797.

## HISTOIRE

Louvigny vient de Lupusacum, littéralement «chez Loup» ou «à Loup» signifiant l'appartenance du lieu à une personne s'appelant Loup. Cette racine a donné l'ensemble des homonymes et paronymes du village.

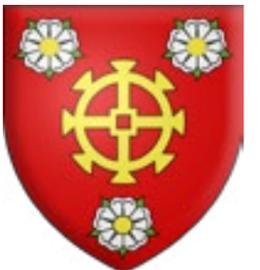
En 1387, l'évêque de Metz fit assiéger les trois maisons fortes de Louvigny qui furent divisées en plusieurs fiefs jusqu'au début XVe siècle.

Le sort de Louvigny dépendit des nombreuses guerres entre Lorrains et Messins jusqu'en 1604, date à laquelle fut conclu le traité de Nomeny : Louvigny appartient alors à l'Évêché de Metz. La commune est rattachée à la France lors de l'annexion des Trois-Évêchés en 1648.

Comme les autres communes de Moselle, Louvigny fut annexée à l'Empire allemand de 1871 à 1918 et au IIIe Reich de 1940 à 1944. Louvigny sera baptisée « Loveningen » pendant la première annexion, et « Loweningen (Westmark) » lors de la seconde annexion.

## BLASON

De gueules à la roue d'or accompagnée de trois roses d'argent.



Armes de la famille Faure de Fayote, qui possédait la seigneurie au XVIIIe siècle.



Intérieur de la gare du TGV

# Pagny-lès-Goin



## SURNOM

**Lés drâhés**  
= **les pains sans croûte**

Un drâhé est un morceau de pain du milieu de la mi-che, sans croûte. Le terme s'applique aussi au pain qui est resté pâteux, c'est-à-dire qui a gardé plus ou moins la consistance molle de la pâte par suite d'une cuisson insuffisante. Au sens figuré, on emploie «drâhé» pour caractériser des personnes faibles, sans volonté, irrésolues ou peu développées au point de vue intellectuel.



Réf. de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 678  
Zéliqzon, Dictionnaire p. 220

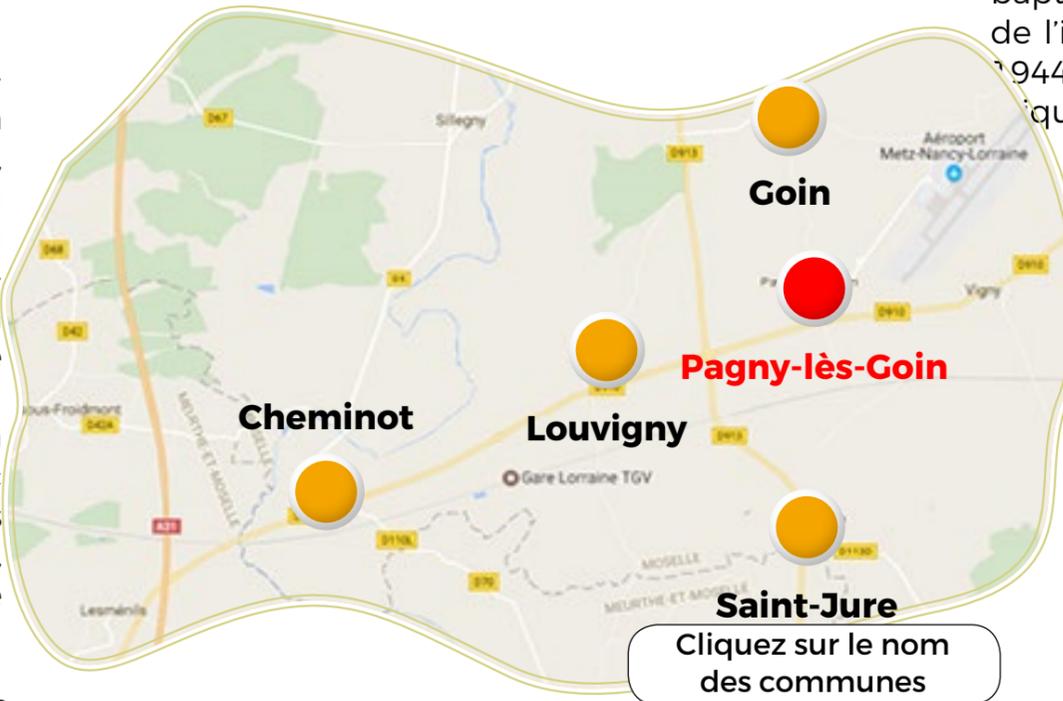
## Les tious - tious

Quand les fondeurs Bour et Guenser avaient fourni, en 1892, les trois cloches pour la petite église de Pagny, les habitants en furent tellement enchantés qu'ils clamaient partout leur joie en disant : « Les nôtres font tiou - tiou ». Ces mots sont entrés dans le vocabulaire du voisinage qui a alors affublé ceux de Pagny du sobriquet ci-dessus.

Réf. Renseignement de M.J.B.  
Bour, Etudes campanaires mosellanes, tome 1er, p. 382



Soldats allemands dans la Grand'Rue avant 1914



## A VOIR

- L'église Saint-Clément XIX<sup>e</sup> siècle : chœur XV<sup>e</sup> siècle à oculus.



*Un oculus est une ouverture pratiquée sur un comble de voûte, on en trouve au centre de nombreuses coupoles. Certains oculus permettant aux personnes de suivre la célébration, aménagés dans un mur intérieur ou extérieur d'un sanctuaire catholique.*

## HISTOIRE

À l'origine hameau du Saint-Empire romain germanique, Pagny-lès-Goin dépendit ensuite de l'ancienne province des Trois-Évêchés, village du Saulnois (bailliage de Metz), dans la seigneurie de Goin, avant la Révolution française. D'après l'étude des registres de la paroisse, le village est peuplé essentiellement d'agriculteurs.

Comme les autres communes de l'actuel département de la Moselle, Pagny-lès-Goin est annexée à l'Empire allemand de 1871 à 1918. Rebaptisée « Panningen », Pagny redevient allemande pour 48 ans. La commune redevient française en 1919.

L'entre-deux-guerres est assez morne pour les habitants de Pagny. Après l'annexion allemande de 1940, la commune est rebaptisée Pagny bei Goin. Les habitants sont vacués vers la France de l'intérieur. La commune redevient française le 15 novembre 1944 au cours de la bataille de Metz. Avec la quatrième République, la vie communale reprend son cours.

## BLASON

D'azur au rocher d'argent sur lequel montent deux lions affrontés, d'or, surmonté d'une croizette du même accostée de deux étoiles d'argent.



Armes de la famille de Jobal, qui possédait la seigneurie.



Mairie-École

# Saint-Jure



## SURNOM

**Lés fonûres de Sint-Jeure**  
=  
**les pelles de four de St. Jure (les malpropres)**



C'est un outil qui intervient dans la cuisson du pain. Il se compose d'une grande planche ronde en bois de hêtre ou de charme, munie d'un long manche de 2 mètres environ.

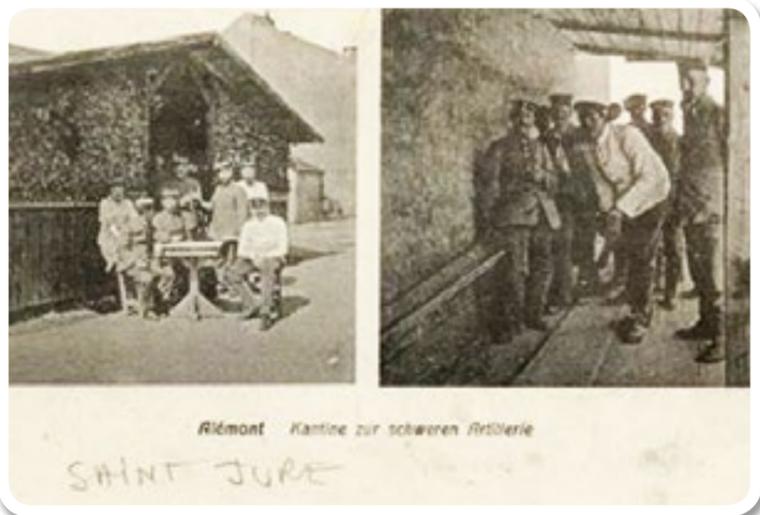
Lorsque la voûte et la sole du four sont suffisamment chauffées à

blanc (200° à 2500), on place les miches de pain sur la pelle pour les enfourner.

Bien souvent ces pelles de four ont déjà servi à plusieurs générations. Par l'usage, la partie inférieure de la planche, glissant toujours sur la sole chauffée du four, est rabotée et noircie par les débris des cendres.

Pour caricaturer les gens de Saint-Jure, leurs voisins les comparent avec les pelles de four, noircies par l'usage.

*Réf. de Westphalen, Petit Dictionnaire, p. 679*



*Cantine allemande de l'artillerie*

## HISTOIRE

Saint-Jure dépendait du Pays messin (partie Saulnois, bailliage de Metz). Le fief de l'évêché est tenu par les nobles familles messines.

En 1813, Saint-Jure est rattaché aux communes de Ressaincourt et d'Alémont (Pays messin, cité en 1194) qui deviennent des écarts.

Sous la période allemande, la commune se nommait Sankt Jürgen.



Cliquez sur le nom des communes

## BLASON

Chevronné d'or et d'azur, à la fleur de lys d'argent d'où naissent deux palmes de sinople brochant sur le tout.



Le fond constitue les armes du Saulnois, partie du Pays messin à laquelle appartenait Saint-Jure. La fleur de lys, emblème de l'abbaye de Saint-Vincent de Metz, rappelle que l'abbaye possédait la seigneurie du village jusqu'à la Révolution.

## A VOIR



- L'église Saint-Georges de Saint-Jure : chœur XIV<sup>e</sup>, nef XVII<sup>e</sup>, chapiteaux XIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup>; Vierge à l'Enfant XVI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup>
- La chapelle Notre-Dame néo-gothique 1929 de Ressaincourt : Vierge à l'Enfant XVIII<sup>e</sup>
- L'église Saint-Hubert d'Alémont : chœur 1518 ; croix et statue XV<sup>e</sup>



*Église Saint-Georges de Saint-Jure*

# Audun-le-Tiche

## SURNOM

Les harpouyads d'Audeu  
=  
les batailleurs d'Audun



Cet ancien appellatif précise que les gens de cette ville avaient l'esprit guerrier; ils aimaient à se chicaner, à se disputer et à se chercher moult querelles. La jeunesse surtout était réputée dans les petites batailles avec les villageois des environs.

Réf. Liste de M. C. L

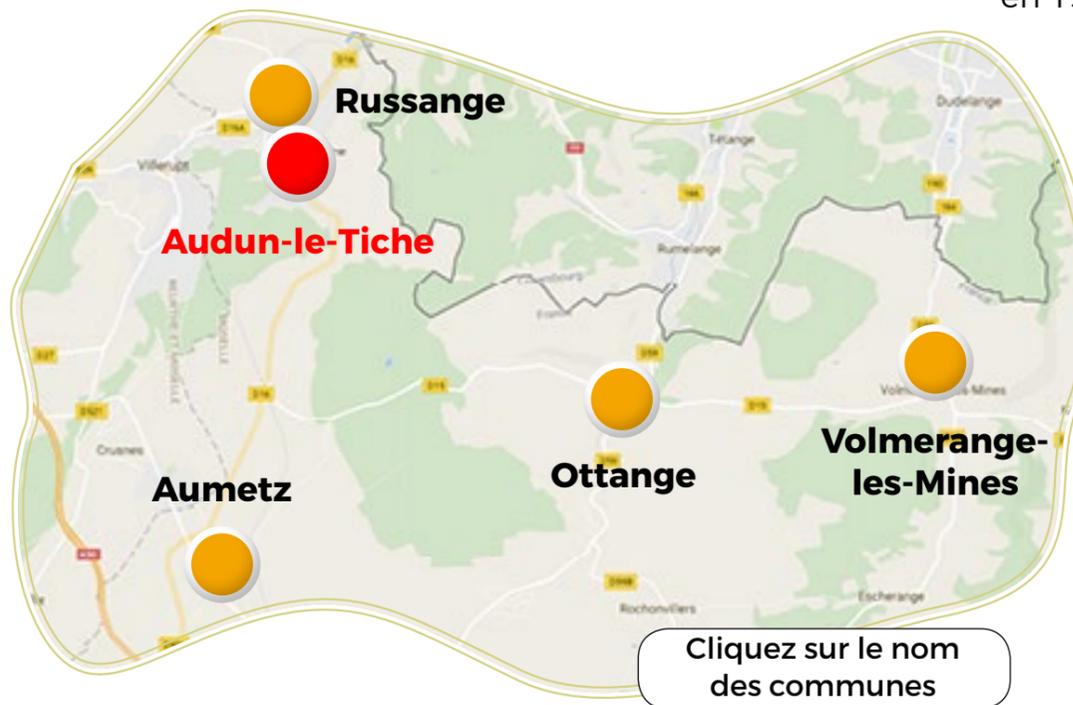
Zéligzon, Dictionnaire, p. 326

Réf. « Le Petit Lorrain » suppl. de la « Gazette de Lorraine », 1886

Heckscher, Die Volkskunde des germanischen Kulturkreises, tome II, p. 405

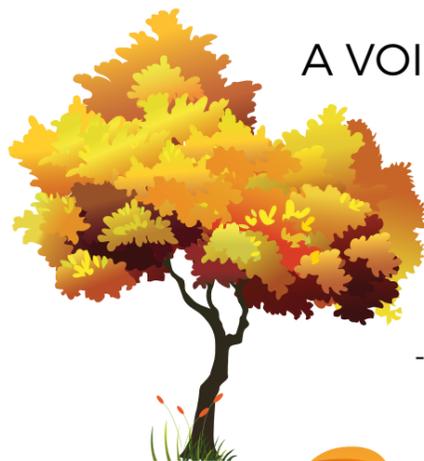


Autre plan général



## A VOIR

- L'église Saint-François-d'Assise érigée en 1934
- Le temple protestant, érigé en 1893
- La chapelle Notre-Dame-de-Lorette
- Site spéléologique : la grotte Diaclase



## HISTOIRE

Les premières traces d'occupation remontent au mé-solithique (8000 av. J.-C.) mais c'est à l'époque romaine que la localité prendra toute son importance. Mais c'est à l'époque mérovingienne qu'Audun doit sa renommée : une grande nécropole du VII<sup>e</sup> siècle de 200 sépultures. Des fouilles, en 1995, ont permis de mettre au jour les restes d'un moulin hydraulique d'époque carolingienne que l'on a pu dater des années 840 - 850. Au Moyen Âge, un imposant château féodal, appartenant à la famille de Malberg (originaire de l'Eifel) a été construit-dont. C'est à Audun-le-Tiche qu'est née l'entreprise Villeroy & Boch en 1748, rue de la Faïencerie. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la sidérurgie (mines et usine) prendra le relais de l'histoire, en transformant la bourgade en une ville industrielle jusqu'à la fermeture en 1997.

## BLASON

Parti, d'azur au barbeau d'or cantonné de croisettes recroisettées au pied fiché du même, et d'or à la demie aigle de sable, becquée et membrée de gueules, mouvant du parti, et au marteau versé de gueules brochant sur le parti.



Le barbeau sur champs d'azur et les croisettes sont les armes du duché de Bar, auquel appartenait Audun-le-Tiche jusqu'en 1789. L'aigle rappelle le nom de la localité (Audun-le-Tiche par opposition à Audun-le-Roman) ; le marteau rouge symbolise les mines de fer.



Entrée de la grotte Diaclase.



## SURNOM

### Les bouquineurs

Il paraît que les anciens habitants de cette ville aient été de grands amis des livres et qu'ils passaient une grande partie de leur temps à lire et à étudier.

Réf. *Le Petit Lorrain, 1886*

### Les grinchâds



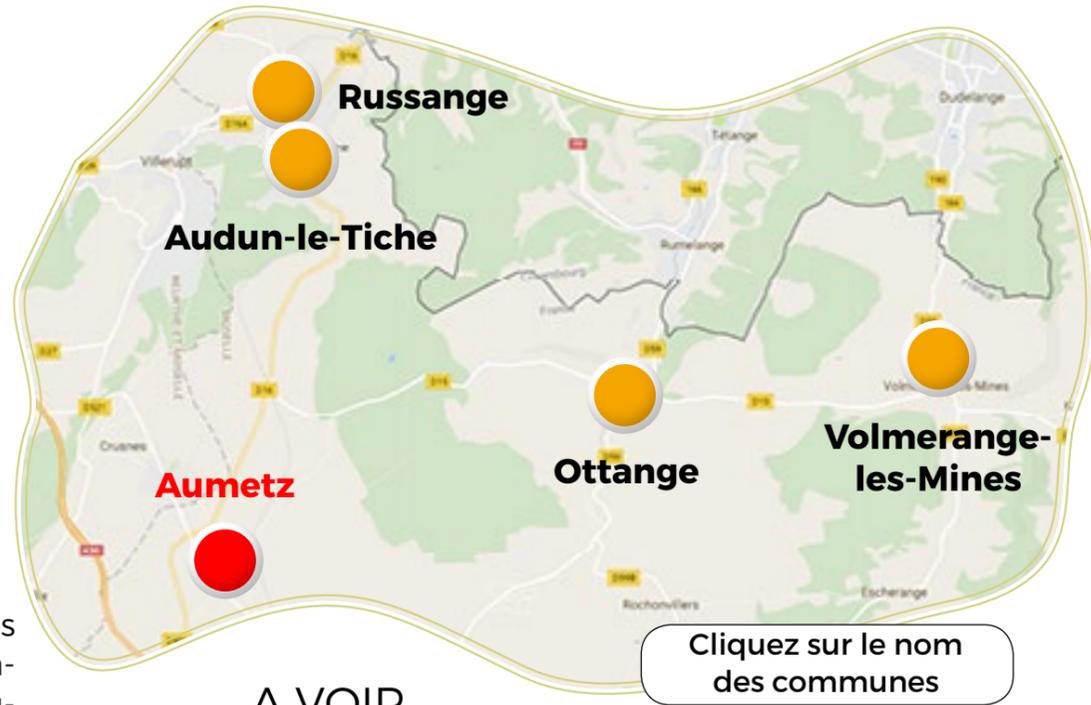
Le terme s'applique à des personnes de caractère revêche et d'humeur désagréable qui, mécontentes de tout, ont toujours quelque chose à grogner entre leurs dents et à bougonner.

Selon certaines sources, l'origine de ce surnom serait à chercher dans le grand mécontentement des gens d'Aumetz qui, briguant en 1873 la désignation de leur ville comme chef-lieu de canton, s'étaient vu préférer Fontoy par décret du 6 mars 1873.

Réf. *Liste du Dr. M. F. Huhn, Deutsch - Lothringen, p. 323*



Multi-vues



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR



- L'écomusée des mines de fer de Lorraine (ouvert de mai à octobre).
- Le chevalement de l'ancienne mine de fer
- Aumetz est entouré de bunkers et casemates de la ligne Maginot,
- La surprenante et massive église construite après la guerre en 1950
- Ancienne mine de fer de Bassompierre

## HISTOIRE

Aumetz dépendait de l'ancien duché de Bar, possession de l'abbaye de Gorze et paroisse de l'archevêché de Trèves. En 1817, Aumetz fait parti de l'ancienne province du barrois.

En 1871, Adolphe Thiers souhaitait donner de l'espace à la place-forte de Belfort, qui devait rester française. Les Allemands, qui n'ignoraient pas la grande valeur minière du sous-sol, acceptèrent à condition de récupérer à leur profit des communes en déplaçant vers l'ouest la frontière prévue lors des préliminaires de paix signés à Versailles le 26 février 1871.

Finalement, Aumetz est annexée à l'Empire allemand de 1871 à 1918. La période est plutôt prospère pour les habitants d'Aumetz, commune rattachée au Landkreis Diedenhofen-West

## BLASON

D'azur au massacre crucifère accosté de deux barbeaux adossés d'or, une lance de gueules issant de la pointe.



Les barbeaux sont empruntés aux armes des ducs de Bar, seigneurs d'Aumetz L'abbaye de Saint-Hubert-en-Ardenne, représentée par les ramures de cerf et la croix, et celle de Gorze, représentée par le fer de lance de saint Gorgon, avaient le patronage de l'église.



Mairie d'Aumetz.



SURNOM

Les loups



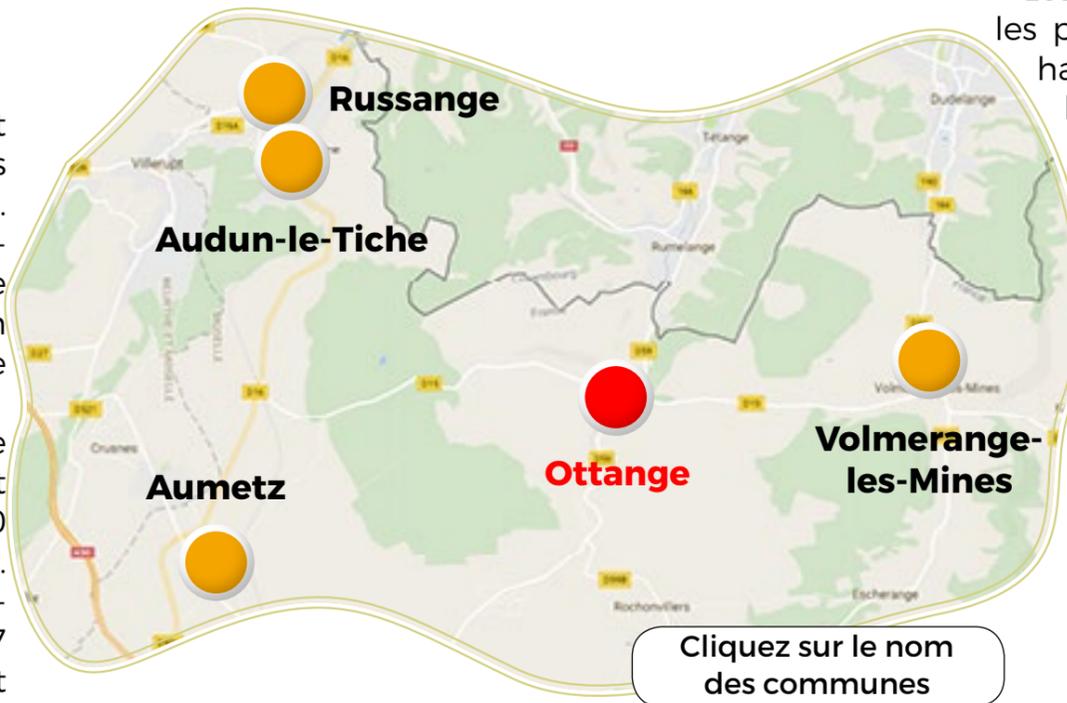
Il va de soi que nos ancêtres étaient obligés de se défendre contre le plus dangereux des animaux sauvages. Dès 813, Charlemagne crée les luparil, au nombre de deux dans chaque subdivision des comtés. Après son règne, on n'entend plus grand chose de ces chasses de loups en France.

En Lorraine, l'institution du grand loutetier ne remonte qu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il en existait antérieurement dans le Barrois. C'est l'ordonnance du 10 mars 1702 qui crée en Lorraine l'office de grand loutetier. Le duc Léopold (1690 - 1729) dit qu'il s'inspire des ordonnances de ses prédécesseurs, notamment de celle du 7 mars 1614. Il désire qu'elle apporte à ses sujets «le profit et l'utilité de les délivrer des pertes et dommages que les loups et autres bêtes nuisibles et ... ravissantes pourraient leur causer». Il institue quatre grandes battues entre le 1<sup>er</sup> novembre et le 1<sup>er</sup> mars, auxquelles chaque ménage aura à fournir un homme qui a un fusil ou qui est en état de tirer, sauf les sexagénaires, les malades, etc. Cette ordonnance, créant le grand loutetier fut complétée par un règlement du 19 novembre 1703, qui prescrit de remettre les peaux des animaux désignés : loups, loups-cerviers, blaireaux et chats sauvages, entre les mains du lieutenant de louteterie, sous peine de 5 Frs. d'amende, moitié pour les lieutenants de louteterie, moitié pour les pauvres de la paroisse.

Réf. Liste de M. C. L.



Multi-vues



Cliquez sur le nom des communes



A VOIR

- L'église Saint-Willibrord (1757), remaniée au XIX<sup>e</sup> siècle ; relique de sainte Lucie sépulture des d'Hunolstein.
- Le château d'Ottange
- La chapelle de Nondkeil.

HISTOIRE

Citée en 1051 sous le nom de Ottingin, Ottange dépendait de l'ancien duché de Bar et était rattaché au bailliage de Villers-la-Montagne après 1750 et était une paroisse de l'ancien archevêché de Trèves.

Du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie appartenait à la famille d'Eltz, puis d'Hunolstein. Christophe d'Eltz y établit des hauts fourneaux en 1518.

En 1817, Ottange, village de l'ancienne province du Barrois, avait pour annexes les villages de Nondkeil et de Rochonvillers (Ruxweiler).

Les hauts-fourneaux d'Ottange font partie des sites répertoriés les plus anciens. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il semble que trois hauts-fourneaux y soient en activité. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la société de Rumelange exploite deux hauts-fourneaux à Ottange.

BLASON

D'azur à deux marteaux de sable en sautoir, à l'écu en cœur de gueules à l'aigle d'or couronné d'azur.



Ce sont les armes de la famille d'Ottange, avec deux marteaux symbolisant les forges.



Chapelle du château



Vue générale en 1905

## HISTOIRE

Russange était un ancien siège d'une seigneurie, fief mouvant de la prévôté de Villers-la-Montagne et cure du diocèse de Trèves (doyné de Luxembourg).

La commune dépendait de l'ancienne province du Barrois, seigneurie d'Audun-le-Tiche.

Elle a été rattachée de 1811 à 1836 à la commune de Rédange. Le nom de la commune a été Rüssingen de 1871 à 1918 et de 1940 à 1944.

## SURNOM

Les «Kobis»  
=  
les corbeaux



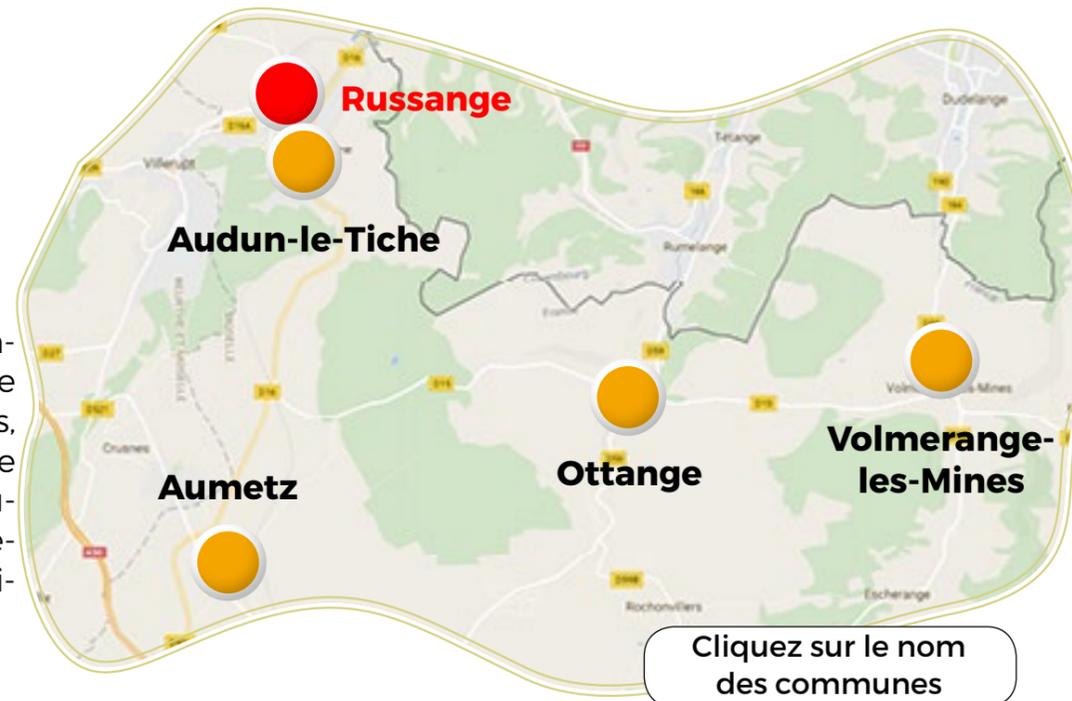
C'est à cause des nombreuses bandes de freux — oiseaux criards, turbulents et défiants qui se plaisent dans les parages autour du village, qu'on a conféré ce nom d'oiseau à ses habitants.

Réf. Liste de M. J. R.

Les «Haïssa»

Cette interjection qui exprime un sentiment de satisfaction et d'encouragement prend une grande place dans le vocabulaire des gens du village. Pour cette raison, sans doute, elle est aussi devenue leur sobriquet.

Réf. Renseignement du Dr. M. F.



Cliquez sur le nom des communes

## BLASON

Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à un écusson de gueules, aux 2 et 3 de gueules à la croix ancrée d'or.



Armes des Malberg, anciens seigneurs.

## A VOIR

- L'église Saint-Luc, construite en 1743.
- La chapelle construite en 1925.
- Les restes du passage d'une voie romaine entre Rédange et Russange



Viaduc de Russange

# Volmerange-les-Mines



Vue panoramique - Restaurant Cambresy

## HISTOIRE

Anciens domaines de l'abbaye de Saint-Denis de Paris, avec prieuré, Volmerange et Kanfen étaient placés sous la protection des ducs de Lorraine. En 1531, l'abbaye royale vend ses biens à Bernard d'Elz, seigneurs d'Ottange. Aux Eltz succèdent les Hunsbuecher. En 1777, la seigneurie de Volmerange s'inscrit dans le comté d'Ottange.

Cet endroit dépendait en partie de la seigneurie de Rodemacher, une autre partie ressortissait de la prévôté de Thionville et enfin, une troisième partie constituait une seigneurie autonome avec justice moyenne et foncière et droit à un château féodal, dépendante du siège prévôtal de Thionville. Ancien fief luxembourgeois, Volmerange passera sous obédience française en application du traité des Pyrénées (1659).

Avec le traité de Francfort, Volmerange (Wollmeringen) est annexée de droit à l'Allemagne, de 1871 à 1918. En application du traité de Versailles, la localité redevient française.

## SURNOM

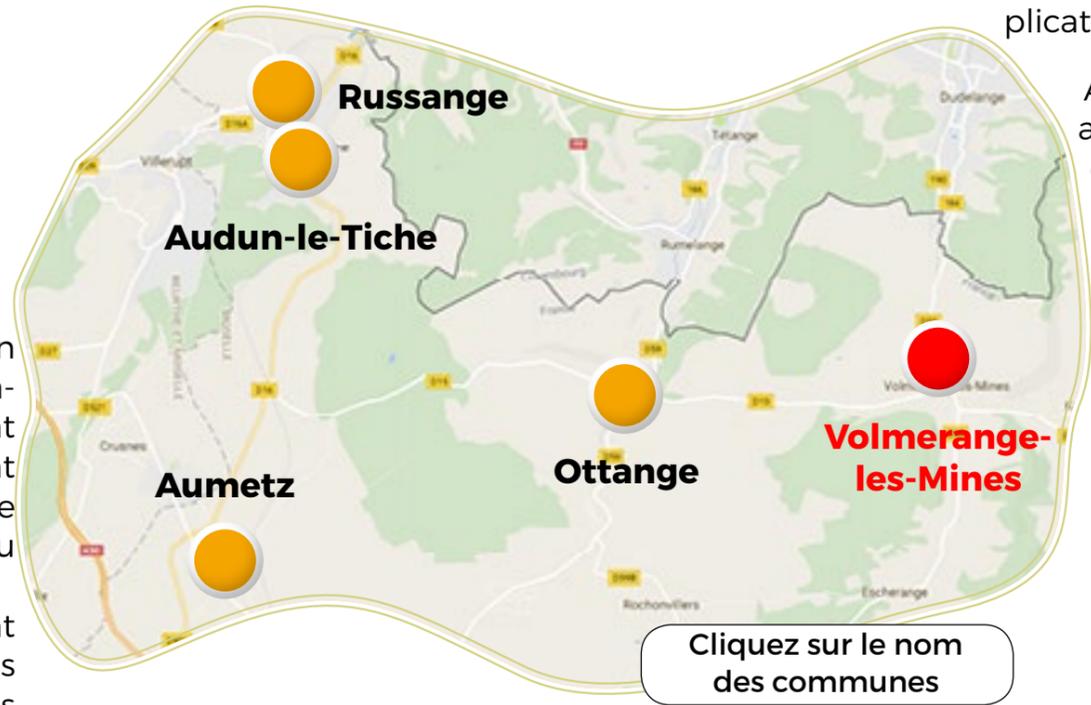
**Die Gecken**  
= **les sots, les vaniteux**



Cet appellatif s'applique en général à des personnes vaniteuses, mais qui n'ont point d'esprit ou qui n'en ont que pour dire ou faire des impertinences ou des actions ridicules.

Ce sobriquet, dont nous ne connaissons pas l'origine, a sombré dans l'oubli depuis deux ou trois générations.

Réf. Liste de M. C. L. Chronique scolaire d'Oeu-trange (Liste de M. A. H.)



Cliquez sur le nom des communes

## BLASON

Parti, mi-coupé au 1 d'azur semé de fleurs de lys d'or, au 2 de gueules au lion issant d'or, au 3 d'argent plain.



Armes des anciens seigneurs : au 1 l'abbaye de Saint-Denis, représentée par les lys, aux 2 et 3 la famille d'Eltz.

## A VOIR



- Le cimetière militaire du Hetschenberg.
- L'église paroissiale Saint-Denis, construite en 1837
- Le calvaire construit par les habitants de la commune en 1937
- Un film tourné en 2001 2001 : Le Club des chômeurs d'Andy Bausch



Mine Eduard Stollen



SURNOM

**Die Krippenbisser (Krippenbeisser)**  
= **les chevaux tiqueurs**



Un « Krippenbeisser » est un vieux cheval qui a contracté l'habitude vicieuse ou le tic de mordre constamment dans le bois de sa mangeoire et d'user ainsi les dents de ses mâchoires.

Mais notre terme est ici à prendre au figuré. Il s'applique à des personnes peu commodes, facilement irritables et surtout à des avarés ou ladres.

Cette appellation employée jusqu'en 1880 environ n'est plus connue depuis trois générations.

Réf. Liste de M. E. B.



Manoeuvre de l'armée française, la cantine en 1931

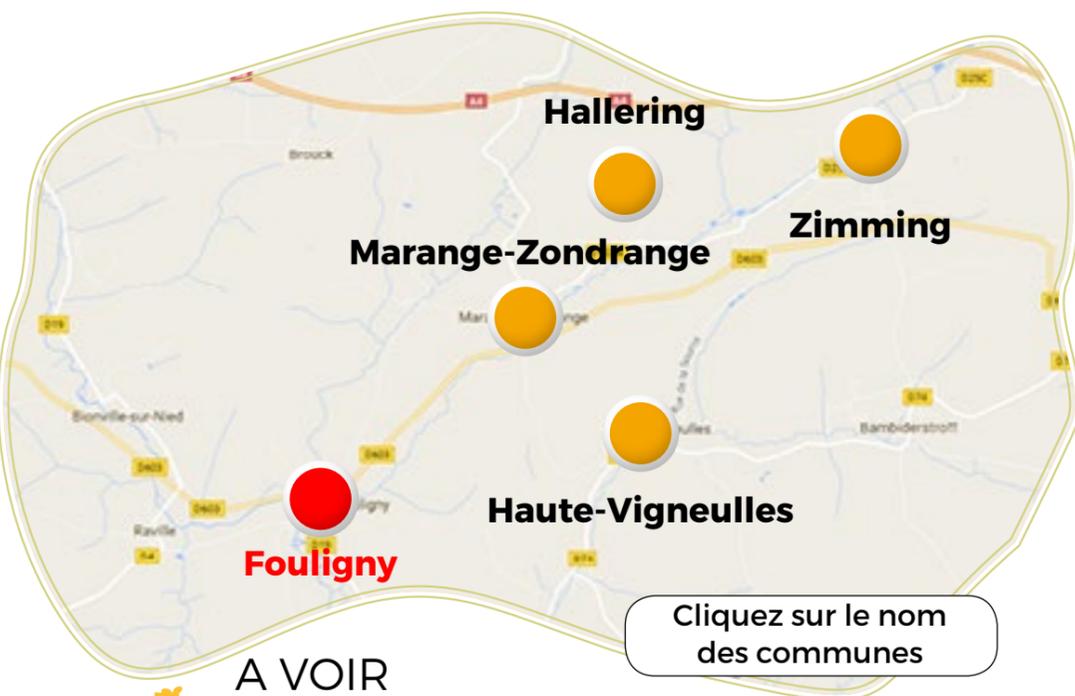
HISTOIRE

Fouligny dépendait de l'ancienne province de Lorraine lié au bailliage de Boulay.

La commune faisait partie du comté de Créhange comme dépendance de la seigneurie d'Helfédange.

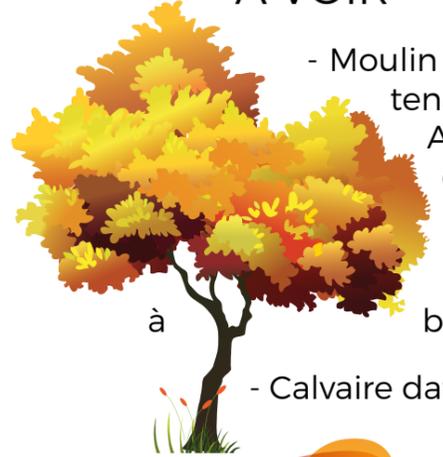
Elle était le bien de l'abbaye de Longeville dont les voués étaient les sires de Raville, Créhange, Varsberg et Helfédange.

De 1871 à 1918 Fouligny s'appelait Ibringen.



Cliquez sur le nom des communes

A VOIR



- Moulin la Nied, signalé en 1302 comme appartenant à l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avoid ; au XXI<sup>e</sup> siècle Joseph Poinsignon exploite toujours ce moulin hydraulique artisanal pour produire de la farine.

- Église Saint-Remi xi<sup>e</sup> siècle : clocher bâtière, porche 1704,

- Calvaire daté de 1745

BLASON

De gueules à la colombe d'argent, tenant dans son bec la Sainte-Ampoule, accompagnée en chef de trois glands du même.



Armes de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avoid, à laquelle appartenait Fouligny, brisées de l'emblème de saint Remi, patron de la paroisse.



La Nied

# Hallering



Multi-vues

## HISTOIRE

Hallering est un ancien domaine de l'abbaye Saint-Martin-des-Glandières de Longeville dont les voués étaient les seigneurs de Varsberg et de Raville, ce qui fit passer le village sous la domination du duché de Luxembourg jusqu'au 16 mai 1769, date de la réunion des enclaves dépendant des seigneurs de Raville à la couronne de France, Hallering fut ensuite classé au bailliage de Boulay en 1773.

Le village dépend sur le plan religieux de la paroisse de Marange-Zondrange depuis le XII<sup>e</sup> siècle et dispose d'une chapelle construite à l'extrême-fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

## SURNOM

**Die Halleringer Schneegäns**  
=  
**les oies sauvages de Hallering**



Pendant leurs longues migrations en automne et au printemps, les oies sauvages s'arrêtent parfois chez nous pour se reposer dans un pré pendant une nuit. Elles sont si vigilantes et farouches qu'il est difficile de les approcher.

Les oies sauvages, étaient-elles, au figuré,

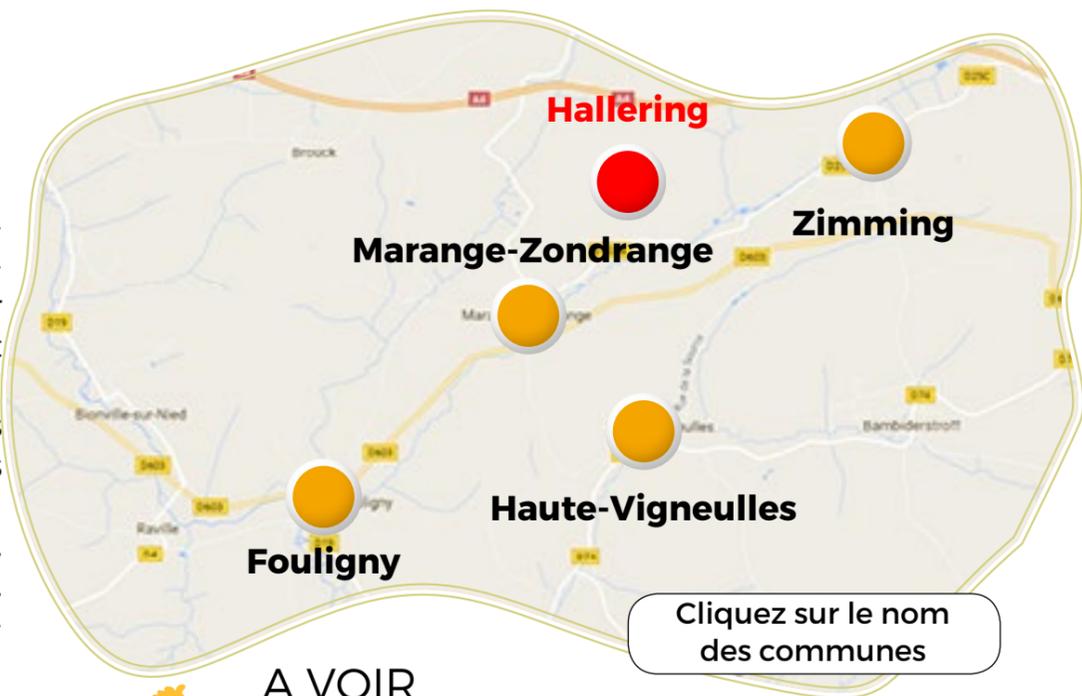
le portrait des dames de jadis ? — Nous n'avons pu l'apprendre.

Réf. Renseignement de Mme. G. G.

## Les «Sada»

Dans le langage dialectal de ce village, on emploie fréquemment le terme : « sada pour exprimer : sagt er (dit-il). Comme ce mot est dans la bouche de tous du matin jusqu'au soir, il est devenu le sobriquet des gens de Hallering.

Réf. Liste de M. J..R.



## A VOIR

- Chapelle Saint-Antoine-de-Padoue, construite en 1698, dont le décor a été complété au XIX<sup>e</sup> siècle
- Belle croix du Choléra, érigée en 1832 et restaurée en 2007
- On trouve dans la commune plusieurs maisons anciennes comprenant des décors de plâtres dits « à estrich », c'est-à-dire des motifs imprimés dans des dalles de plâtre.



## BLASON

De gueules à trois chevrons d'argent accompagnés de trois lys des jardins au naturel.



Armes de la famille de Raville, qui possédait Hallering, brisées de lys, emblème de saint Antoine de Padoue, patron de l'ancienne chapelle du village. BIBLIOGRAPHIE : B., p. 210, S., p. 12 (Raville).



La fontaine

# Haute-Vigneulles



## SURNOM

**Die Füchse**  
=  
**les renards**



Dans la conception de nos aïeux, le sobriquet « renard » a plusieurs sens; il s'applique, selon les circonstances,

- à des personnes qui ont des cheveux roux,
- à des individus aux allures

un peu sauvages qui habitent des régions boisées, à l'écart des grands

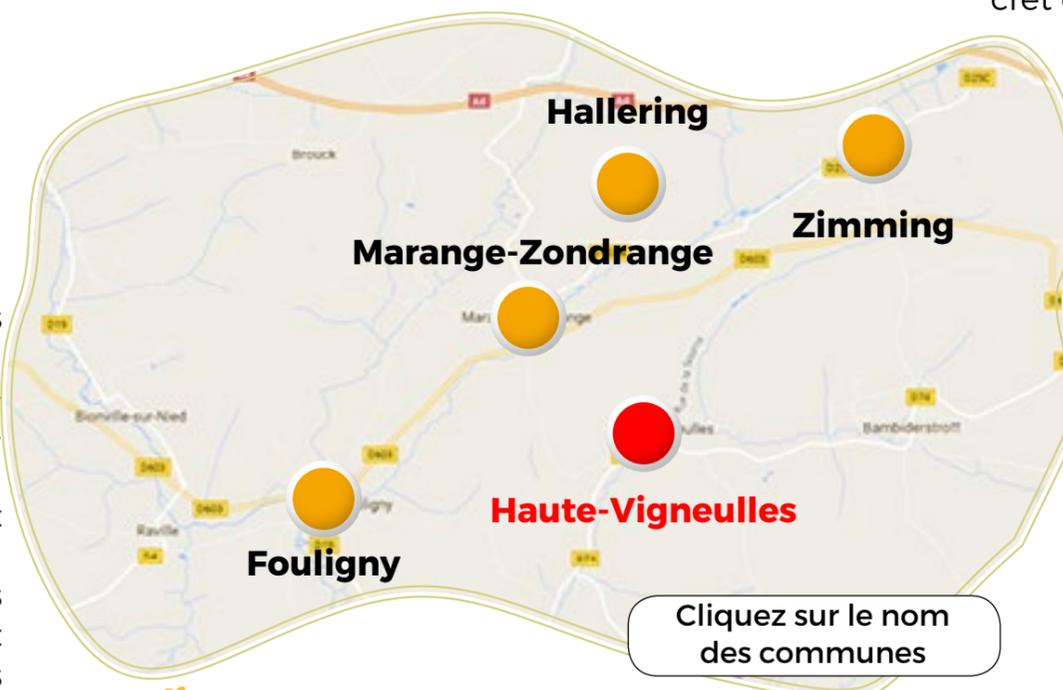
chemins,

- à des personnes rusées, roublardes, fourbes ou voleuses,
- à ceux qui se sauvent honteusement à toutes jambes au lieu de s'engager dans une rixe,
- aux vomissements des ivrognes et, dans un sens plus large, aussi à ceux qui vomissent, après avoir bu (... faire des renards).

Réf. Dusanus, Volkshumor  
Zéliqzon, Dictionnaire, p. 580

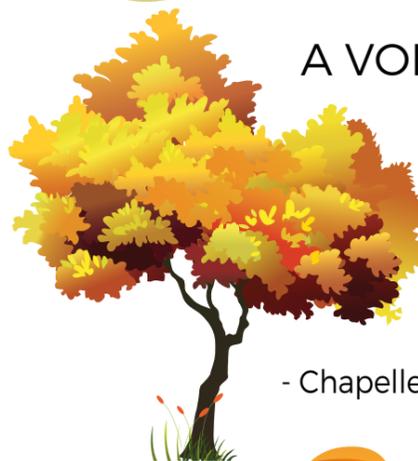


Rue Principale



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR



- Église Saint-Etienne 1752, du type église-grange : Vierge à l'Enfant XIV<sup>e</sup> siècle.

- Chapelle Sainte-Croix de Basse-Vigneulles 1705 : autels XVIII<sup>e</sup> siècle, tableau des 14 saints auxiliaires, piéta XV<sup>e</sup> siècle

- Chapelle de Haute-Vigneulle

## HISTOIRE

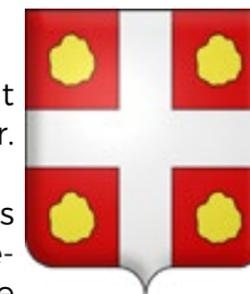
Haute-Vigneulles est un ancien domaine de l'évêché, La commune était siège d'une paroisse dépendant de l'archiprêtre de Varize, puis de celui de Saint-Avold et avait Basse-Vigneulles comme annexe.

Elle devint annexe de Dorviller au XVIII<sup>e</sup> siècle. La chapelle Sainte-Croix de Basse-Vigneulles était un haut lieu visitée par les fidèles et pèlerins.

Le village fit partie du canton de Raville en 1790, puis de celui de Longeville-lès-Saint-Avold en l'an III et passa dans celui de Faulquemont en 1802. Le hameau de Basse-Vigneulles eut temporairement le statut de commune de 1790 jusqu'à un décret du 21 janvier 1810.

## BLASON

De gueules à la croix d'argent cantonnée de quatre cailloux d'or.



La commune comprend les sections de Haute et Basse-Vigneulles. La croix rappelle que Basse-Vigneulles avait une chapelle sous le patronage de la Sainte-Croix; les cailloux sont l'emblème de saint Etienne, patron de Haute-Vigneulles.



Chapelle de Haute-Vigneulle.

# Marange-Zondrange



## SURNOM

**Die Sperbelcher**  
=  
**les nèfles**



Le néflier nous est venu du Tyrol. Cet arbuste porte à l'état sauvage des rameaux épineux. Les fleurs sont blanches et roses, et le fruit, la nèfle, a une chair agréable, mais elle est d'une consistance particulière : elle devient très molle quand elle est blette; à l'intérieur du fruit se trouvent les noyaux ou osselets.

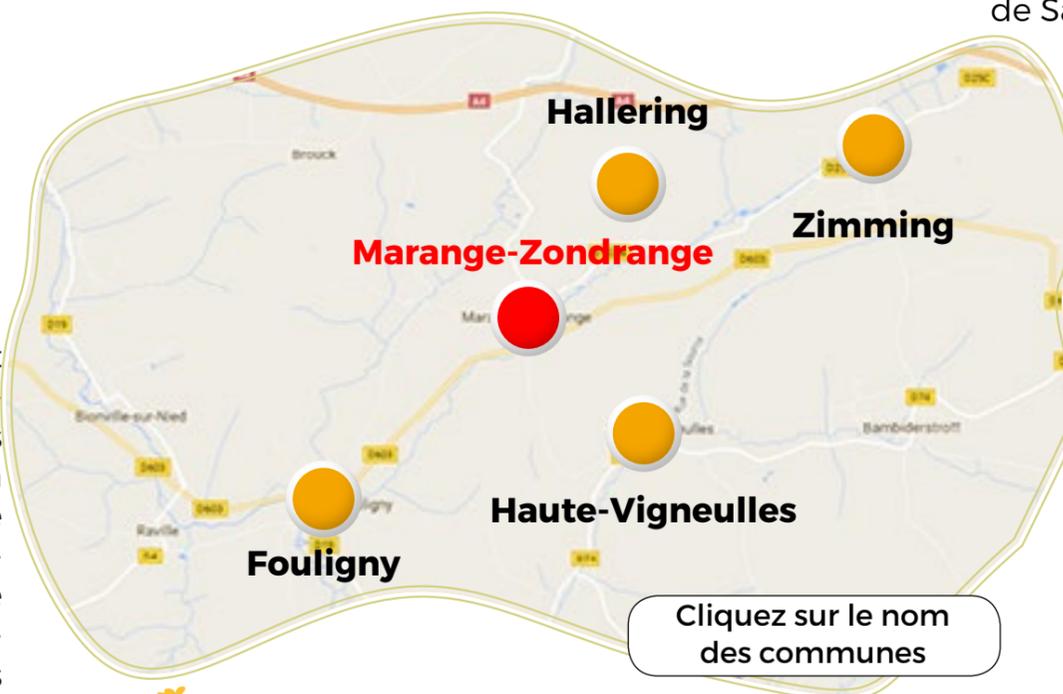
Avant 1900, beaucoup de personnes de Zondrange, comme aussi de Mégange, allaient régulièrement aux marchés de Boulay, Metz et Sarrelouis pour y vendre des nèfles.

Le sobriquet est un terme méprisant à l'égard des gens de Zondrange qui ne peuvent vendre que des nèfles.

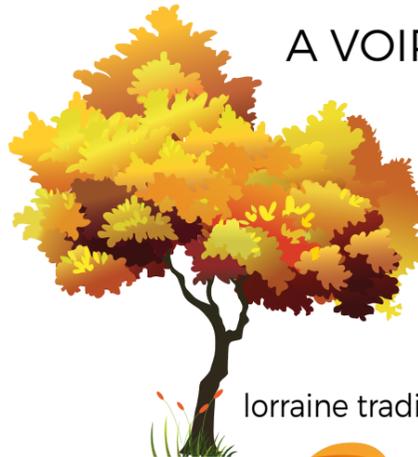
Réf. Renseignement de Mme. G. G.



Entrée du village



## A VOIR



- Ferme de Henning, ancien domaine du baron François de Hennin. La maison seigneuriale date de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

- Église paroissiale Saint-Martin : clocher roman du XII<sup>e</sup> siècle

- Presbytère de 1731, belle et grande façade lorraine traditionnelle

## HISTOIRE

Marange est un ancien domaine de l'abbaye Saint-Martin-de-Glandières, terre lorraine jusqu'en 1766 puis française lors du rattachement du duché à la France.

Zondrange, faisait partie dans un premier temps pour moitié des possessions lorraines de l'abbaye de Longeville, et pour moitié de la seigneurie de Raville, rattaché au duché de Luxembourg. Henning, fief lorrain, avait été concédé dès le xv<sup>e</sup> siècle aux Navier, famille au service des ducs de Lorraine. Par cette concession, Etienne de Navier fut créé baron, et la famille prit le nom francisé de Hennin, avant d'être élevée à la dignité de comte au xviii<sup>e</sup> siècle. Les Hennin étaient en effet devenus de puissants seigneurs locaux, et avaient élu domicile dans le plus bel hôtel de la ville de Saint-Avold (actuel hôtel de ville).

## BLASON

De gueules au vaisseau à trois voiles d'argent, chargées chacune d'une croix de Lorraine de gueules, voguant sur une mer d'azur.



Armes de la famille Navier de Hennin (avec modification des croix simples en croix de lorraine). — Héning (commune de Marange-Zondrange) a été érigé en comté par le duc Léopold de Lorraine en 1726.

BIBLIOGRAPHIE : R., t. I, p. 928.



Croix du Choléra



SURNOM

Zimminger Mammenwölf

=

les louves aux (grosses) « tettes » de Zimming



Sans doute, c'est la bonne constitution des personnes du sexe faible qui leur a rapporté ce sobriquet éloquent.

Il y a 50 ans encore, on entendait bien souvent aux pâturages les gars de Hallering, Obervisse et Boucheporn qui insultaient ceux de Zimming avec :

«Die Zimminger Mammenwölf han Mammen so lang» = Les louves aux (grosses) « tettes » ont des « tettes » si longues ...

Réf. Renseignement de Mme. G. G.



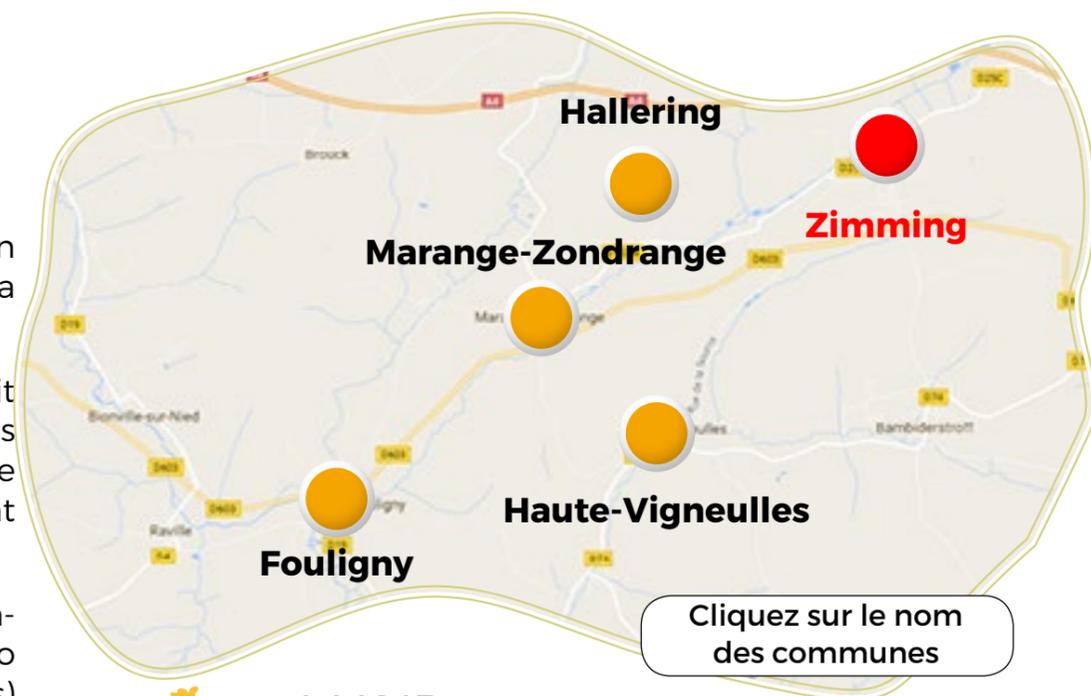
Camp de Zimming - Cercle des officiers

HISTOIRE

Les vestiges - pierres et tuiles - d'une voie romaine ont été découverts sur le ban de la commune, menant au village voisin de Boucheporn, centre important de production de céramique sigillée durant l'époque gallo-romaine.

Le village dépendait au Moyen Âge de l'ancienne province de Lorraine et était possession de l'abbaye Saint-Martin-des-Glandières à Longeville-lès-Saint-Avold.

Zimming s'appelait Zimmingen de 1871 à 1918.



Cliquez sur le nom des communes

BLASON

De gueules à trois anneaux entrelacés d'argent accompagnés de trois glands de même.



Armes de l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold, qui possédait la seigneurie de Zimming, brisées du symbole de la Sainte-Trinité, patronne du village.

A VOIR



- L'ancienne cité militaire de la ligne Maginot et le fort du Kerfent.

- Sur le ban de la commune se situent les ruines du village de Bettingen, rasé au Moyen Âge par les Suédois pendant la guerre de Trente Ans.

- L'église voûtée de la Sainte-Trinité date du XVIII<sup>e</sup> siècle



Zimming, Rue Saint-Gengoulf en direction de Hallering

# Les vieux métiers



***Gendarme***

***Graveur***

***Instituteur***

***Journalier***

***Juge***

***Laboureur***

***Libraire***

***Maçon***

***Maître d'école***

***Marchand fermier***

***Maréchal ferrant***



# LE GENDARME

La maréchaussée devenue la gendarmerie quadrille le territoire depuis des siècles. Leur devoir ? Mettre de l'ordre dans les campagnes, punir les braconniers et les contrebandiers, arrêter les voleurs, les assassins ou les incendiaires... Le bicorne est devenu képi mais les missions sont toujours là.

## De la maréchaussée à la gendarmerie



On considère souvent François Ier comme le père de la gendarmerie, car il promulgue en 1536 un édit qui étend les compétences de la maréchaussée et leurs missions judiciaires. Autre père fondateur : Colbert qui demande en 1670 à la maréchaussée de « prendre en charge sur les chemins les pauvres, les vagabonds, les affamés des campagnes et les licenciés de l'armée ». Enfin, un texte de 1720 fixe les unités de la maréchaussée sur l'ensemble du territoire, désormais encadré, quadrillé par les « gens d'armes ». La gendarmerie devient le premier corps de cavalerie après la Maison du roi. Au XVII<sup>e</sup> siècle, elle voit entrer en son sein « les fils de gros fermiers, de bourgeois ou de marchands... qui se mettent dans la gendarmerie où ils satisfont leur goût pour le service d'une façon qui flatte davantage leur amour-propre que s'ils n'étaient que de simples cavaliers ».

La loi du 16 février 1791 affirme enfin : « La maréchaussée portera désormais le nom de gendarmerie nationale » et l'Assemblée maintient sa tâche de surveillance compte tenu du désordre croissant des campagnes.

Participer aux opérations de police

Les gendarmes interviennent militairement et obéissent aux ordres des autorités judiciaires. Sous la Révolution, ils assurent la levée en masse des recrues pour les armées, recherchent les déserteurs et traquent les prêtres réfractaires.

Cette obéissance absolue à la loi leur vaut parfois d'être très mal vus. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la révolution industrielle va entraîner des mouvements sociaux, leur rôle de briseurs de grèves et de manifestations leur vaut d'être perçus comme des mercenaires à la solde du patronat. Les romanciers, qui sont les défenseurs des exploités, des vaincus, condamnent le gendarme. Une image négative se fait jour dans la littérature. Le fameux bicorne devient le symbole d'un ordre imposé, asséné avec une violence toute militaire.

Après la chute du Second Empire, il devient la cible préférée des auteurs de désordre, de ces républicains qu'il a pourchassés sur ordre, dans les cabarets et les réunions publiques pendant près de vingt ans.

Lors de la Première Guerre mondiale, malgré leurs exploits aux combats, on gardera aussi d'eux l'image de celui qui arrête les déserteurs, traque le tire-au-flanc et réprime les mutineries.

## Lutter contre braconnage et brigandage

Les campagnes, qui vivent dans la terreur du vagabond ou des bandes de « chauffeurs », apprécient pourtant le gendarme qui les rassure lorsqu'il lutte contre les brigands,



## Portrait du gendarme Le gendarme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

Bicorne, aiguillette et baudrier jaune : on les porte souvent de père en fils. Les enfants de gendarmes deviennent boursiers ou enfants de troupe, tentent Saint-Cyr ou les écoles de sous-officiers...

Le gendarme doit bien sûr savoir lire et écrire mais son éducation n'est pas nécessairement très poussée. Aussi les chefs de brigade ont-ils préparé pour les moins instruits des listes d'expressions toutes faites qu'ils peuvent utiliser dans les formulaires. Voilà pourquoi on trouve autant de bandits « d'une force herculéenne » et de manifestants qualifiés de « perturbateurs de l'ordre public » !

Le mariage : la grande affaire Pas question pour le gendarme de se marier sans l'approbation de ses supérieurs ! S'il songe à se fiancer, on mène une enquête sur la famille de la jeune fille pressentie, on vérifie sa moralité mais aussi le montant de sa fortune. On considère à cette époque que le gendarme doit pouvoir vivre bien, sans être à la merci des tentations ou des tentatives de corruption.

Le certificat de bonnes vie et mœurs de sa future épouse délivré par le maire, approuvé par le préfet, doit mentionner le montant de la dot et les espérances de fortune de la fiancée. Si un contrat de mariage est établi, on en contrôle la teneur, quitte à demander parfois à ce qu'il soit refait et qu'une nouvelle mouture repasse devant notaire si la première version semble trop défavorable au marié.

## Saviez-vous :

Saviez-vous que sainte Geneviève est le saint patron des gendarmes ?

# LE GRAVEUR

Entre l'artiste et l'artisan, le graveur est un personnage clef de l'Ancien Régime. Développant sans cesse de nouvelles techniques, ce professionnel du burin accompagne les progrès de l'imprimerie et propage images et documents à travers l'Occident...

## Le graveur, artiste ou artisan ?

L'incision d'un support est un procédé très ancien. Seule l'utilisation de la gravure dans un but de reproduction est une notion moderne. Celle-ci apparaît et se développe parallèlement aux progrès de l'imprimerie, dont elle est autant à l'origine que tributaire.

Au départ, le graveur est indéniablement un artisan. Cependant, avec l'apparition de nouveaux modes de fabrication, certains artistes s'emparent des techniques de gravure pour réaliser des oeuvres d'art. Albrecht Dürer, Rembrandt ou encore Goya en sont de parfaits exemples. Il ne faut donc pas s'étonner que des graveurs, comme Gilles Rousse-



let, François Chauveau ou Guillaume Chasteau, entrent en 1655 à l'Académie royale de peinture et de sculpture.

## La gravure dans tous ses états

Les domaines de la gravure sont extrêmement variés. Chaque graveur, même s'il les maîtrise tous, se spécialise dans l'un ou l'autre.

La gravure sur bois, appelée xylographie, est la technique la plus ancienne. Elle consiste à reproduire à l'envers un motif sur une planche de bois. La totalité de la planche est creusée, à l'exception des contours : seul le trait émerge à la surface de la planche et va recevoir l'encre. Cette technique est utilisée pour l'illustration de livres.

La gravure sur pierre ou lithographie consiste à tracer, à l'aide d'un crayon gras, un motif à l'envers sur la surface d'une pierre calcaire. Soumise à l'action d'un acide, la partie recouverte par le gras du crayon n'est pas attaquée. La glyptique consiste à graver des motifs en creux ou en relief sur des pierres dures. La gravure sur métaux est l'élaboration d'outillages pour des gravures répétées ultérieures. Le graveur grave de l'acier pour en faire poinçons, matrices ou autres moules.

À ces applications s'ajoutent l'ensemble des procédés destinés à l'impression répétée, qui se développe au XV<sup>ème</sup> siècle avec l'essor de l'imprimerie.

## À chacun sa technique...

Sous l'Ancien Régime, trois techniques de gravure destinées à l'impression et à la reproduction dominant l'ensemble de la profession : la taille-douce, la pointe sèche et l'eau-forte. D'abord inscrites dans le temps, ces techniques

sont ensuite utilisées selon les goûts de chaque graveur.

La taille-douce apparaît au XV<sup>e</sup> siècle. Elle porte également le nom de gravure en creux. Dans ce procédé, le graveur utilise pour support une plaque de cuivre martelée par un planeur et polie à la pierre ponce. Il y pousse un burin à l'aide de la paume de sa main et trace ainsi un sillon bordé de barbe de métal éclaté. Il retire ensuite cette barbe à l'aide d'un ébarboir. Le dessin est gravé. Il ne reste qu'à tirer sur papier la plaque gravée en taille-douce.



La technique de la pointe sèche ressemble à celle de la taille-douce. Au lieu d'utiliser un burin, le graveur y utilise une pointe, aiguille montée sur une sorte de porte-plume. Mais, il laisse la barbe de métal éclaté. Le résultat est un ensemble de lignes enveloppées d'un noir profond et velouté. Ce type de gravure est plus fragile que le précédent.

La plaque s'use plus rapidement. Il témoigne donc d'une diffusion plus restreinte.

Apparue à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la technique de l'eau-forte révolutionne la gravure : l'incision sur le support n'est désormais plus réalisée par la main outillée du graveur mais par un acide. La plaque de métal, en fer ou en cuivre, est recouverte d'un vernis, que le graveur dénude à l'aide d'une pointe suivant les traits de son dessin. Elle est ensuite plongée dans un bain d'acide dilué qui attaque les parties non protégées par le vernis. Lorsque la morsure est jugée suffisante, le graveur sort la plaque du bain d'acide, la rince à grande eau, enlève le vernis puis la tire sur papier.

## Saviez-vous :

Gustave Doré illustra par ses gravures des oeuvres comme la Bible ou la Divine Comédie.

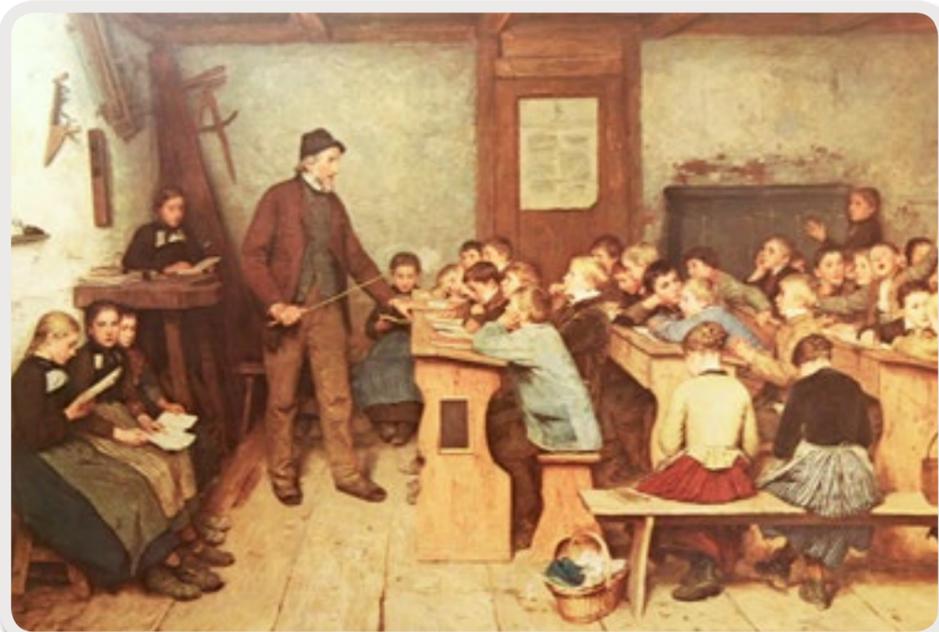
# L'INSTITUTEUR

Chaque ville, chaque village voit apparaître au cours du XIX<sup>e</sup> siècle un nouveau personnage : l'instituteur. Redingote noire, petites lunettes et règle à la main, voici le hussard noir chargé d'éduquer toute une classe d'âge à la citoyenneté républicaine...

## De l'an I des instituteurs...

L'instituteur naît de la Révolution française. Les membres du clergé étant bannis, leurs écoles sont par contrecoup fermées et l'analphabétisme va considérablement augmenter. Seul l'État semble en mesure de relancer l'éducation de la population, nécessaire selon les républicains pour que les nouvelles institutions se maintiennent. Des écoles normales se multiplient, assurant la naissance d'une nouvelle « caste », celle des instituteurs.

Dès le début de la Révolution, les grands principes qui sont toujours aujourd'hui à la base de notre système éducatif se dessinent sur les bancs de l'Assemblée : gratuité, laïcité, obligation. La gratuité est promue par Talleyrand. La



laïcité a pour champion Condorcet, puis Romme. Lepelletier plaide pour l'obligation.

Mais il y a loin entre dire et faire : l'épuisement des caisses de l'État, le manque de salles de classe, leur insalubrité ou encore les réticences des familles pauvres pour lesquelles l'envoi d'un enfant à l'école représente un manque à gagner... mettront un frein à ces évolutions. Il faut attendre la III<sup>e</sup> République et les lois de

Jules Ferry pour que l'école républicaine moderne voit le jour. La loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État achève cette révolution.

## Instituteur, un sacerdoce ?

Malgré l'importance accordée par la République aux instituteurs, leur traitement demeure si bas que beaucoup sont obligés d'effectuer un autre métier en parallèle. Bien qu'officiellement interdit, la pratique du double métier est tolérée en raison de la précarité reconnue du métier.

Pour arrondir leur fin de mois, les instituteurs offrent leurs services aussi bien aux églises qu'aux communes. Il n'est pas rare qu'un instituteur soit également paysan, artisan, parfois arpenteur-géomètre.

Pour remédier à ces conditions difficiles et à l'image misérable de la profession, l'Empire puis la Restauration mettent en place une échelle de promotion et créent diverses primes, médailles et distinctions honorifiques.

Sous la III<sup>e</sup> République, les conditions de vie et de travail des instituteurs s'améliorent. La généralisation de l'enseignement et l'accroissement des moyens accordés par l'État à l'Éducation nationale transforment le métier. S'opère

alors une multiplication du nombre d'instituteurs, passant du statut d'instituteurs communaux à celui d'instituteurs d'État. Le métier est désormais entré dans la fonction publique.

## L' instituteur et la société

L'instituteur est étroitement contrôlé par les inspecteurs d'académies, qui dépendent à la fois du préfet et du recteur. Influent au sein des mairies, l'instituteur inquiète parfois les autorités, d'autant plus que l'alternance des régimes n'est pas suivie d'un renouvellement du personnel enseignant.

Tout au long des dix régimes que la France a connus au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les instituteurs sont progressivement devenus des acteurs de plus en plus influents dans la vie politique française. Souvent à la pointe des nouvelles doctrines, ils sont régulièrement soupçonnés d'être des agitateurs.

On observe, dans les archives de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des listes d'instituteurs accusés d'être « socialistes », d'être « sans religion » ou encore qualifiés de « rouges ». Selon les tendances politiques de ses concitoyens, l'instituteur est ignoré (on ne lui donne pas ses enfants, on préfère les mettre chez les soeurs ou les pères) ou respecté à l'image d'un prêtre laïc. Ce clivage se retrouve dans le traitement médiatique de la profession, tantôt élogieux tantôt critique.

Enfin, à partir du XX<sup>e</sup> siècle, l'image de l'instituteur s'améliore. Le besoin croissant d'instruction et le prestige de l'éducation publique rejaillissent sur lui. C'est l'époque tant chantée des hussards noirs de la République et du certificat d'études triomphant.

## Saviez-vous :

Une touine est une redingote d'instituteur en drap noir à palmes d'or.

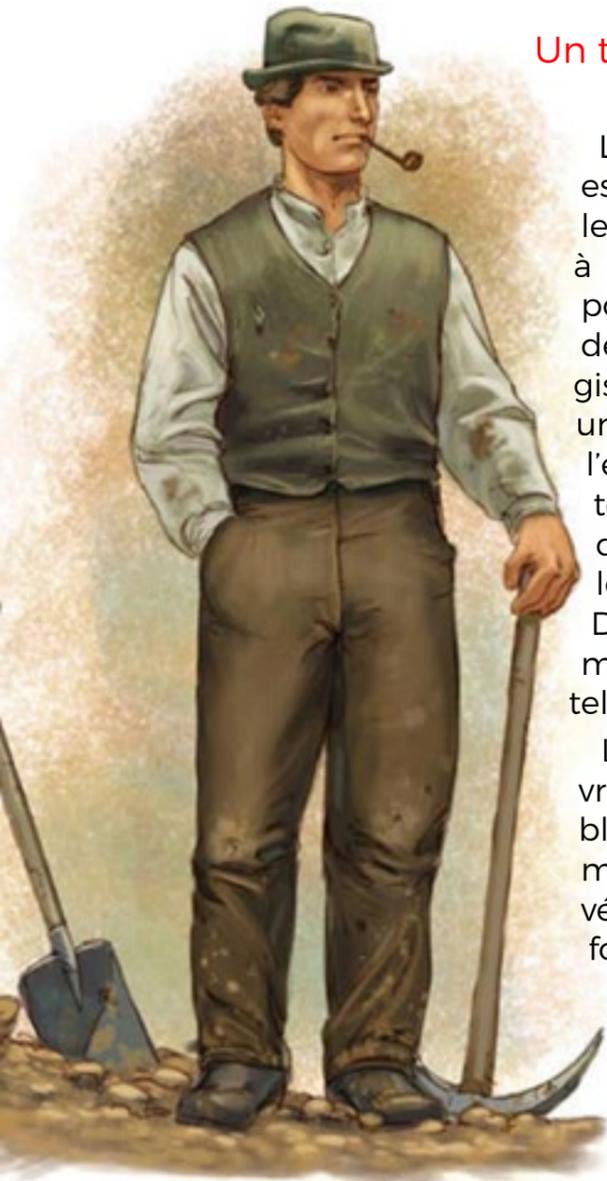


25



# LE JOURNALIER

**J**ournalier, manouvrier, brassier... Sous l'Ancien Régime, ces appellations différentes selon les régions désignent celui qui loue ses bras à la journée. On pense trop souvent qu'il s'agit d'un ouvrier agricole. Dans de nombreux cas pourtant, le terme recouvre un petit artisan rural ou citadin.



## Un travailleur agricole...

Le terme de journalier est souvent classé dans le groupe des métiers liés à l'agriculture. On trouve pourtant un grand nombre de journaliers dans les registres des villes, comme une main-d'œuvre que l'étroitesse de son lopin de terre ne peut faire vivre et qui se loue là où se trouve le travail. A Bourg, sur la Dordogne, tel père de famille se déclare tantôt batelier, tantôt journalier.

L'appellation de manouvrier pose le même problème. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les manouvriers forment de véritables bataillons, parfois plus de 10 % de la population des grands plateaux céréaliers d'Île-de-France. La définition du mot lui-même varie selon les provinces.

Pierre Goubert a montré que les manouvriers du Beauvaisis appartiennent à la couche inférieure de la société paysanne. Ils s'apparentent aux mendiants mais sont assez souvent propriétaires ou locataires d'une petite maison. Ils ont peu de biens, un coin de jardin qui permet quelques cultures, peu de bétail, surtout de la volaille, une vache ou quelques ovins souvent nourris par la vaine pâture. Ici, le manouvrier est un « rural non spécialisé qui travaille chez les autres, à des tâches banales, saisonnières, intermittentes : faner, moissonner, vendanger, battre en grange, aider aux menus travaux des exploitations importantes ».

## ... un petit artisan rural...

Mais une autre catégorie de manouvriers se rencontre dans cette même région du Beauvaisis, les manouvriers-sergers qui tissent des serges durant la saison hivernale, lorsqu'il n'y a plus de travaux dans les champs. Le terme de manouvrier recouvre donc une grande diversité de conditions, celle de paysan comme celle d'ouvrier.

## ... ou un tâcheron citadin ?

On trouve aussi journaliers et manouvriers dans les villes, pratiquant une multitude de petits métiers et louant là aussi leurs bras à la journée. « Les conditions de vie du journalier citadin, écrit Jean Jacquart, sont encore plus difficiles qu'au village. Entassés dans les faubourgs ou les quartiers les plus pauvres, ou relégués dans les galetas des étages supérieurs des maisons, ils glissent souvent vers la mendicité ou la délinquance.

## Pauvres et nombreux...

Journaliers, brassiers ou manouvriers, ils représentent toujours une part importante de la population et vivent à la frange de la mendicité. En zone rurale, ils subsistent grâce aux travaux agricoles d'appoint chez les laboureurs ou marchands fermiers mais grâce aussi à la filature de la laine, à l'artisanat ou au transport. Ils servent encore de main-d'œuvre d'appoint dans le bâtiment, aident les bûcherons, fabriquent des fagots... Les femmes font des lessives ou prennent des enfants en nourrice.

Jean Jacquart précise que « leur condition est très précaire, dépendant de l'embauche, très irrégulière, des salaires, généralement payés en nature ou de quelques sous, et surtout du prix des grains et du pain. Un accident de santé du chef de famille

est grave. Ils sont extrêmement sensibles à la conjoncture des récoltes et glissent alors dans la pauvreté et l'errance ».

La ration de pain est de l'ordre d'une livre et demie à deux livres par jour et par personne une moyenne car il y a bien sûr de fortes différences entre les enfants et les travailleurs de force. C'est trois fois plus qu'aujourd'hui mais le pain n'est pas à cette époque consommé sec : on le mange sous forme de soupes épaisses, le matin comme le soir, et Jacquou le Croquant, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ne rompt pas avec ces habitudes. Aussi, lorsqu'une mauvaise récolte fait monter le prix du pain, les journaliers ont peine à vivre : la malnutrition puis la famine ne sont pas loin, avec leur cortège de malheurs.

## Saviez-vous :

En 1700, on récoltait entre 15 et 20 quintaux de grains par hectare de champ contre 100 aujourd'hui.



# LE JUGE

**L**e dédale de la justice ne date pas d'hier. Le système judiciaire a toujours été complexe. A chaque étape d'une procédure apparaissent de nouveaux acteurs. Si le juge a le rôle principal, les auxiliaires de justice se partagent le second plan et se multiplient dans les différents tribunaux...

## Le juge d'Ancien Régime

On distingue trois groupes de juges extraordinaires, aux attributions et aux compétences différentes :

- le premier rassemble sous l'Ancien Régime les juges qui connaissent des matières de la juridiction ordinaire, mais entre personnes privilégiées ;
- le second est composé de juges qui traitent des affaires entre toutes sortes de personnes et dont les jugements sont susceptibles d'appels devant un parlement ;



- le troisième accueille les juges qui traitent, entre toutes sortes de personnes, d'affaires dont les parlements ne peuvent être saisis ni en première instance, ni en appel.

Ce dédale institutionnel fait vivre un grand nombre d'auxiliaires de justice et engendre une multitude de différents entre ces juridictions. Le justiciable en est cependant davantage protégé.

## L'avocat

Les fonctions de l'avocat sont de conseiller juridiquement les personnes passant devant un tribunal, de plaider en leur faveur si elles sont accusées et de rédiger les écritures touchant au fond du droit.

Le métier d'avocat ne fait pas partie sous l'Ancien Régime des offices vénaux, car «il est juste que chacun choisisse à son gré un avocat qui ait les qualités qu'il peut désirer, et qu'il faut qu'il y ait des avocats d'une grande capacité»... Prêter serment chaque année, être âgé d'au moins dix-sept ans et être licencié en l'un ou l'autre des droits sont les seules conditions requises.

La profession peut conférer le statut de «noble homme» et bénéficie de l'exemption de la taille personnelle. Elle se situe sur un pied d'égalité avec nombre de magistratures. Les avocats respectent alors une certaine déontologie qui tient en deux maximes : ne jamais soutenir une cause injuste et ne soutenir les causes justes que par les voies de la justice. De plus, ils mettent un point d'honneur à ne pas traîner en justice des clients mauvais payeurs...

## Le procureur

La principale fonction du procureur est de rédiger les



actes, suivre la procédure et accomplir les formalités au nom des plaideurs. La représentation par procureur est obligatoire pour toutes les affaires relevant des sièges royaux. Les plaideurs sont cantonnés aux tribunaux de justice seigneuriale.

Contrairement au métier d'avocat, le métier de procureur relève, depuis 1572, d'un office royal. Pour accéder à cette fonction, l'âge minimum est de vingt-cinq ans. Il faut également justifier de dix ans de pratique dans une étude et subir un examen à l'audience.

## Le greffier

Le greffier a la lourde tâche d'être le témoin solennel des actes de procédure. Son métier fait partie, sous l'Ancien Régime, comme celle du procureur, des offices vénaux. La charge est d'ailleurs l'une des plus chères.

Il existe avant la Révolution une multitude de greffiers différents en fonction de leur place dans les rouages de la justice. On peut citer par exemple, le greffier des représentations, le greffier garde-sac, le greffier de l'écritoire, le greffier criminel ou même le greffier plumitif...

## L'huissier et le sergent

Le rôle des huissiers et celui des sergents tendent à se confondre. Si l'huissier a pour fonction première d'assurer le service d'audience, il est, tout aussi bien que le sergent, l'agent de signification des actes et d'exécution des sentences. La différence tient dans le fait que seul l'huissier est habilité à exercer devant les cours souveraines et juridictions royales.

## Saviez-vous :

À partir de 1685, pour occuper la fonction d'auxiliaire de justice, la pratique de la religion catholique est un impératif.

# LE LABOUREUR

**L**aboureur : une appellation qui a disparu avec l'ancien Régime.

On s'imagine trop facilement qu'elle équivaut à l'agriculteur d'aujourd'hui. C'est compter sans la multitude de niveaux sociaux des ruraux d'autrefois. Le laboureur est un paysan aisé, qui possède au moins un attelage.

## Le village : une organisation complexe

Un village d'autrefois ne constitue pas une unité homogène. Des situations et des dénominations complexes permettent de désigner, classer, ordonner socialement l'immense masse paysanne.

En haut de la hiérarchie sociale, on trouve le marchand fermier, qui afferme les seigneuries ou les domaines d'Église. Il peut réunir jusqu'à cent hectares, voire plus. Il perçoit la dîme et autres redevances en lieu et place du seigneur.

Au-dessous : le laboureur, assez aisé pour posséder au moins deux chevaux de trait, un attelage et une charrue.



«Au prix habituel du cheval, toujours supérieur à 50 livres, lorsqu'il n'est ni vieux ni malade, cela situe le personnage, écrit Pierre Goubert. La dénomination de laboureur est un titre porté avec fierté, auquel on renonce difficilement, même si on a subi des revers.»

Ensuite : des petits paysans ou vigneron mi-proprétaires, mi-fermiers, vivant modestement.

En bas de cette société rurale : les journaliers ou manouvriers, qui ne vivent que de leurs bras, avec souvent un petit jardin. Ils ont des ressources irrégulières, des situations inégales allant de la médiocrité au dénuement.

## Le laboureur et l'entraide villageoise

Laboureurs et villageois s'entraident mutuellement au temps des moissons ou des semailles : le laboureur prête ses chevaux et sa charrue à ceux qui n'en ont pas, ceux-ci lui fournissant en contrepartie leurs bras au moment des récoltes.

« Avec sa paire de chevaux accompagnés souvent d'une cavale et d'un poulain, écrit l'historien Pierre Goubert, le laboureur exploitait aussi quelque fermage qui pouvait éga-ler en étendue ses propres terres, et il labourait pour des voisins moins fortunés. Toujours propriétaire de sa maison, il en donnait souvent en louage une seconde, qui lui était venue d'un aïeul ou d'un beau-père également laboureur ; car les laboureurs se mariaient entre eux et s'accrochaient solidement aux lopins légués par leurs ancêtres. »

## Moins de bétail et plus de terres

Chevaux mis à part, le laboureur a rarement beaucoup de bétail. Il préfère travailler la terre, même s'il n'en est pas le propriétaire. Dans la plupart des provinces françaises en

effet, la noblesse et le clergé possèdent souvent entre la moitié et les deux tiers des terres cultivables. Le laboureur en a bien sûr quelques hectares en propre, rarement plus d'une dizaine, mais il loue en complément des champs qui jouxtent les siens par exemple, ou bien de meilleures terres. Les baux sont en général de trois à neuf années, renouvelables.

Aussi n'est-il pas rare de voir un laboureur et sa famille déménager tous les deux ou trois ans à quatre ou cinq kilomètres de son ancien logis : les déplacements se font de ferme en ferme, de village en village, au gré des opportunités, surtout si la fortune de la famille est modeste. « Pour essayer d'accroître leurs ressources, pour mieux employer leurs chevaux insuffisamment utilisés sur une médiocre étendue de terres, tous les petits laboureurs prirent des fermages, un, deux, trois, jusqu'à six petits fermages. »

## Le laboureur : un personnage important

Le laboureur, économiquement indépendant, est en quelque sorte un chef de village qui participe activement aux institutions villageoises, bien plus dynamiques et puissantes que celles de nos villages contemporains. De lui dépendent aussi le matériel et les possibilités d'emploi qui permettent aux plus pauvres de subsister.

C'est la Révolution qui permettra à ces « coqs de village » d'étendre leurs terres par l'achat de biens nationaux et de se muer en « propriétaires-cultivateurs ».

## Saviez-vous :

En 1784, peu avant la Révolution française, on estime la population en France à 27 millions d'habitants, soit 2,2 fois moins qu'aujourd'hui !



# LE LIBRAIRE

Autrefois, le libraire et l'éditeur ne font qu'un. Celui qui édite le livre qu'il aime est aussi celui qui le met dans sa vitrine et le propose

aux passants. La profession de libraire, restreinte et très réglementée, évolue fortement, selon la censure et les nouveaux modes de communication.

## À proximité des universités

Sous l'Ancien Régime, il n'existe pas alors de maison d'édition au sens moderne du terme. Ce sont les libraires, qui travaillent souvent en équipe, qui éditent et passent commande aux imprimeurs des ouvrages qu'ils financent. Les libraires, peu nombreux, doivent respecter toute une série de règles :

- le candidat libraire doit être catholique, avoir passé un examen devant les syndics et versé au fisc un droit de 1 000 livres ;



- il ne peut ouvrir une librairie qu'à proximité d'une université. Avant la Révolution, il y a ainsi 50 magasins entre le collège Mazarin et le pont Saint-Michel, 30 entre Notre-Dame et le Palais, quelques-uns sur les ponts, mais rien d'autre ailleurs ;

- il ne peut prendre d'apprentis pendant les six premières années de son installation ;

- il ne peut revendre son fonds que par l'intermédiaire exclusif du syndic, pendant une période courte (un mois) et bien déterminée de l'année ;

- il garde le monopole de la vente du livre (avec deux exceptions, les merciers, mais qui ne peuvent vendre que des almanachs ou de petits livres de piété, et les marchands-forains, mais qui ne peuvent rester plus de trois semaines dans une même ville) ; — avant d'éditer un livre, il doit obtenir l'autorisation du lieutenant général de police, l'approbation des censeurs royaux et les lettres du grand sceau.

## Une concurrence grandissante

Mais les villes s'agrandissent sans cesse, les campagnes se peuplent et il devient de plus en plus pénible pour le lecteur de devoir se déplacer dans le quartier des universités et de parcourir des kilomètres avant de pouvoir trouver un livre. Aussi, une concurrence illégale apparaît-elle peu avant la Révolution composée, selon Diderot, de mauvais libraires, «de canailles illettrées, de gueux ignorants qui ne savent rien», mais qui sont commercialement efficaces parce qu'ils se déplacent avec leurs livres. A cela s'ajoute la concurrence étrangère, qui édite le plus souvent tous les ouvrages interdits par le roi. C'est par exemple à Genève que paraît, avec un fabuleux succès, L'Esprit des lois, et à Kehl que sort Le Mariage de Figaro et les éditions de contrebande des philo-

sophes français, que les colporteurs diffusent ensuite.

A la veille de la Révolution, c'est toute l'organisation professionnelle qui s'écroule peu à peu. Pressée d'impôts et de contraintes, en même temps que mal protégée, la véritable librairie ne peut plus espérer soutenir la concurrence des clandestins.

## Vers plus de liberté ?



Avec la Révolution, les corporations sont détruites, les privilèges supprimés : l'imprimerie, l'édition et la librairie se retrouvent en théorie entièrement libres... même si les droits de propriété de l'auteur sur son oeuvre sont réaffirmés en 1793. L'article V des Droits de l'Homme précise aussi : «Nulle manière de publier ses pensées ou ses sentiments ne doit être interdite à personne ; et en particulier chacun est libre d'écrire ce que bon lui semble, toujours à la seule condition de ne pas porter atteinte aux droits d'autrui». Cette libération permet aux

presses de se multiplier et aux nouveaux de s'installer, avec une densification des réseaux de librairies françaises... mais au détriment de la qualité. Pour faire vite et bon marché, les livres sont fabriqués avec des caractères usagés, sur du papier de mauvaise qualité.

Dès 1790, la censure revient. Si l'Ancien Régime interdisait les ouvrages érotiques, les pamphlets contre la religion ou la monarchie, le nouveau interdit et fait brûler les brochures religieuses et monarchistes, les catéchismes, les plaintes sur les malheurs de la famille royale, etc. D'un côté ou de l'autre, la censure qui durera encore 150 ans...

## Saviez-vous :

À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les premières imprimeries ne produisent qu'une feuille par jour !

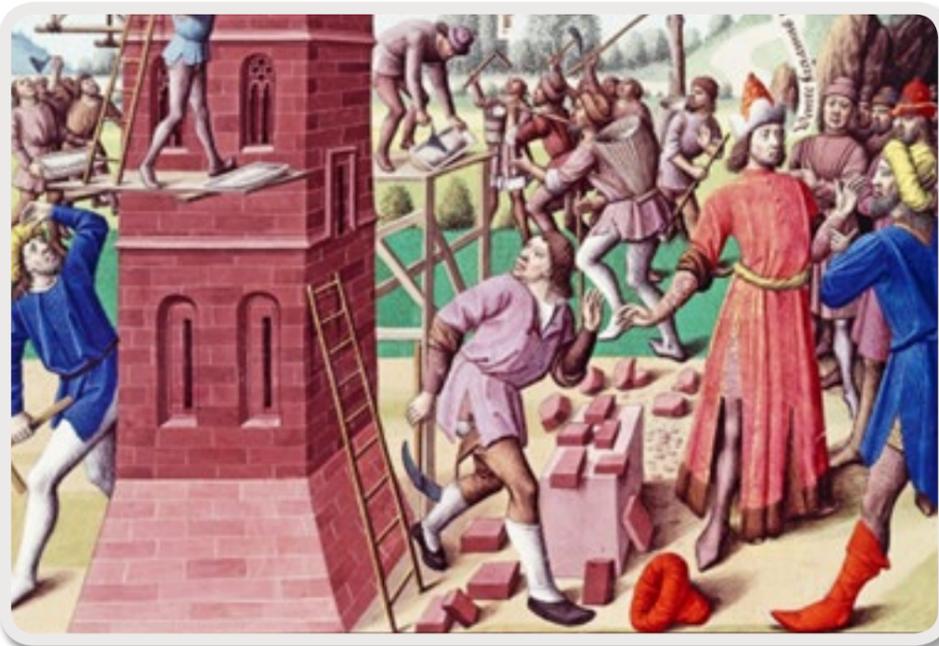
# LE MAÇON

Côté mortier, on trouve, par rang hiérarchique descendant : le compagnon maçon, le limousin, le garçon maçon et, enfin, le goujat. Pour le travail de la pierre : l'appareilleur, le tailleur de pierre, le poseur, le scieur de pierre et les bardeurs. Le maître maçon les dirige tous.

## Pour travailler la pierre...

L'appareilleur a pour fonction essentielle de distribuer le travail aux tailleurs et scieurs de pierre, à qui il indique, à partir des plans de l'architecte, les tracés à respecter. Il guide également les poseurs dans la mise en œuvre des pierres taillées, il préside à la pose, au raccordement. C'est parfois lui qui est chargé de gérer le personnel (embauches, renvois...) ou de tenir la comptabilité des matériaux.

Le tailleur de pierre occupe l'emploi le plus technique : c'est lui qui taille et coupe la pierre sortie de la carrière et qui la façonne selon les tracés de l'appareilleur. Il la remet au poseur une fois qu'elle est taillée.



Le poseur est le maçon employé sur les grands chantiers pour l'édification des murs en pierre de taille. Il met en place les pierres à l'aide de niveaux et de fils à plomb et en scie les joints si nécessaire.

Le scieur de pierre débite grossièrement les pierres rapportées des carrières avant de les remettre au tailleur de pierre si nécessaire.

Les bardeurs, hallebardiers ou manœuvres sont ceux qui assurent, sur le chantier, le transport des pierres... et qui sont le plus exposés aux accidents.

## Pour travailler le plâtre et le mortier...

Le compagnon maçon, au sens large, est celui qui bâtit, qui élève des murs, quelle que soit la technique ou le matériau utilisé. L'Encyclopédie définit son travail ainsi : « Le principal ouvrage du maçon est de préparer le mortier, d'élever les murailles depuis le fondement jusqu'à la cime, avec les retraites et les aplombs nécessaires, de former les voûtes, et d'employer les pierres qu'on lui donne ». Il prend parfois la responsabilité d'un chantier lorsque le maître maçon auquel il est rattaché en suit plusieurs, avec alors le titre de premier compagnon.

Le manœuvre à maçon est ou bien un apprenti qui travaille avec un compagnon, ou bien un homme de peine pris à la journée pour faire les emplois les plus rudes, battre le plâtre et servir tous les maçons.

Le limousin doit monter avec du mortier les murs de moellon, mais la distinction entre limousin et compagnon maçon est assez difficile à faire à partir du XVIIIe siècle.

Le goujat sert le limousin, doit lui préparer son mortier et le lui apporter. Il s'agit d'un emploi particulièrement pé-

nible et dangereux qu'il faut occuper un à trois ans au moins avant d'espérer devenir compagnon.

## Le maître maçon

L'accession à la maîtrise donne au maçon le droit de faire « acte de maître », c'est-à-dire d'entreprendre des travaux pour son compte et d'embaucher. Il est garant pendant dix ans de la qualité de ses ouvrages sans pouvoir dégager sa responsabilité en accusant architecte ou propriétaire. Il peut faire condamner à de fortes amendes le compagnon qui voudrait faire acte d'entrepreneur à sa place.

Pour accéder à la maîtrise, il faut réaliser un chef-d'œuvre jugé par la communauté des maîtres maçons, fournir des garanties de « bonnes vie et mœurs » et payer les droits d'enregistrement de son nouveau titre. Une charge financière non négligeable : vers 1700, elle peut représenter jusqu'à

850 journées de salaire d'un compagnon ! Mais elle donne accès à la réussite professionnelle : « Aucun métier n'est plus lucratif que le leur, évoque Jean-Sébastien Mercier à propos des maîtres maçons ; le pauvre limousin qui plonge les bras dans la chaux, semblable au soldat, reste au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maître maçon qui voit la truelle mais ne la touche pas, visite en équipage les phalanges éparses de son régiment plâtreux, ressemble à un colonel qui fait une revue. »

## Saviez-vous :

Braudel a dit à propos de la Marche et de ses migrants qu'elle était « une ruche à essaimages répétés ».



# LE MAÎTRE D'ÉCOLE

C'est ce sacré Charlemagne qui a inventé l'école... Sous l'Ancien Régime, pas encore d'instituteurs anticléricaux : l'enseignement est dispensé par des régents ou des maîtres d'école très liés au clergé, voire membres de l'Église. Des précepteurs agissent directement dans les familles.

## Un métier aux multiples facettes...

La charge de maître d'école couvre des activités aussi diverses que surprenantes à nos yeux, du fait du lien étroit entre Église et École sous l'Ancien Régime. Le maître d'école, même s'il n'est pas clerc, demeure le bras droit du curé.

Le maître d'école fait ainsi office de sacristain. Il assiste le curé. Pour cela, on lui demande de chanter à l'église, de participer aux prières publiques, d'entretenir les luminaires ou même, plus globalement, toute l'église.

Le maître d'école est également chargé de la catéchèse. En enseignant le catéchisme chaque jour à ses élèves, il les



prépare à recevoir les sacrements, notamment la première communion. Elle représente à la fois le couronnement de l'instruction religieuse et, pour beaucoup, la fin de la scolarité.

Le maître d'école assure encore la fonction d'agent paroissial. Il lui incombe d'aider la communauté villageoise à régler les problèmes administratifs. Il a souvent la charge des écritures de la paroisse, du secrétariat des réunions importantes ou encore de la lecture des actes administratifs.

Outre ces différentes fonctions auxiliaires, le maître d'école a bien entendu la charge d'enseigner. Il doit apprendre à ses élèves à lire, à écrire et à compter. A quoi s'ajoute pour les filles l'apprentissage de tâches manuelles et ménagères.

## Un métier, des maîtres d'école

Si ces activités sont les mêmes pour tous, la nature des maîtres d'école varie à travers le temps et l'espace. La profession est parcourue par un grand mouvement de laïcisation, même si nombre de maîtres d'école sont issus des rangs du clergé séculier ou régulier.

Le souhait des communautés civiles de recevoir un enseignement plus utilitaire que religieux se traduit par un recrutement croissant de laïcs. De plus, l'origine sociale des maîtres d'école est souvent plus populaire que celle des curés. Quand on a quelque savoir, il est assez facile de se proposer pour enseigner, même si l'on ne fait guère fortune. Progressivement, la figure du maître d'école devient laïque.

Les maîtresses d'école subissent une évolution similaire. Les religieuses du début voient s'ajouter à leur nombre des femmes laïques mais ayant fait vœu de chasteté ou de pauvreté et qui se tournent vers l'enseignement des petits

: humbles Béates du Velay, Menettes d'Auvergne, ou encore dames de charité d'Angers.

## Un enseignement rudimentaire

L'enseignement dispensé par les maîtres d'école porte essentiellement sur la lecture. L'écriture elle-même n'est enseignée qu'ultérieurement. Le développement de l'imprimerie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la diffusion croissante de livres facilitent la généralisation de cet apprentissage.

La grammaire est enseignée mais dans des proportions assez faibles. De même l'orthographe, n'étant pas encore fixée, se confond avec l'écriture et ne constitue en rien une priorité pour les maîtres d'école. L'arithmétique, quant à elle, est écartée, souvent par manque de compétence des maîtres d'école eux-mêmes !

L'instruction générale délivrée par les maîtres d'école se limite donc le plus souvent à la lecture et au chant. L'enseignement religieux occupe bien souvent une place bien plus importante que ces deux activités.



## Une pédagogie par la douceur ?

Des règles de pédagogie font leur apparition à partir de la Renaissance. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Charles Demia préconise la douceur et l'écoute des élèves plutôt que la sévérité : « Il faut gouverner les enfants plutôt par la douceur que par la crainte : c'est pourquoi on doit rendre les récompenses un peu fréquentes et les châtiments si rares que, s'il se pouvait, on les fit recevoir de bon cœur. »

## Saviez-vous :

Voltaire a écrit : « Il est à propos que le peuple soit guidé, et non pas instruit ».

# LE MARCHAND FERMIER

**L**e marchand fermier de l'Ancien Régime occupe le haut de la hiérarchie sociale paysanne : c'est un adjudicataire qui, moyennant une somme annuelle, achète au seigneur - souvent absent - l'exploitation de ses droits et lui épargne l'embarras et la difficulté de la perception.

## Un loup pour le paysan

Le fermier est un personnage important des campagnes de l'Ancien Régime. Il prend à ferme les terres des seigneurs puis les morcelle pour les sous-louer. Beaucoup de nobles ayant quitté leur château, le fermier gère à leur place le domaine et reçoit le droit de percevoir la dîme et les autres redevances, moyennant une rente annuelle à leur verser. S'il devient fermier général, il habite même le château. Il peut ainsi affermer seigneuries, prieurés, moulins...

Comme le marchand fermier souhaite une opération rentable, il s'abat souvent trop fort sur les paysans auxquels



il sous-loue les terres. «C'est un loup ravissant, dit Renauldon, que l'on lâche sur la terre, qui en tire jusqu'aux derniers sous, accable les sujets, les réduit à la mendicité, fait désertifier les cultivateurs, rend odieux le maître qui se trouve forcé de tolérer ses exactions pour le faire jouir.» Les cahiers de doléances de 1789 seront nombreux à dénoncer leur âpreté au gain et leur dureté, au point que le duc d'Aiguillon se sentira obligé de préciser, le 4 août, que « les propriétaires des fiefs, des terres seigneuriales, ne sont que bien rarement coupables des excès dont se plaignent leurs vassaux mais que leur gens d'affaires sont sans pitié ».

## Du laboureur au marchand fermier

Ce mouvement général de cumul des fermes qui va transformer les laboureurs les plus fortunés en fermiers receivers de seigneurie est général à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La plupart de ces laboureurs devenus fermiers louent par baux de neuf ans de vastes unités d'exploitations supérieures à 100 hectares, en particulier des domaines seigneuriaux. En île-de-France, une soixantaine dépassent les 200 hectares. Le plus gros, Charles Petit, maître de la poste de Juvisy et fermier de la seigneurie de Savigny, exploite 428 hectares avec son fils.

Ce phénomène lamine les couches moyennes de la paysannerie, écartées du marché agricole. Si ce mouvement répond peut-être à la hausse de la rente foncière des années 1750-1770, il ne fait qu'intensifier une pratique déjà ancienne. En 1680, Pierre Courtier réunissait déjà à Charmentray les fermes des Incurables à celle de Saint-Faron, soit plus de 250 hectares.

Le capital d'exploitation constitue, après les récoltes, l'essentiel de la fortune de ces fermiers.



## Le laboureur et ses enfants

À cette puissance économique, les marchands fermiers joignent un incontestable dynamisme démographique. Les registres paroissiaux soulignent l'extraordinaire fécondité des fermières des années 1660-1780 : tous les douze à quinze mois, un enfant nouveau agrandit la famille. Après les coupes sombres opérées par les mortalités infantiles et juvéniles, il reste donc souvent six ou sept enfants à établir et à marier. Deux fois plus nombreux que les autres ménages paysans du XVIII<sup>e</sup> siècle, ceux des riches laboureurs sont conduits à adopter une stratégie sociale et matrimoniale plus rigoureuse. Un vitrail de l'église du Plessis-Placy souligne cette fécondité et cette endogamie exceptionnelle : on y voit Bernier, laboureur au Plessis et la veuve Clairin avec chacun leurs douze enfants ; ils les unirent le même jour et, pour couronner cette cérémonie, veufs l'un et l'autre, ils s'épousèrent à la même messe.

Les garçons sont placés dans les fermes selon les possibilités du marché et l'un d'eux - souvent le cadet - hérite de l'exploitation paternelle. Les filles sont mariées dans d'autres familles de marchands fermiers. Les mariages n'ont lieu que dans le même milieu, les mêmes familles, voire la même lignée, les dispenses pour consanguinité et les unions entre cousins germains s'avérant nombreuses. Les enfants en surnombre sont longtemps célibataires. D'autres s'installent en ville ou embrassent l'état ecclésiastique.

## Saviez-vous :

En 1800, 80 % de la population était rurale, contre 60 % en 1900 et seulement 20 % en 2000 !

# LE MARÉCHAL -FERRANT

**A**utrefois, pas de village sans forge, sans maréchal-ferrant et sans le bruit familier du marteau frappant en cadence sur l'enclume... Personnage central et reconnu de la vie villageoise traditionnelle, il cumule souvent les fonctions de forgeron, ferronnier et taillandier.

## Le maréchal-ferrant et son atelier

Le perfectionnement de l'agriculture, le développement de la culture attelée et l'essor du cheval dans les transports font la fortune du maréchal-ferrant (« fèvre » ou « favre »). C'est lui qui ferre les chevaux, les mules et les vaches, fabrique et répare les versoirs et les pièges en fer des charrues, des attelages, tout l'outillage à main nécessaire aux travaux des champs et les outils des artisans du village. Il forge également les objets de la vie domestique, en particulier ceux qui servent à la cuisine dans l'âtre : crémaillères, landiers, trépieds et grils...

Une enseigne, le bouquet de saint Éloi, où viennent sou-



vent les fers et les outils, signale la présence de la forge. Dans l'atelier aux murs noircis de fumée, plus éclairé par la présence du feu que par la lumière du jour, le foyer et son grand soufflet, l'enclume, la cuve pleine d'eau pour refroidir le fer incandescent occupent la plus grande partie de l'espace. Au-dessus de l'établi appuyé contre un mur sont accrochés des outils et des fers de formes et de tailles diverses. Le travail, bâti en bois et en fer, où l'on sangle les bœufs à ferrer, est souvent installé dans la cour du maréchal. Le forgeron ou maréchal-ferrant n'est pourtant pas riche. Jusqu'au début du XXe siècle, c'est le troc qui prévaut : le meunier le paie en farine, le fermier en volailles, légumes,

grains ou bois de chauffage, d'autres encore troquent leur travail contre celui du maréchal... S'il y a un paiement en numéraire, il se fait deux fois par an, notamment à la Saint-Éloi ou à Noël.

Le maréchal et ses apprentis portent un tablier de cuir à poche, retenu sur les cuisses par des courroies et des boucles de métal en forme de cheval ou de cavalier. La prise du tablier est un rite qui se déroule au cabaret. L'envers du tablier du nouveau forgeron est marqué de l'empreinte d'un verre de vin ou d'une pièce de monnaie et de la signature de ses camarades.

On reconnaît le maréchal compagnon du Tour de France à ses boucles d'oreilles : elles comportent des breloques en forme de fer à cheval.

## Un artisan important

Cet artisan et ses apprentis (car il est sous l'Ancien Régime le seul à avoir droit à un nombre illimité d'apprentis, ce qui souligne son importance économique et sociale) travaillent tôt le matin et tard le soir. Voyageurs, cavaliers, paysans se

présent dans l'atelier qui ne désemplit pas.

Sûr de lui et expert écouté, le maréchal est aussi vétérinaire, dentiste et guérisseur. Son marteau, comme celui du meunier, a le pouvoir de guérir. En Corrèze, il le brandit au-dessus d'un enfant étendu sur son enclume. Ce simulacre est supposé guérir du carreau, maladie d'origine tuberculeuse, autrefois très répandue.

Distinct du maréchal à partir du XIIe siècle, le forgeron, incarnation de la force physique, détenteur des techniques du feu, est un personnage puissant. En témoigne la légende de saint Éloi, patron des forgerons, qui aurait inscrit sur son enseigne «Éloi, maître des maîtres». Afin de le ramener à davantage d'humilité, Jésus tranche devant lui la patte d'un cheval pour le ferrer plus à l'aise, puis la remet en place. Eloi essaye de l'imiter, mais en vain... Patron des maréchaux et de tous ceux qui travaillent le fer,

saint Eloi protège aussi les orfèvres et les artisans liés aux chevaux : bourreliers, charrons, muletiers, agriculteurs...

## L'âme des villages d'autrefois

La multiplicité de ses activités, ses talents pour réparer les instruments nécessaires aux paysans et artisans ou soigner les animaux de traits font du forgeron le personnage clé de la vie des villages d'autrefois. Lorsque la mécanisation interviendra, il réparera les premiers tracteurs tout en continuant à ferrer les chevaux, puis disparaîtra avec eux. Seuls quelques artisans travaillent encore pour des clubs hippiques, la serrurerie, la mécanique ou la ferronnerie d'art - ce qui ne laisse plus aujourd'hui en France que 1 450 maréchaux.

## Saviez-vous :

« Brûle-fer » était le surnom de l'apprenti du maréchal-ferrant.



# Farébersviller



## SURNOM

**Die Bohnesäck (Bohnsäcke)**  
 =  
**les sacs de haricots**  
 (grands mangeurs de haricots)



Les haricots étaient le légume préféré des anciennes générations de ce lieu; ils constituaient certes un régime favorable et peu coûteux à la santé au sens de l'hygiène moderne, mais par contre, ils étaient très ingrats à cause des digestions

lentes et laborieuses.  
 Réf. Dusanus, Volkshumor

**Bohnetrippler**  
 =  
**ceux qui piétinent sur les semis de haricots**

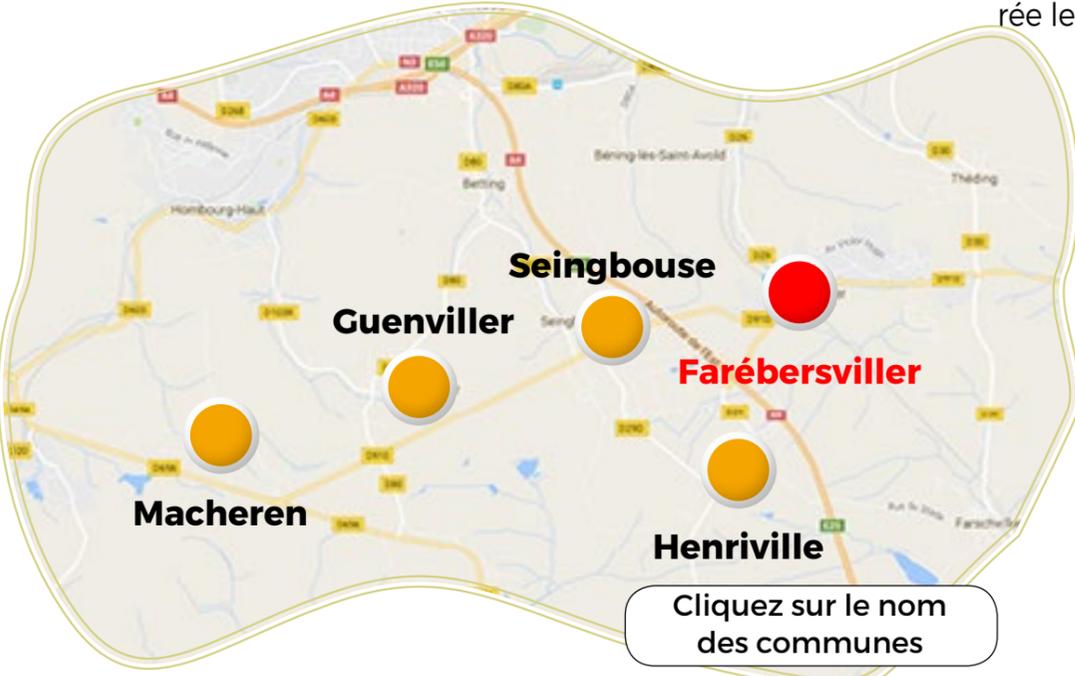
Selon la rumeur populaire, les gens de ce village, grands consommateurs de haricots, réservent une grande place à leur plantation.

Aussitôt que la semence est confiée à la terre, on voit — dit-on — hommes et femmes pendant de longues heures dans les plates-bandes en train de piétiner tout doucement sans s'arrêter, par-ci, par-là, sur l'ensemencement fait pour bien tasser le sol et empêcher qu'un haricot se perde ou ne germe pas.

Réf. Dusanus, Volkshumor



La grotte de Lourdes



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR



- Église paroissiale catholique Saint-Jean-Baptiste, construite de 1757 à 1767
- Chapelle Saint-Antoine
- Église luthérienne et ancien complexe paroissial situé rue du Poitou
- Mosquée El Hijra et Centre culturel islamique pour la Moselle

## HISTOIRE

Farébersviller dépendait au Moyen Âge de la seigneurie de Hombourg-Saint-Avold, avant de passer aux mains du duc de Lorraine, en 1581. Appartenant au duché de Lorraine, Farébersviller est intégrée au royaume de France en 1766.

Farébersviller est annexée à l'Empire allemand de 1871 à 1918. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, beaucoup de jeunes gens tomberont au champ d'honneur sous l'uniforme allemand, sur le Front de l'Est, mais aussi à l'Ouest, en particulier en France et dans les Flandres. Les Farébersvillerois accueillent avec joie la fin des hostilités et la paix retrouvée. Farébersviller redevient française en 1918.

Le drame de l'annexion de la Moselle marqueront encore longtemps les esprits. À partir de septembre 1944, l'armée américaine bombarde la région sans relâche. La commune de Farébersviller est toutefois libérée le 27 novembre 1944 après un long calvaire.

## BLASON



De gueules à la crose d'or accostée de deux alérions d'argent, au sanglier de sable, défendu d'argent, brochant.

La crose et les alérions de Lorraine sont les armes de la châtellenie de Hombourg, à laquelle appartenait Farébersviller. Le sanglier (eber, en allemand) rappelle le nom de la localité.

(1) Commune réunie à celle de Saint-Avold depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1965..



Église néo-apostolique.

# Guenviller



Maison avec son usoire

## HISTOIRE

Les premières traces écrites de la mention du village remontent au 2 avril 1221, sous la forme de Wiwilr (Genwilr) dans un écrit rédigé au palais du Latran par le pape Honorius III. Dans cet écrit il décide de prendre sous sa protection le monastère Sancte Maria de Wadgassen avec toutes ses possessions, et en particulier la paroisse de Petit-Ebersviller avec ses quatre chapelles (Guenviller - Altviller - Macheren et Valmont). Le village apparaît ainsi comme annexe de la paroisse de Petit-Ebersviller, dont le patronage appartiendra plus tard à l'abbaye des Prémontrés de Wadgassen du diocèse de Trèves.

D'un point de vue administratif, Guenviller faisait partie du Duché de Lorraine et appartenait avec Merlebach et Marienthal à la Terre et Seigneurie de Faulquemont qui deviendra en 1629 le Marquisat de Faulquemont.

## SURNOM

**Genwiler Salatmul  
Fristt alles sûr un ful.**

*La gueule de salades de Guenviller  
Dévore tout, l'aigre et le pourri.*



C'est une allusion au grand appétit et aux mets préférés des gens de Guenviller qui aiment la salade et tout ce qui est épicé et mariné.  
Réf. Dusanus, Volkshumor

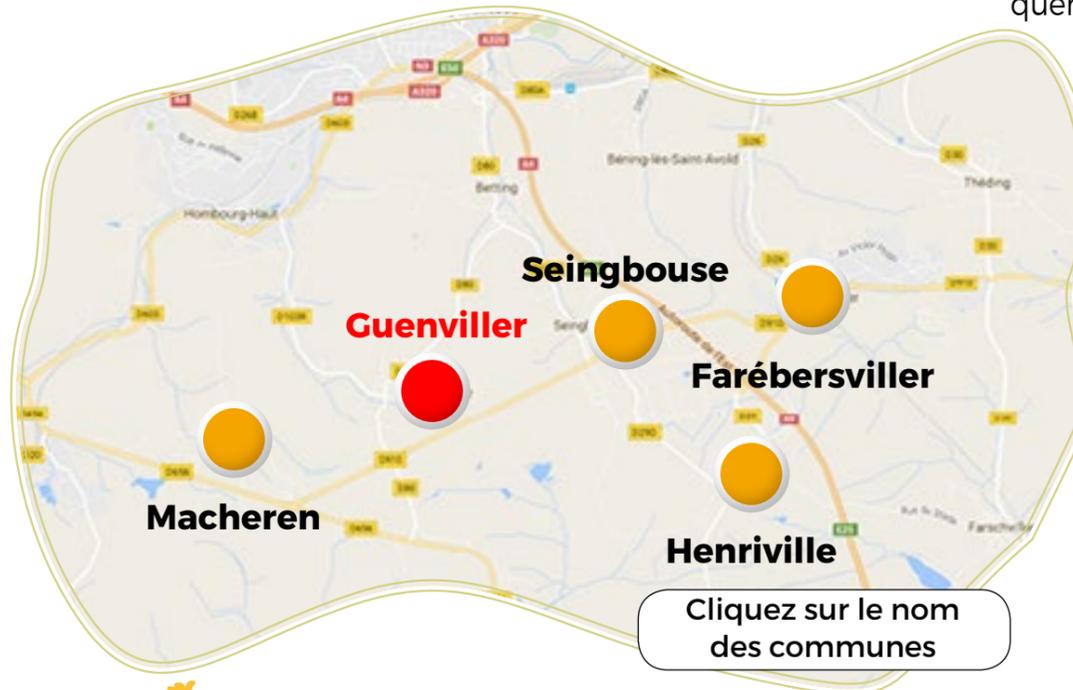
## Locution

**Er isch vun Honwiller, un nit vun Genwiller**

=

**Il est de Hanviller et non de Guenviller.**

La syllabe HON en allemand se traduit par : il veut avoir, et la syllabe GUEN par : il veut bien donner.  
Réf. Follmann, Wörterbuch, p. 198



Cliquez sur le nom des communes

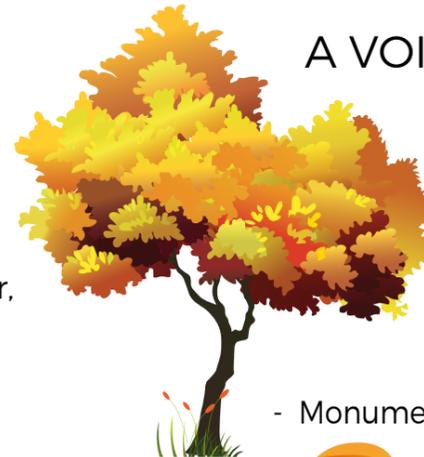
## BLASON

D'or à la croix de gueules chargée d'un javelot d'argent, au franc-quartier d'argent au lion de sable.



Armes des marquis de Faulquemont, anciens seigneurs, avec le javelot de saint Lambert, patron de la paroisse.

## A VOIR



- Presbytère puis mairie : l'actuel bâtiment abritant la mairie du village

- Église paroissiale Saint-Lambert, reconstruction et agrandissement 1778, 1789. L'orgue a été construit par le facteur d'orgues Verschneider et a été restauré en 1990-1991

- Monument aux morts



Façade de l'ossuaire

# Henriville



## SURNOM



Ce village fut fondé en 1608, quand le duc Henri II (1608 - 1624) autorisa Antoine de la Motte et d'autres personnes à défricher la forêt, dite Brouckwiese, entre Farébersviller, Seingbouse, Cappel et Farschviller, et à y bâtir un village qui prit le nom du fondateur.

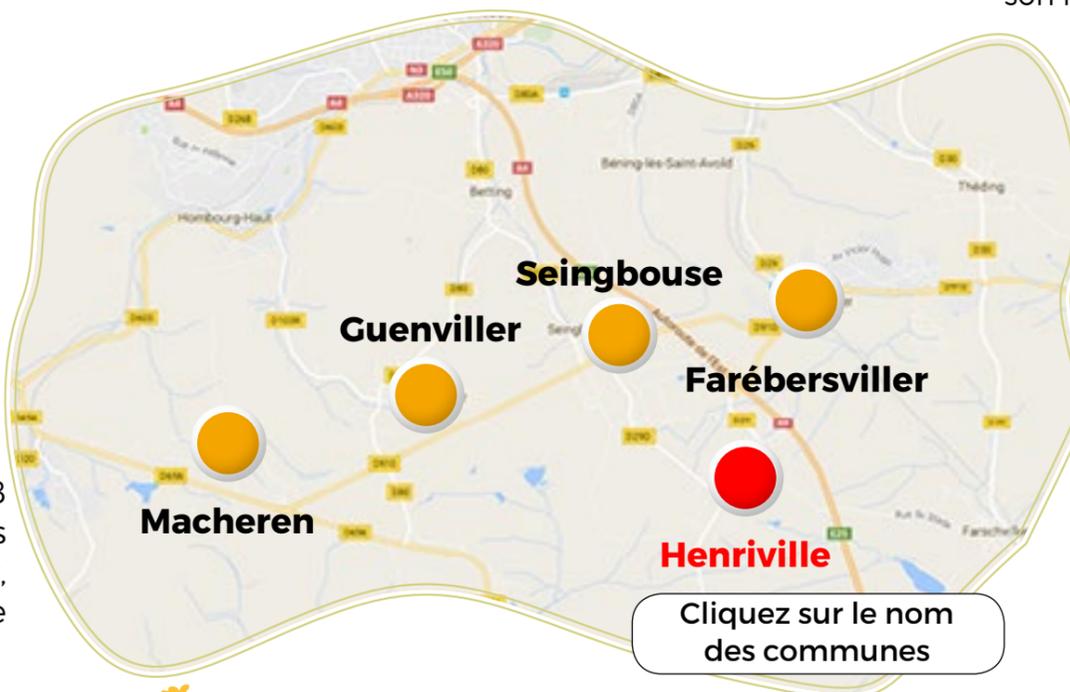
Réunie à la commune de Farébersviller par décret impérial du 9 décembre 1811, elle reprit son premier titre par ordonnance royale du 14 avril 1847.

Les premiers habitants de ce lieu étaient pauvres et beaucoup presque réduits à la

mendicité. Mais grâce à leur courage et à leur énergie, ils ont su rendre leurs terres plus productives, et à leur travail bien rémunéré dans les mines des environs, leur niveau de vie est devenu plus élevé. Aujourd'hui, ce village présente un visage accueillant avec de belles maisons propres et confortables.



Rue Principale



## A VOIR

- Église paroissiale Saint-Mathieu reconstruite en 1827, 1828 à l'emplacement d'une église du début du XVII<sup>e</sup> siècle
- Grotte de 1959
- Passage d'une voie romaine ; vestiges.



## HISTOIRE

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Lorrains et évêchois s'emploient à reconstruire ce qui a été détruit et à essayer de tirer profit des nouveaux circuits commerciaux qui se recomposent à l'est. Devant faire face de surcroît à la pression démographique, ils relancent la colonisation agricole. Entre 1600 et 1630, sont fondés une trentaine de villages nouveaux dans les limites de la seule Moselle actuelle. Ainsi est édifié Henriville en 1608 dû au duc de Lorraine Henri II de Lorraine (Heinrich II. von Lothringen), fondation à laquelle répond dans une volonté de prestige et de compétition, Valette créée par Louise de la Valette, abbesse de Sainte-Glosinde de Metz, à quelques kilomètres de distance.

Réclamé par Louis XIV, le traité de Paris attribua la commune à la Lorraine. L'aspect planifié de cette création, à partir de rien, témoigne de son histoire

## BLASON

De gueules à la lettre capitale H d'or, accompagnée de trois alérions d'argent.

Alérions de Lorraine et initiale du prénom du duc Henri H, fondateur de la localité.



Église Saint-Mathieu

# Macheren



## SURNOM

Die Rülpes

=

les gens sans culture, les rustres



Selon la tradition, cette insulte aurait été conférée du haut de la chaire aux jeunes gens de ce village, il y a plus de 120 ans. — En effet, les bals, danses et jeux de quilles à l'occasion de la fête patronale excitaient tellement le mécontentement du curé qu'il se rendit à un bal de la kermesse, portant le crucifix au milieu des danseurs et le couchant sur le plancher, s'écria : « Si vous dansez davantage, dansez sur l'Étre suprême ! » — Cette intervention révolutionnait à l'époque toute la commune, et les commentaires n'en manquaient guère. Certes, les incidents de ce genre étaient si nombreux en Moselle pendant la Restauration qu'il est inutile d'entrer dans de plus amples détails.

Réf. Liste de M.E.B.

Arch. départ. N° 29 à 36 V : sous Macheren.



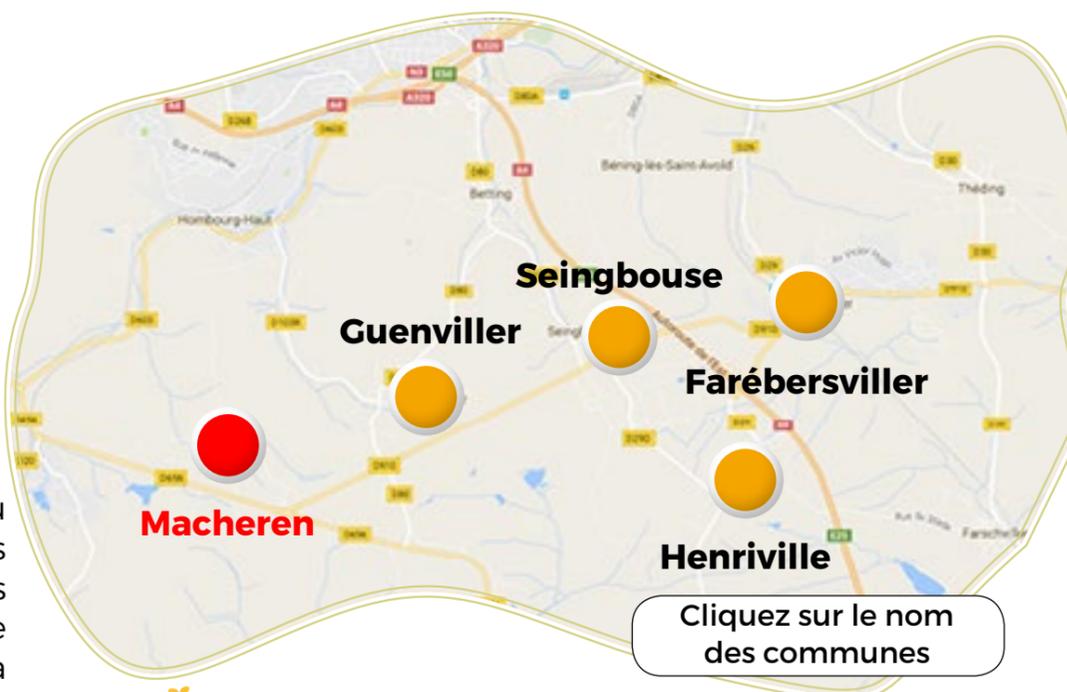
L'église

## HISTOIRE

D'après Augustin Calmet, le nom de Macheren est l'équivalent allemand du latin maceriae et du français maizieres. Le mot latin signifie « muraille », « mur en pierre sèche », ou encore « ruine ».

La commune dépendait de l'ancienne province de Lorraine, de la châtellenie de Hombourg.

Petit-Ébersviller, qui de nos jours est un écart de Macheren, était anciennement le chef-lieu d'une paroisse de l'archiprêtré de Saint-Avold, qui dépendait de l'abbaye de Wadgassen (Prémontrés).



Cliquez sur le nom des communes

## BLASON

Parti d'azur semé de billettes d'or au lion couronné du même, et d'argent à la fasce de gueules.

Armes des anciens seigneurs : le lion des Nassau-Sarrebruck et la fasce des Créhange.



## A VOIR



- Église paroissiale Saint-Thomas à Macheren de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

- Église paroissiale Saint-Étienne à Petit Ebersviller, reconstruite en 1752

- Chapelle Notre-Dame-de-Lorette à Lenzviller, du XVII<sup>e</sup> siècle

- Chapelle Heiligenbronn daté 1779, aux eaux aux vertus médicales



Chapelle à Moulin-Neuf

# Seingbouse

## SURNOM

**Die Buscher Pappen**  
=  
**les bavards de Bouse**

D'habitude, on applique ce surnom à des gens qui habitent dans une région forestière, où ces plaisants petits rongeurs sont très nombreux. Ajoutons que cette localité a la plus grande étendue boisée du canton.

Réf. Liste de M. J. R.

## Quatrains

Sengbuscher Narre  
Hucke ail im Karre;  
Wenn de Karre schnappt,  
Fällt se im Deiwel sin Kapp.

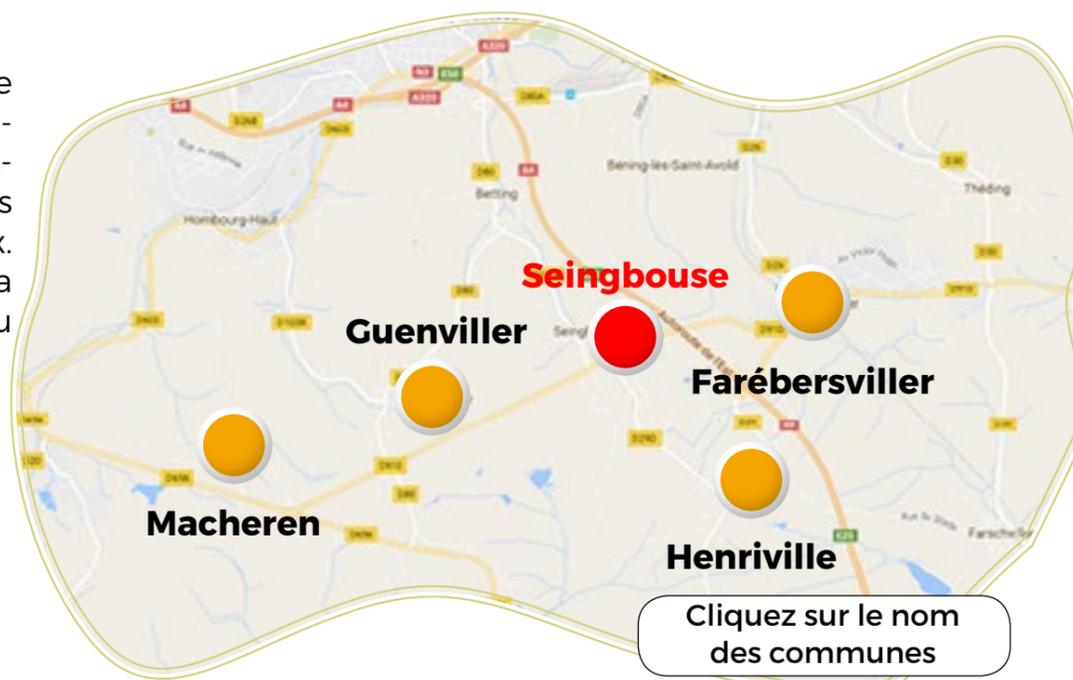
Sengbuscher Rolle,  
Piff d'r uff der Kolle;  
Wenn der Karre schnappt  
Fällt s im Deiwel sin Kapp.

*Les fous de Seingbouse  
Sont tous assis dans une carriole;  
Quand la carriole verse,  
Ils tombent dans le bonnet du diable.*

*Ceux de Seingbouse qui roulent (en carriole),  
Je te siffle sur ton col;  
Quand la carriole verse,  
Elle tombe dans le bonnet du diable.*



L'église



## BLASON

Coupé emmanché de gueules et de sinople.

Armes parlantes : une forêt en flammes. En effet Seingbouse signifie pour les étymologistes « village érigé sur un bocage brûlé ».



## A VOIR

- Église paroissiale Saint-Jacques-le-Majeur du début XVIII<sup>e</sup> siècle
- Chapelle de la Vierge ou Maria Hilfskapelle, construite en 1815
- Vestiges d'une villa dans la forêt de Grosswald



Chapelle de la Vierge.

# Breidenbach



## SURNOM

**Die Häckse - Mäschder (Hexenmeister)**  
= **les maîtres - sorciers**



Quant à ce surnom, nous ne possédons aucun élément pour appuyer son origine ou sa valeur, la localité ne figurant pas dans la liste des procès de sorcellerie épluchés par nos érudits.

Nous supposons qu'il serait à assimiler au premier appellatif; en effet, les faiseurs de tours savaient tellement s'imposer et éblouir leur auditoire rural par leur adresse que bien des spectateurs croyaient fermement se trouver en présence de magiciens ou de sorciers tout puissants.

Réf. Renseignement de M. B. B.

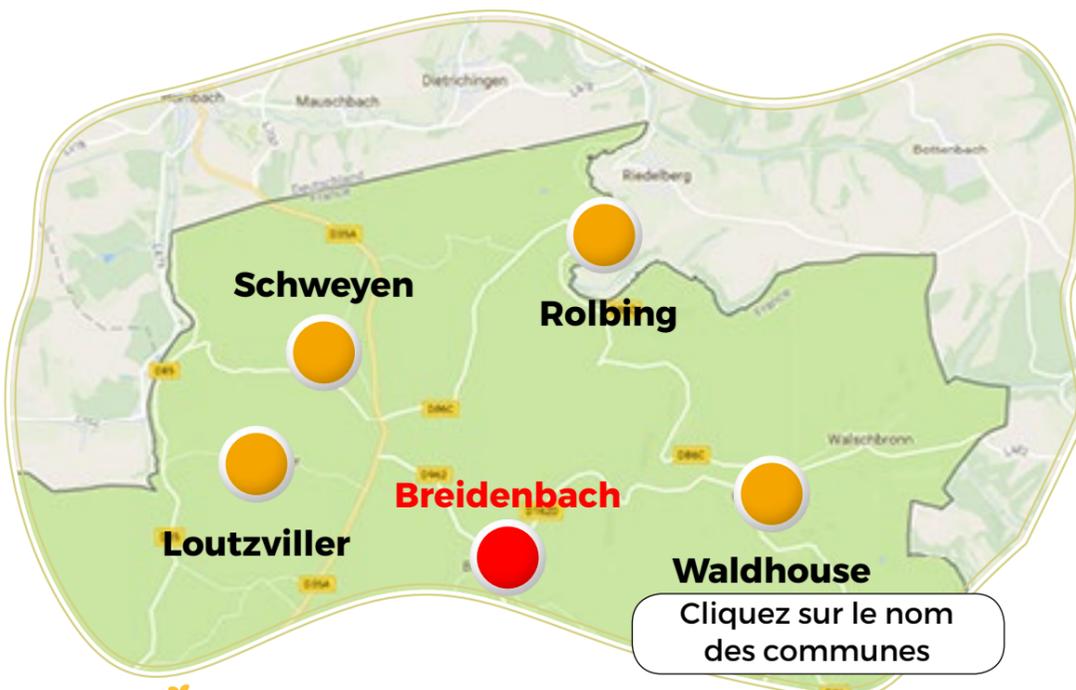


Multi-vues

## HISTOIRE

Le village doit son nom - Bredebach en 1152, de l'allemand breit (large) et Bach (le ruisseau) - à la présence de trois ruisseaux qui confluent sur son ban, là où la rivière est la plus large.

Simple ferme de la seigneurie de Bitche en 1172, celle-ci est successivement la propriété de l'abbaye cistercienne de Neubourg, près de Haguenau, puis de l'abbaye bénédictine de Bouzonville, qui la possède dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle. Le village souffre particulièrement de la Guerre de Trente Ans, qui réduit presque à néant le nombre de ses habitants. Une colonie de Picards vient repeupler le hameau d'Olsberg à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.



## BLASON

D'or à la fasce ondée d'azur, à la rencontre de cerf de sommée d'une croix de Lorraine du même, brochant.



La fasce représente le ruisseau Breidenbach. La tête de cerf avec la croix symbolise saint Hubert, patron de la paroisse, et la croix de Lorraine rappelle que Breidenbach appartenait à la seigneurie lorraine de Bitche. Les couleurs or et rouge sont celles de la Lorraine.

## A VOIR

- Calvaire datant du XVII<sup>e</sup> siècle est élevé sur l'ancien chemin vers Lengelsheim
- Chapelle baroque d'Olsberg, dédiée à saint Antoine de Padoue, construite en 1777
- Église paroissiale dédiée à saint Hubert



Élément de la ligne Maginot

# Loutzviller



## SURNOM

**Die Lutzwiller Mohre  
=  
les truies de Loutzviller**



C'est l'importance de l'élevage de porcs pratiqué depuis fort longtemps dans ce village qui est à l'origine de cette appellation peu élégante.

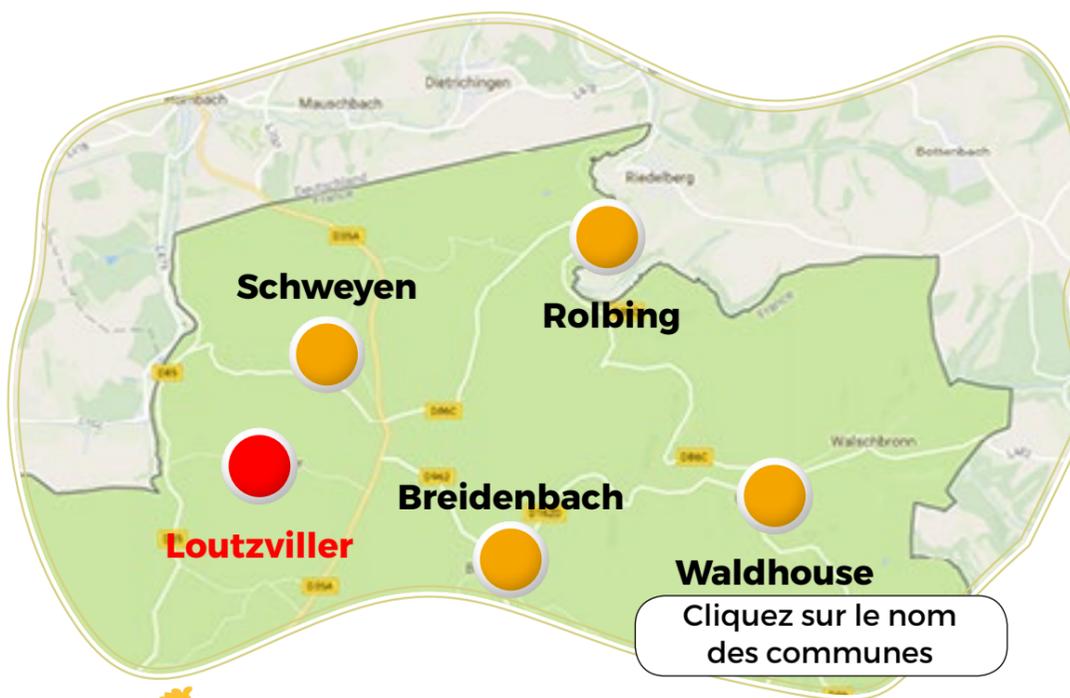
En 1897, Loutzviller avec ses 180 porcs se trouvait parmi les premières communes de la région en ce qui concerne l'élevage porcine.

Mentionnons aussi que le terme « Mohr » fait jaillir, à part de la voracité, l'idée de la malpropreté et du laisser aller, comme ils se rencontrent fréquemment dans les porcheries.

Réf. Liste de M. B. B.



Multi-vues



## HISTOIRE

Cette très vieille localité est citée dans la vie de Saint Pirmin, mort en 753, le fondateur de l'abbaye de Hornbach, à laquelle elle a probablement appartenu sous le nom de Locvillare, du nom d'homme germanique Ludo et du substantif weyler, villare, le village. Entrée dans la seigneurie de Bitché, elle est passée sous le patronage de l'abbaye Sainte-Croix de Bouzonville en 1115.

Du point de vue du spirituel, Loutzviller, avec ses succursales de Breidenbach, Rolbing et Schweyen, est une très ancienne paroisse de l'archiprêtré de Hornbach, passée dans celui de Volmunster en 1802. La réforme protestante y est introduite dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle par Maguerite d'Haracourt, veuve de Jean de Schwarzenberg, propriétaire du fief, mais elle ne marque pas le paysage religieux.

## BLASON

De gueules au mont de trois coupeaux surmonté d'une croix haussée d'or. à la bordure du même



Armes de l'abbaye de Sainte-Croix de Bouzonville, qui possédait la localité. Couleurs du comté de Bitché.

## A VOIR

- Église de la Sainte-Trinité, reconstruite vers 1737.



L'école



## SURNOM

Die Pänzer  
=  
les pansards

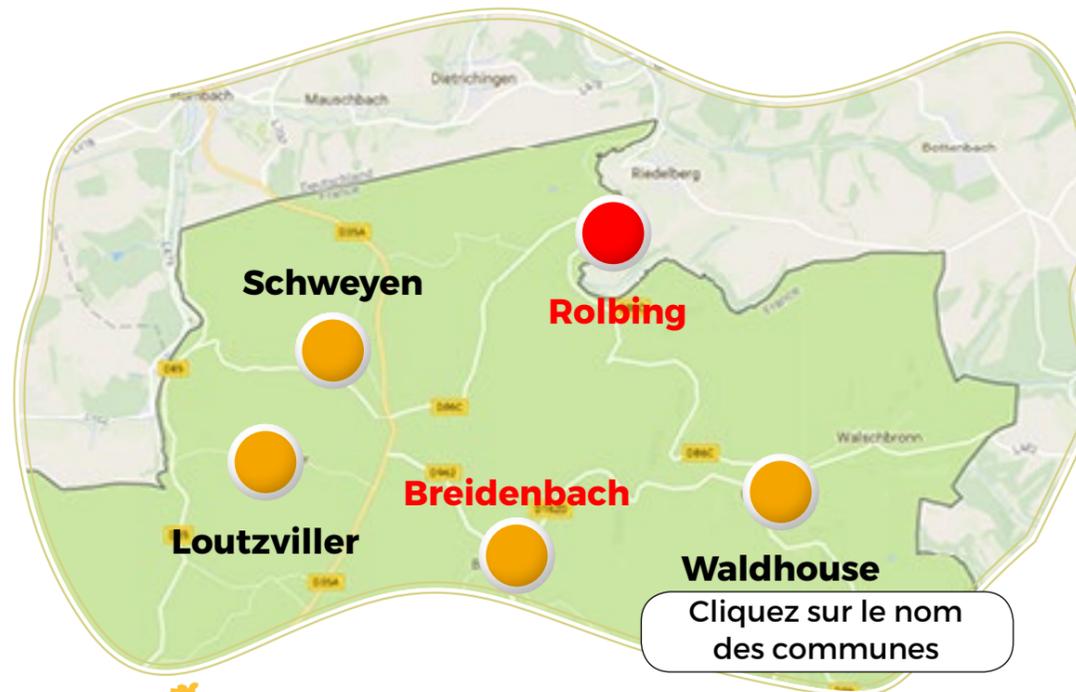


Ce surnom peu élégant est mis en opposition aux « chats » ou « matous ». La malignité populaire l'a conféré aux habitants plus aisés du village qui n'ont pas besoin de manger chichement comme ceux du « Quartier des chats ». On les a dénommés die Pänzer, c'est-à-dire les pansards, qui, dit-on, ont l'habitude de s'empiffrer de bonnes choses aux deux fêtes patronales et à bien d'autres occasions ce que trahit leur forte corpulence.

Réf. Follmann., Wörterbuch, p. 23  
Renseignement de M. B. B.



La grotte de Lourdes en 1927



## A VOIR

- Quartier de « Untere Ecke » a conservé, un peu miraculeusement, son aspect d'autrefois
- L'église Saint-Vincent-de-Paul, construite en 1854
- Chapelle de la-Vierge à Ohrenthal, construite en 1892



## HISTOIRE

Mentionné en 1303 sous la forme Roulbingen, du nom d'homme Rodulf et du suffixe -ing, le village est un site ancien, puisqu'on y a découvert des tumulus, plusieurs sites gallo-romains ainsi qu'une stèle-maison dédiée à Martial.

Du point de vue du spirituel, Rolbing a été succursale de Loutzwiller, avant de devenir en 1858 paroisse de l'archiprêtré de Volmunster. L'église, dédiée à saint Vincent de Paul, a été érigée en 1854 sur un terrain acquis par les membres de la Conférence de saint Vincent de Paul et par un bienfaiteur, monsieur de Pontbriant, ingénieur-architecte à Metz, et offerte par la suite à la paroisse.

La combe c'est appelée Rolbingen de 1871 à 1918 et de 1940 à 1944

## BLASON

D'argent au chevron d'azur, accompagné en chef de deux croix de Lorraine de gueules et en pointe d'une aiglette de sable.



Armes de la famille Zoller, qui possédait la seigneurie au XVIII<sup>e</sup> siècle.



La croix, à l'écart de Ohrenthal.

# Schweyen

## SURNOM

**Die Pär (Pferde)**  
= **les chevaux**



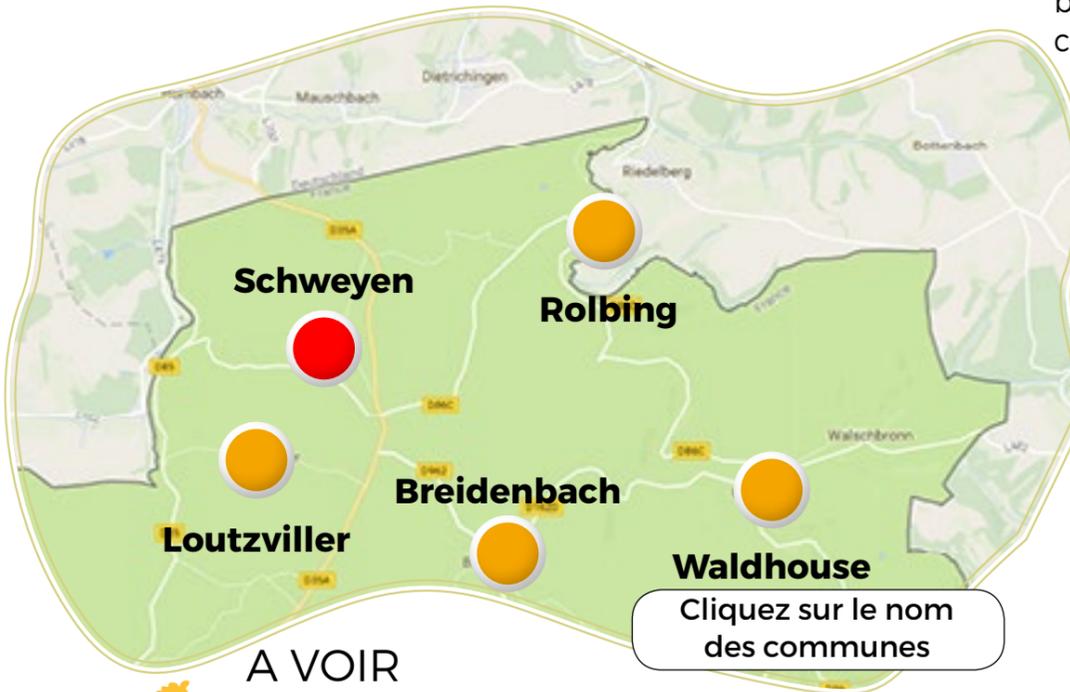
Au village, on attribue une origine bien lointaine à cet appellatif du jour d'une confirmation à Bitche du temps de l'évêque Mgr. Besson (1824 - 1842) ou de son successeur, Mgr. Dupont des Loges (1843 - 1886).

Selon eux, tout était bien organisé à Bitche pour cette belle cérémonie religieuse. Les voitures bien astiquées, chargées de confirmands avec leurs parents et futurs parrains et marraines des villages environnants étaient là à l'heure indiquée. Mais, hélas ! ceux de Schweyen manquaient; on attendait, on attendait et on commençait à s'inquiéter de cette absence. Enfin, les voitures arrivèrent avec vacarme, encadrées de nombreux cavaliers, tous sur des chevaux bien étrillés et parés, selon la coutume, de rubans multicolores. Dans ce moment de joie générale, quelqu'un a eu un mot malheureux Do sen jo di Pär ! (Voici enfin les chevaux). Ce mot lâché si impertinément a donné naissance au sobriquet dont sont affublés les villageois de Schweyen

Réf. La tradition locale



Baptême des cloches en 1923

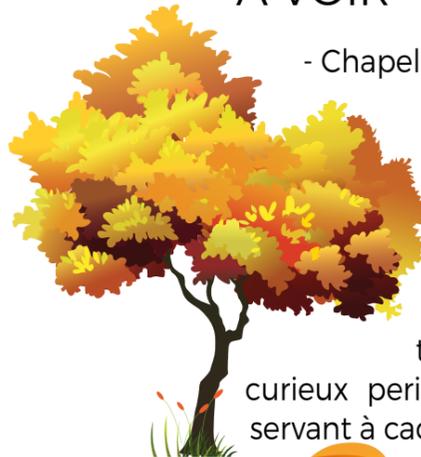


## A VOIR

- Chapelle Saint-Wendelin, édiée en 1776

- Au lieu-dit «der Grosse Wald», une croix de chemin de la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle

- Chapelle des Saints (Heiligenhäusel), un saint évêque et la Vierge du calvaire, saint Wendelin et sainte Marguerite, tous les deux très vénérés à Schweyen. Le Christ porte un curieux perizonium noué en torsade. (morceau d'étoffe servant à cacher la nudité de Jésus)



## HISTOIRE

Des tumuli et plusieurs habitats gallo-romains témoignent de l'ancienneté de ce site, mentionné en 1322 sous la forme Schweien, du vieil allemand Schweiga, le troupeau de bovins. De ce passé, le village a conservé sa vocation essentiellement agricole. Fief des Lichtenberg depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui explique l'introduction de la Réforme protestante de 1569 à 1599, le village est l'objet de vives contestations entre les descendants de cette famille et le duc de Lorraine au x<sup>v</sup>e siècle et XVII<sup>e</sup> siècle et il faudra attendre le traité de 1606 pour qu'il fasse retour à la Lorraine.

Schweyen a été succursale de la paroisse de Loutzville, dans l'archiprêtré de Volmunster, jusqu'en 1899. Du point de vue administratif, le village a été commune de l'éphémère canton de Breidenbach de 1790 à 1801 puis est devenu succursale de Loutzville dans celui de Volmunster. Depuis 1886, il est commune indépendante.

## BLASON

De gueules à trois chevrons d'or accompagnés de trois tours du même.

Combinaison des armes de deux familles seigneuriales: les Souart, représentés par les tours, et les Vanoncle de Venette, représentés par les chevrons.



Chapelle du bois

# Waldhouse



## SURNOM

**Die Sandhämmelel**  
=  
**les moutons de sable**



Ce sobriquet met en relief la stérilité du sol sableux qui ne se prête guère qu'au pâturage de troupeaux de moutons.  
Réf. Liste de M. B. B.

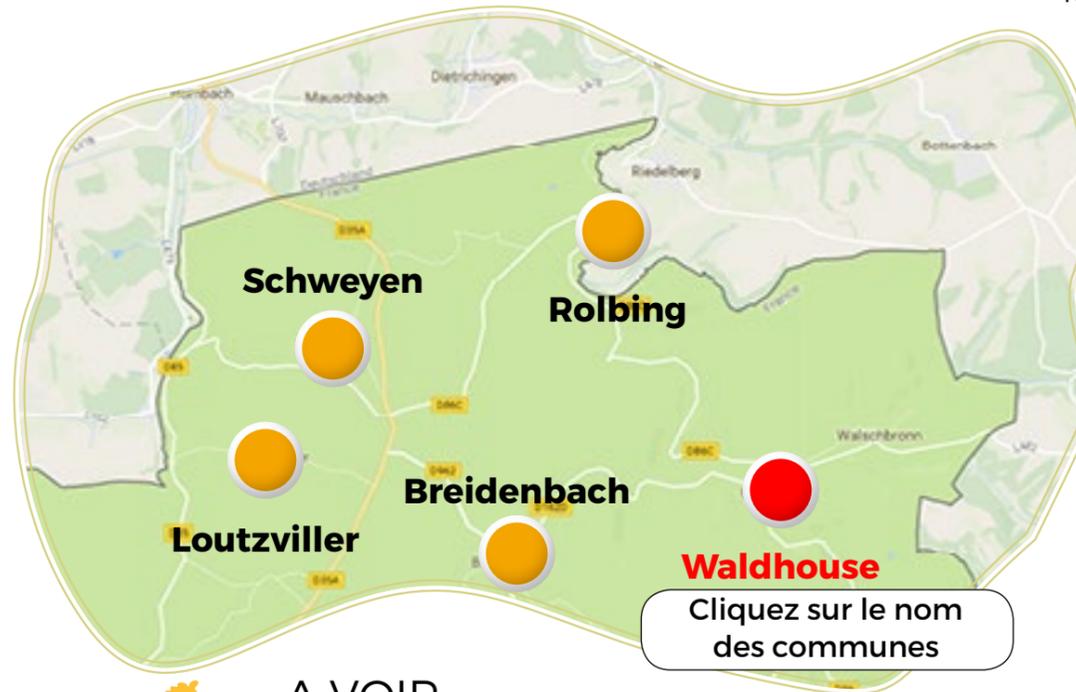
**Die Salatstöck' (Salatköpfe)**  
=  
**les pieds de salade**

Le ban de ce village, réputé peu productif, ne peut offrir comme spécialité que cette maigre verdure. — Indiquons aussi que les habitants de Walshausen, non loin de là dans le Palatinat, sont des « Salatpänse ».

Réf. Liste de M. L. O.



Monument aux morts - Epicierie Bergdoll



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR



- Sur la route de Breidenbach, une croix de chemin a été élevée dans la première moitié du XIXe siècle

- Chapelle saint Pie X, construite en 1957; verrières géométriques avec symboles, de Bassinot maître-verrier à Nancy.

- Chapelle Notre-Dame-de-Pitié à Dorst, construite en 1706

## HISTOIRE

Plusieurs sites gallo-romains ont été mis au jour sur le ban de l'agglomération, mentionné en 1257 sous la forme Walthusse, de l'allemand Wald-Huss, la maison de la forêt.

Du point de vue du spirituel, Waldhouse est toujours annexe de la paroisse de Walschbronn, dans l'archiprêtré de Volmunster. Une chapelle, dédiée à Saint Pie X, est construite en 1957 dans la partie occidentale du village.

Sur le ban communal, la ferme de Dorst, reconstruite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a été exploitée par des mennonites. Ces descendants d'une secte anabaptiste, venus de Suisse au XVIIIe siècle et installés dans le comté de Bitché, y furent très sollicités pour leur compétence en matière d'agriculture.

## BLASON

Coupé d'or au lion léopardé de gueules cil de sinople à la maison d'argent.



Ce sont, en haut, les armes des comtes de Bitché, seigneurs de Waldhouse au Moyen âge, et, en bas, des armes parlantes (maison dans la forêt),



Salle communale



SURNOM

Die Kruttkepp (Krautköpfe)  
= les têtes de choux



Ces plantes potagères ont été de tout temps le mets préféré des gens de Berling. Un document prouve que cette culture date depuis longtemps : parmi les biens de l'église paroissiale, relevés, en 1570, lors de l'introduction de la Réforme, se trouvent : « Ein Krautgarten neben der Kirch Mauern (Un jardin, planté de choux, à côté des murs de l'église); fünf acker an einem Stück, genant der Edenhof; ein acker Matten gibt ein wagen heu (Heu) in der Dorffmatten ».

Réf. Dusanus, Volkshumor  
Cuny, Reformation und Gegenreformation, lie tome, p. 219



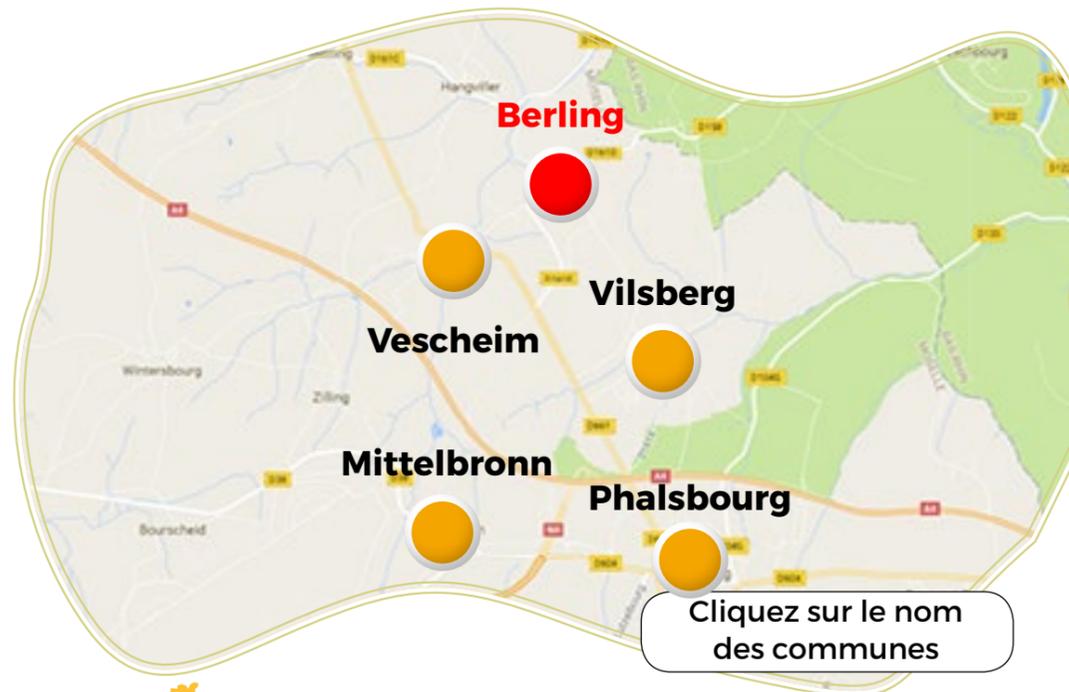
Restaurant «Au Soleil»

HISTOIRE

Il y avait une verrerie, en 1519, sur le ban communal.

Berling était un village de la seigneurie de la Petite-Pierre. La commune n'est rattachée au département de la Moselle qu'après 1792.

De 1871 à 1918 et de 1939 à 1945 la commune s'appelait Berlingen.



BLASON

Coupé d'or au lion d'azur armé, et lampassé du champ issant dit trait, et de sable à l'ourson d'argent.

Au lion des Lutzelbourg, anciens seigneurs, on a ajouté un ourson, qui constituent des armes parlantes.



A VOIR

- Vestiges gallo-romains
- Église luthérienne, rue de la Scierie construite en 1738, transformée en 1846 : orgue Silbermann.



La mairie

# Mittelbronn

## SURNOM

**Füdertuch (Futtertuch)**

=

**toile servant au transport du foin ou du regain**



Nous lisons dans le « Dictionnaire statistique du département de la Meurthe de 1838 », que ce village de 889 habitants « a une population peu aisée, mais laborieuse; il est seulement à regretter que dans cette contrée il n'y ait aucun établissement industriel ».

La plupart des personnes s'adonnant à la culture, n'ayant ni attelage, ni charrettes, employaient la méthode locale pour le transport du foin et du regain.

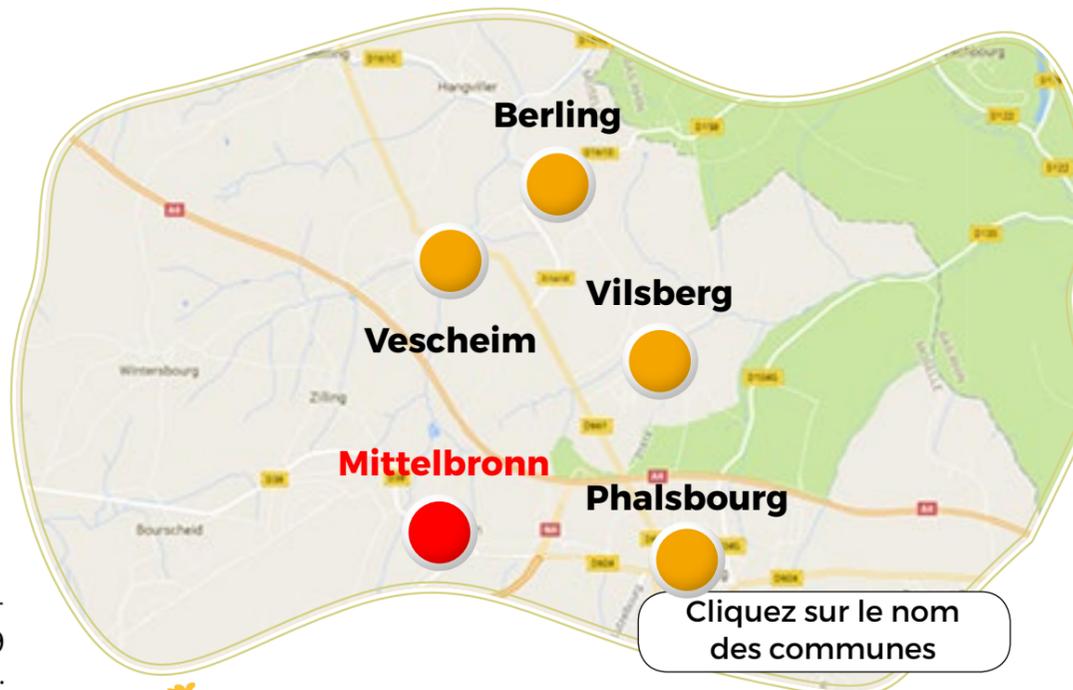
Elles serraient l'herbe sèche dans une immense pièce de toile, nouée aux quatre coins, la plaçaient sur la tête et rentraient ainsi à la maison.

Jadis, on pouvait voir au moment de la fenaison et du regain bon nombre d'hommes et de femmes sur le ban communal, transportant dans un « Füdertuch » leur récolte chez eux.

Réf. Liste de M. H. B.



L'école - Le relais



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR

- Découverte d'un atelier de potiers ; poteries de Cibiscus, vases de Satto ; four à brique.
- Église Saint-Martin XVIIIe siècle : statues en grès
- Synagogue construite en 1775, abandonnée avant 1914, bâtiment désaffecté, situé place de l'Église



Sommaire  
Revue

45

## HISTOIRE

Il existait un important atelier de poteries à l'époque gallo-romaine.

La famille alsacienne de Landsberg a possédé la seigneurie de Mittelbronn du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

Mittelbronn est réuni à la France en 1661 au traité de Vincenne.

## BLASON

Parti, mi-parti coupé au 1 de sinople au mont de six coupeaux d'or. au 2 d'argent au 3 d'azur à la fontaine jaillissante d'argent terrassée de sinople.



Armes de la famille alsacienne de Landsberg, qui a possédé la seigneurie de Mittelbronn du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. La fontaine rappelle le nom de la localité.



Mairie et maison natale de Saint Augustin Schoeffler

# Phalsbourg



## SURNOM

**C'est la Pépinière des Braves**

A Phalsbourg, dès que l'enfant commençait à respirer, l'armée lui entraït par tous les pores. Il se réveillait et s'endormait aux accents du clairon. Le premier spectacle qui l'enchantait, c'était une revue. Autour de lui, on racontait les hauts faits de son père ou de ses oncles. Le mot d'ordre dit tout bas à la sentinelle lui causait sa première émotion.



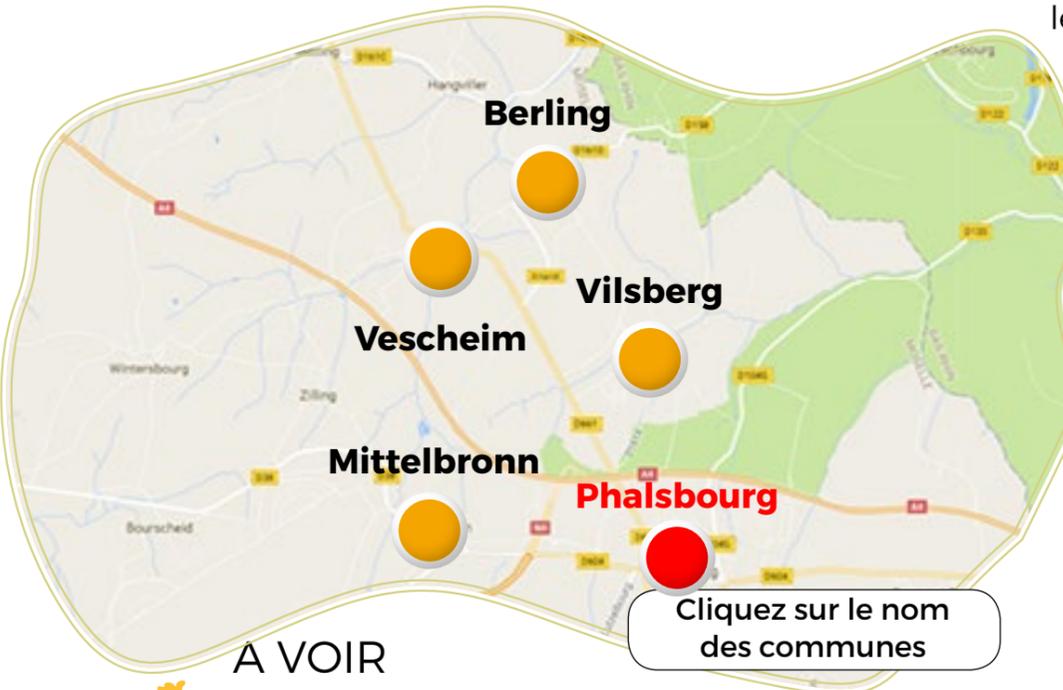
Un officier à qui l'on portait les armes, lui apparaissait comme l'image de sa vocation. Combien de ces petits Phalsbourgeois qui suivaient la retraite en faisant sonner leurs pas sont devenus généraux ? Ce n'est pas par unités qu'il faut compter, mais par douzaines. Napoléon qui s'y connaissait, a déclaré lui-même que Phalsbourg était la Pépinière des Braves. Celui du général Mouton, comte de Lobau, type de ces deux douzaines de généraux et

de ces quatre cents officiers qu'une petite ville de 2.000 habitants donna aux armées de la République et de l'Europe.

Réf. Emile Hinzelin, L'Incomparable ville de Phalsbourg (Le Messager de Lorraine; 1919, p. 21)

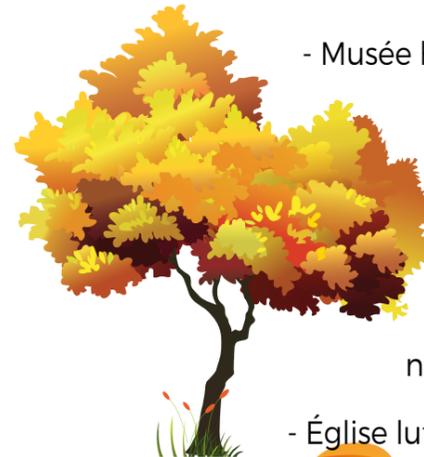


Rue de la Marne et la caserne Lobau.



## A VOIR

- Musée historique et Erckmann-Chatrian.
- Les portes de France et d'Allemagne
- Château d'Einartzhausem datant de 1568
- Hôtel de Ville - ancien corps de garde
- Église Notre-Dame-de-l'Assomption, 1876, néo-gothique
- Église luthérienne, rue du Collège du XVII<sup>e</sup> siècle



## HISTOIRE

La ville de Phalsbourg est créée en 1570 par le comte palatin Georges-Jean de Veldenz, prince protestant, grâce à la dot de son épouse Anna-Maria, fille du roi de Suède Gustave Ier Vasa. La fondation est motivée par l'accueil des réformés, alors indésirables dans le très catholique duché de Lorraine Phalsbourg et Lixheim forment une éphémère principauté de 1629 à 1660, au profit de Henriette de Lorraine, sœur du duc Charles IV de Lorraine.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Phalsbourg voit la naissance du maréchal Mouton, comte de Lobau, ainsi que la rencontre entre les deux auteurs régionalistes Émile Erckmann et Alexandre Chatrian.

La ville subit trois sièges (1814-1815-1870), valant à la ville le surnom de « Pépinière des Braves ».

## BLASON

Parti de sable à la croix d'argent et d'azur à la fleur de lys d'or.



Devise Pépinière des braves La ville de Phalsbourg utilise ces armoiries depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle adopta par erreur ce blason qui figurait dans l'armorial de la généralité d'Alsace de 1696 sous le nom de «Philisbourg» alors qu'il s'agissait en réalité de Philippsbourg, dans le pays de Bade



Émile Erckmann et Alexandre Chatrian par Pierre Petit.



SURNOM

Die Wäschlumpe (Waschlumpen)  
= les torchons à lessive



C'est la transformation peu gentille du nom de la localité. Or, « torchon » est synonyme d'une personne sans volonté, molle. Mais notre cas « Wäschlumpe » n'a pas la valeur d'une appellation folklorique ».

Réf. Dusanus, Volkshumor



Exposition d'objets liturgiques

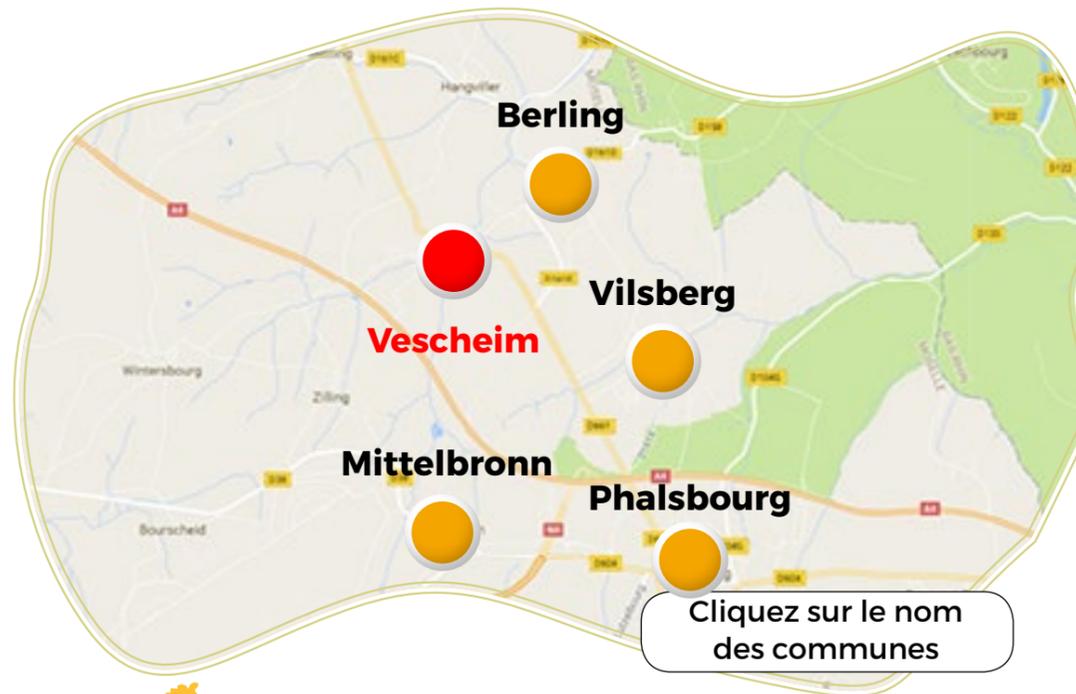
HISTOIRE

L'origine de l'appellation de la commune viendrait du nom d'une personne germanique, Wiso + heim (la maison, le foyer)

Vescheim était une ancienne dépendance du comté de la Petite-Pierre dont le fief passa au seigneur de Fénétrange, puis à la France avec Phalsbourg en 1661.

C'était une paroisse de l'évêché de Strasbourg au Moyen-Age.

La commune s'appelait Weschheim de 1871 à 1918.



A VOIR

- Découverte d'un sarcophage de l'époque barbare
- Traces d'une villa romaine
- Église Saint-Antoine 1719, en ruine
- Nouvelle église 1885 : pietà XV<sup>e</sup> siècle



BLASON

De gueules à la bande d'argent, à la bordure d'azur.

Armes de l'ancienne famille de Vescheim.



La mairie



SURNOM

Die Heide (Heiden)

=

les païens, tziganes, bohémiens, mores



Ce mot est synonyme de païens, tziganes, bohémiens et mores. Il rappelle qu'une partie de la population, d'origine nomade, était établie aux abords du village. Certaines tribus partageaient de là pendant la belle saison pour exercer dans les villes et villages de la région différents métiers ambulants, comme : vendeurs de paniers et de sabots, étameurs, chaudronniers, réparateurs de parapluies, etc..

Le sobriquet, d'abord applicable aux familles nomades, a rejailli sur toute la population sédentaire et nomade.

Réf. Liste de M. E. S.



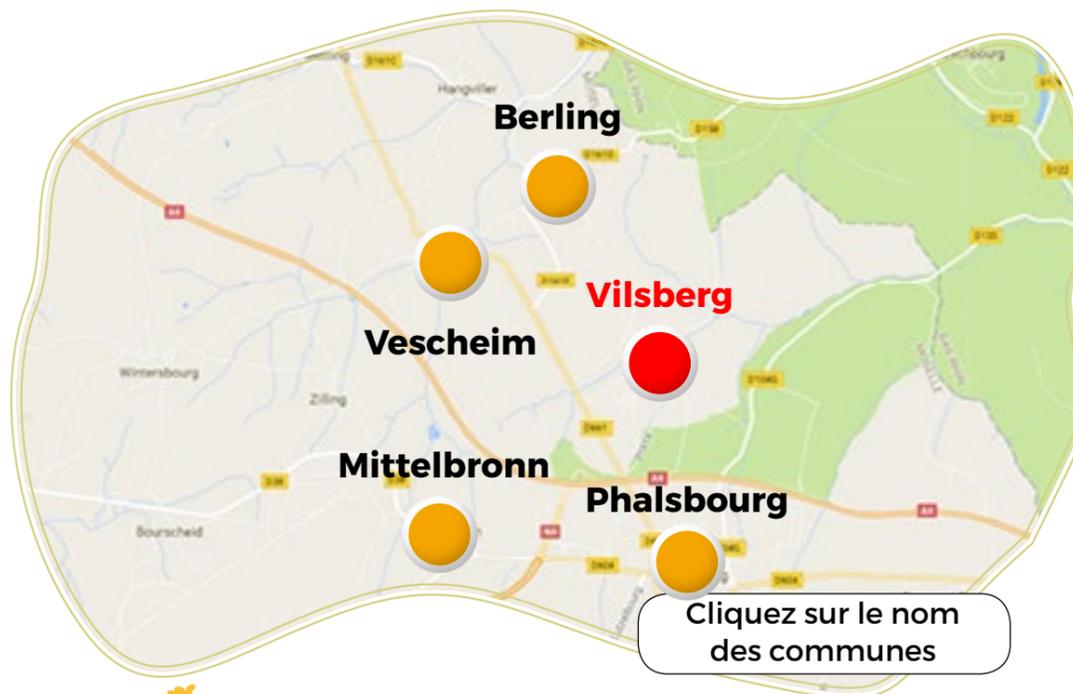
Multi-vues

HISTOIRE

Le ban communal possède deux écarts : Guërberhoff et Haut Pont.

Vilsberg dépendait de la principauté de Phalsbourg. La commune est cédée par la Lorraine à la France en 1661.

Elle aurait été une paroisse du diocèse de Strasbourg, selon certains historiens, fait démenti par d'autres.



BLASON

Fascé d'argent et de gueules de six pièces.

Ce sont les armes de l'ancienne famille de Vilsberg.



A VOIR

- Église Saint-Charles datant de 1827



Rue Principale

# Bourdonnay



## SURNOM

**Lés Quâwates de Bourdoneu**  
= **les petites queues de Bourdonnay**



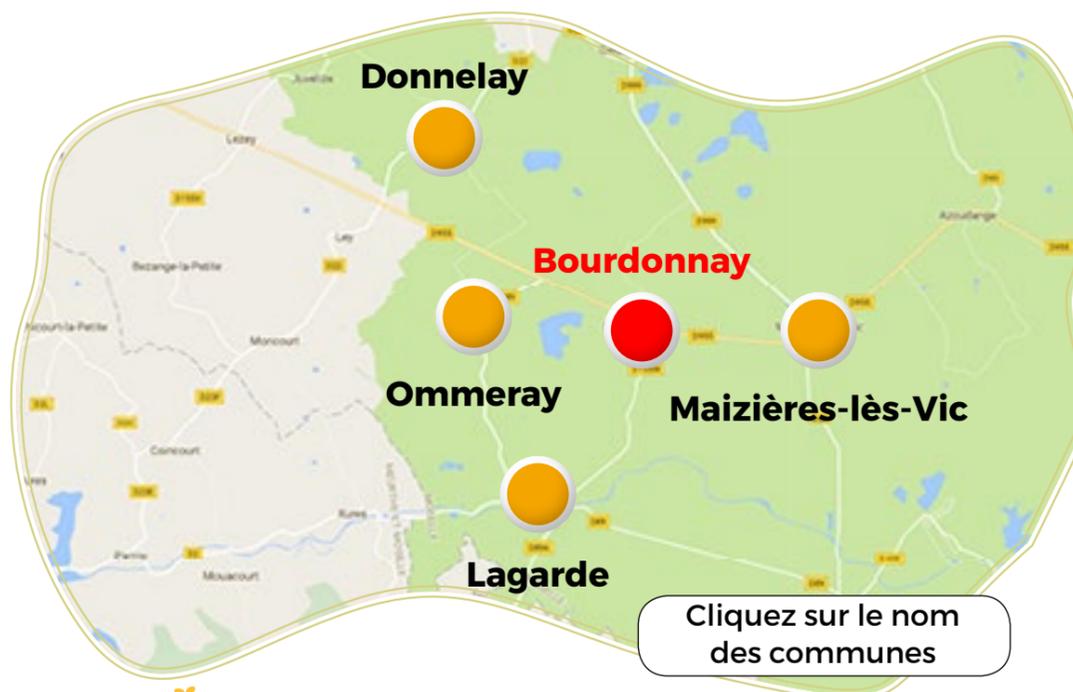
Avant 1750, les hommes portaient une petite tresse de cheveux qui descendait dans la nuque. C'était la mode de l'époque, et il paraît qu'elle fut suivie à BOURDONNAY jusqu'à 1870 environ, alors que dans les localités des environs aucun homme ne tenait plus à la « quâwate ».

Il va sans dire que les gens de ce tranquille village — qu'on taxait alors comme arriérés — furent blasonnés à cause des « petites queues ».

Réf. Liste de M. J. R.  
Zéliqzon, Dictionnaire, suppl. II. (A.S.H.A.L. 1932)



Multi-vues



Cliquez sur le nom des communes

## A VOIR

- Vestiges du château de Marimont du XV<sup>e</sup> siècle et de sa chapelle
- Guéoir de 1864 en forme de fer à cheval encore alimenté en eau (à gauche à l'entrée du village en venant de Metz)

- Mairie-école datant de la transition XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle



## HISTOIRE

La première mention de ce village apparaît en 1162, Bordeneis, qui vient du nom propre gaulois « Burdonnius » et du suffixe latin -accum, village, domaine.

Sous l'Ancien Régime, le village appartient au temporel des évêques de Metz et à la châtelainie de Lagarde. Il est le siège d'une seigneurie qui appartient jusqu'à la Révolution aux comtes de Réchicourt et qui est érigée en baronnie. Le village est détruit au cours de la guerre de Trente Ans (1618-1648). Il n'est reconstruit qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En 1732, un relais de poste est établi dans le village sur la route de Metz à Strasbourg, le fameux « chemin du Roy », ou route d'Alsace (l'actuelle D955), qui est alors construite.

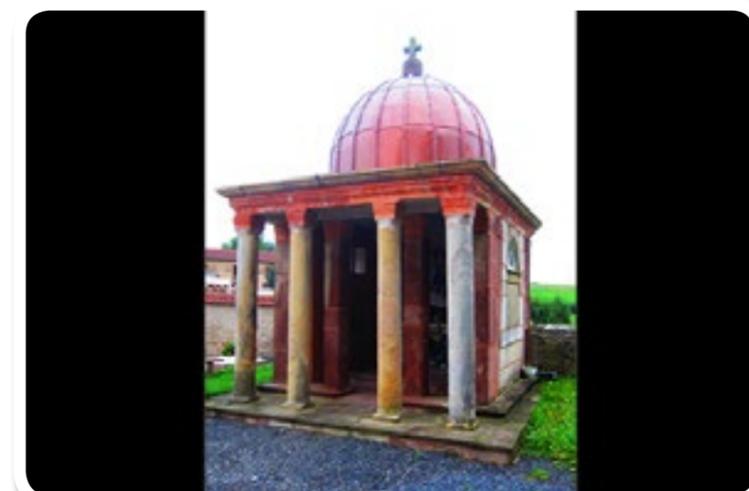
En 1790, les autorités du nouveau département de la Meurthe lui annexent une partie du ban de Marimont-la-Basse, hameau qualifié de baronnie et qui dépendait du comté de Réchicourt. La section de Bru, autre partie de Marimont, est engobée, quant à elle, dans le ban du village voisin de Donnelay.

## BLASON

De gueules au bourdon d'or posé en pal, accosté de deux saumons adossés d'argent.



Armes des Salm, qui avaient un château à Bourdonnay, avec le bourdon (bâton des pèlerins) qui rappelle le nom de la localité.



Chapelle Notre-Dame-de-Pitié au cimetière.

# Donnelay



## SURNOM

**Lés gros bounots de Doleneu**  
= **les gros bonnets de Donnelay**

Le bonnet, coiffure sans rebord, fut porté pour la première fois par Charles VII, le 10 novembre 1449, lors de son entrée à Rouen. Depuis cette date, il remplaça peu à peu le chaperon qui était une coiffure de tête avec un bourrelet en haut duquel pendait une manche ou queue longue qu'on pouvait entortiller autour du cou.



Quant à l'expression « les gros bonnets », elle est à prendre au figuré; elle désigne des gens distingués, fiers et importants, de gros propriétaires qui savent se faire valoir.

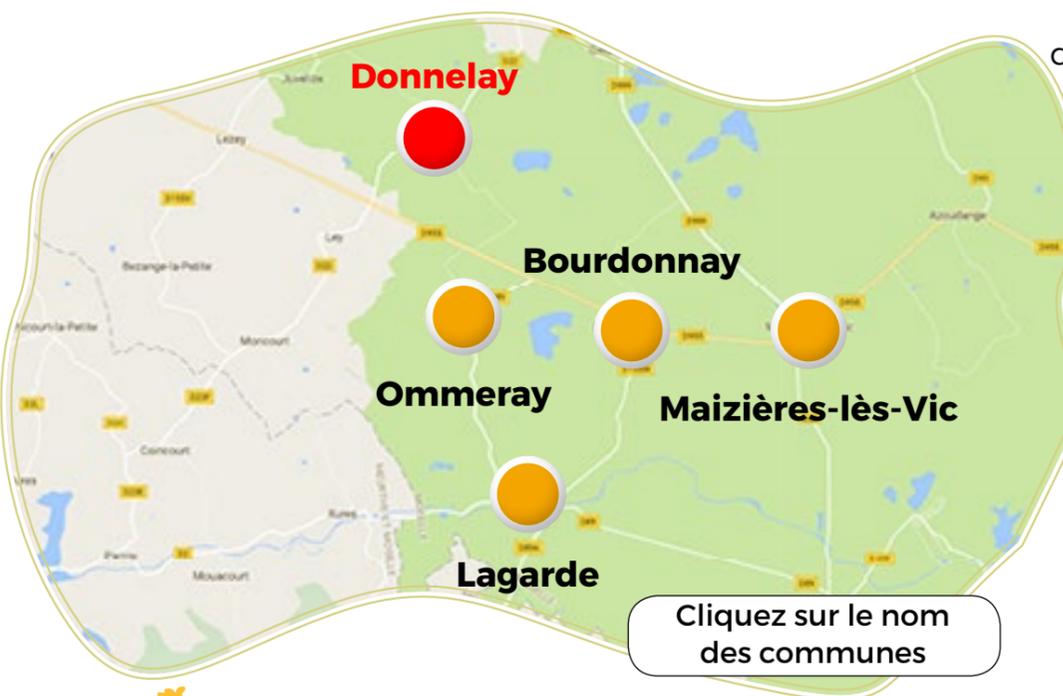
Notre sobriquet a peut-être une lointaine origine qui le reporte aux premiers temps de la Réforme. En effet, lors de son introduction à Fénétrange, les chanoines de la Collégiale, fondée en 1471, durent quitter cette ville et se réfugier à Donnelay

Vis-à-vis des localités bien modestes des alentours, Donnelay se trouva honoré, distingué; l'attribution du sobriquet paraît donc se justifier.

Réf. Les Evangiles d'Imling



Multi-vues



## A VOIR



- Vierge rousse qui se trouve à l'entrée du village
- chemins de ceintures qui entourent le village
- ruines des bunkers de la Première Guerre mondiale
- Église Assomption-de-la-Vierge, agrandie en 1757

## HISTOIRE

L'origine de Donnelay vient du nom d'une personne Dunar ou Duno suivi du suffixe -ing

Au VIIIe siècle le village appartenait à l'abbaye de Wissembourg. Il devient ensuite un fief de l'évêché de Metz, avant d'être cédée à la collégiale de Fénétrange en 1461. De 1565 à 1661 ces chanoines se réfugièrent à Donnelay pour échapper à la Réforme.

Le traité de Vincennes du 28 février 1661 entre Louis XIV et Charles IV de Lorraine prévoit la cession à la France d'un chenal d'une demi-lieue de large entre Metz et Phalsbourg. La commune devient alors une possession française et fait partie du bailliage de Sarrebourg.

Il s'est nommé Dunningen pendant l'annexion allemande de 1871-1918 et «Karpfendorf» de 1940 à 1944.

## BLASON

De gueules à l'épée haute d'argent garnie d'or issant d'un croissant d'argent, brochant deux clefs d'or posées en sautoir.



Armes de l'abbaye de Neuwiller, près de Saverne, ancien possesseur, avec le croissant symbole de l'Assomption, patronne de l'église.



La mairie



## SURNOM

**Lés crâs d' Lagâtche**  
= **les corbeaux de Lagarde**



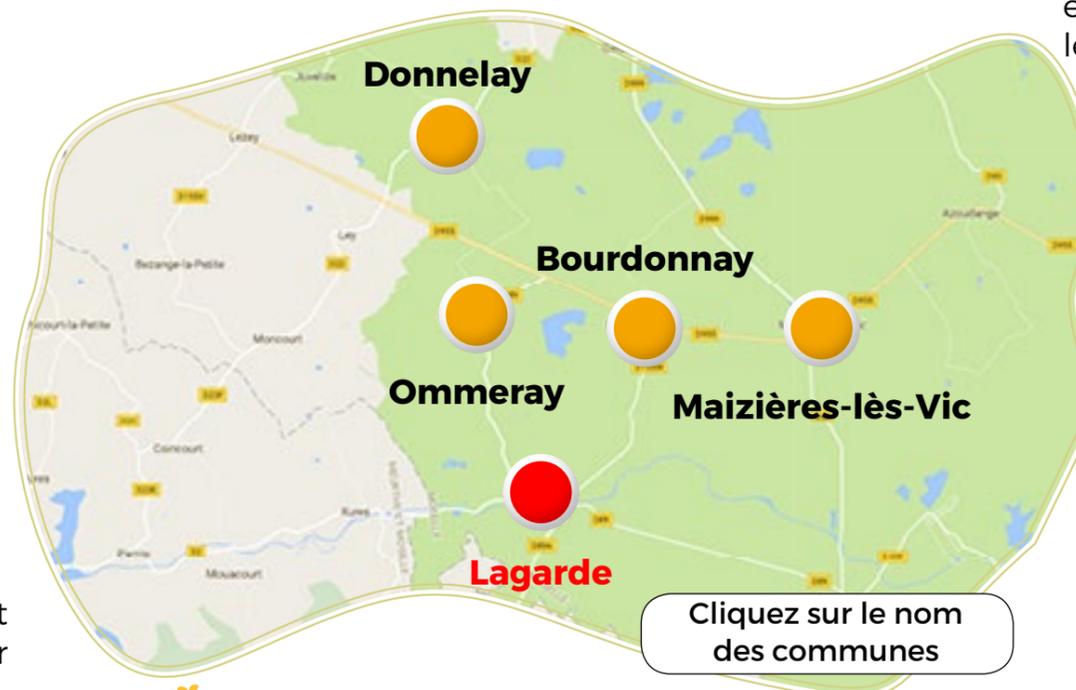
Attirés par les hautes futaies, quantité de corbeaux et corneilles s'y plaisent; ils s'y multiplient à l'envie, et, par leur nombre prodigieux et leur croassements sans fin, ils ont valu aux gens de ce lieu ce sobriquet qu'ils supportent sans trop murmurer.

Les habitants d'Einville, sur la route de Luneville à Moyenvic, portent également ce surnom, mais à contre-cœur. L'abbé Antoine Uzier, aimant ses ouailles, très vexé de les voir constamment intitulés « Crâ ! Crâ ! » se fit leur défenseur et voulut réhabiliter dans l'opinion publique cet oiseau mal famé dont le terme « crâ » est encore de nos jours l'appellation populaire en Lorraine.

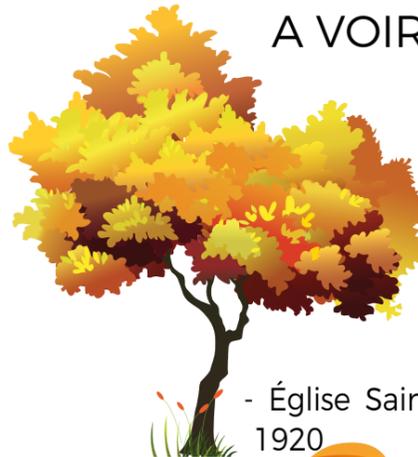
Réf. Zéliqzon, Dictionnaire, p. 168



*Pont détruit lors de la guerre de 1914-1918*



## A VOIR



- Château de Craincourt XVI<sup>e</sup> siècle, transformé XVIII<sup>e</sup> siècle : portail aux armoiries datant de 1728, dépendances. À découvrir lors des journées du patrimoine car il appartient à un particulier

- Ancien moulin d'Envie

- Église Saint-Martin gothique XV<sup>e</sup> siècle, restaurée après 1920

## HISTOIRE

Le village appartenait à l'ordre des Prémontrés de Salival (rattachée aujourd'hui à Moyenvic) et était dénommée au XII<sup>e</sup> siècle : Saint-Martin ou Vieille-Église. En 1234, l'évêque de Metz, Jean d'Apremont, y fonde une ville, offrant aux moines de Salival tous les deniers qui lui sont dus. En 1252, la ville est nommée « Dom-Martin ».

Au XIV<sup>e</sup> siècle, un château-fort y est construit par l'évêque de Metz Adhémar de Monteil, qui est donné ensuite en fief aux seigneurs de Deux-Ponts-Bitche. En 1638, il est détruit par les Suédois lors de la Guerre de Trente Ans.

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, un canal de flottage est creusé afin d'acheminer le bois de la forêt de Réchicourt-le-Château à Lagarde. Au début de la Première Guerre mondiale, Lagarde est prise par les Français dès le 10 août 1914 puis reprise par les Allemands le lendemain. Ces importants combats, qui font près de mille morts, sont un prélude aux batailles de Morhange et de Sarrebourg le 18 et 20 août suivant.

## BLASON

De gueules au dextrochère de carnation, vêtu d'azur, mouvant d'un nuage d'argent, tenant une épée haute d'argent garnie d'or, chapé cousu d'azur à deux cailloux d'or.



Armes du chapitre de la cathédrale de Metz, qui rappellent que Lagarde était une ancienne châtellenie épiscopale. Le chapé bleu, emblème de saint Martin, évoque le nom primitif de Lagarde : Dommartin.



*Le cimetière allemand de 1914-1918*

# Maizières-lès-Vic



Café-Restaurant Augustin Gourceau

## HISTOIRE

Village de l'évêché de Metz, dans la châtellenie de Lagarde, tenu en fief, en partage, par de nombreux seigneurs.

Maizières-lès-Vic est complètement détruit au cours de la guerre de Trente Ans.

Les troupes impériales campaient au Haut de Gallas.

La commune absorbe Haute-Xirxange, Basse-Xirxange, Bagnesholtz et Hellocourt en 1885.

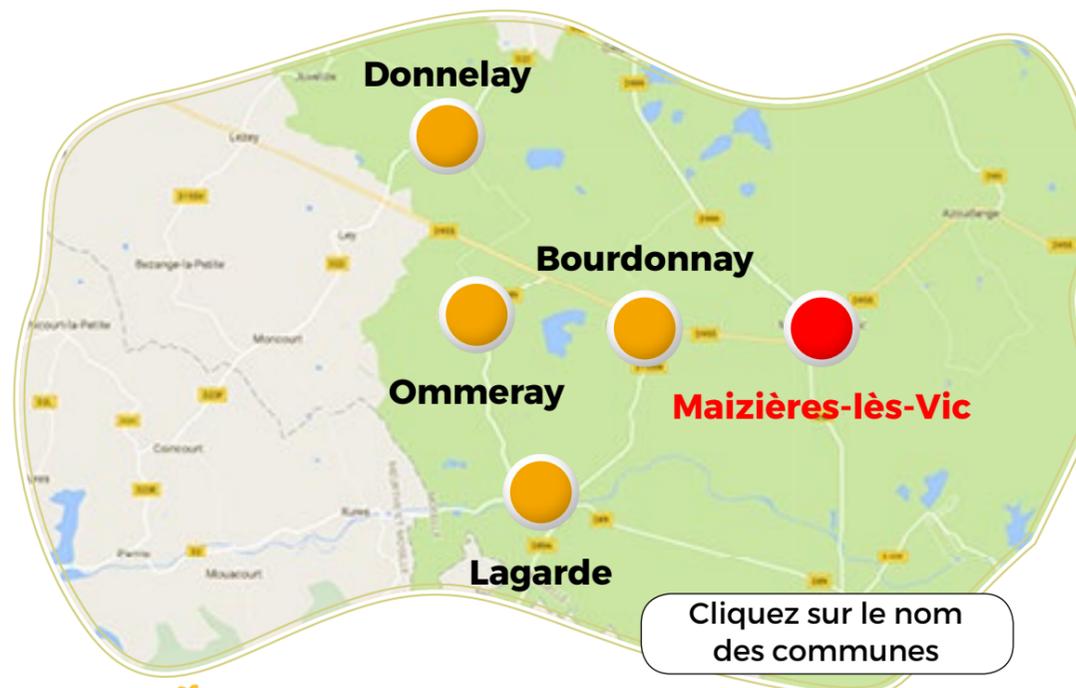
La commune s'appelait Machern bei Wich de 1915 à 1918 et de 1940 à 1944.

## SURNOM

Lés mangeux de grosse châ de Mèhères

=

les mangeurs de grosse chair de  
Maizières-lès-Vic



Cliquez sur le nom des communes

## BLASON

De gueules à la croix au pied fiché d'or issant d'un croissant d'argent et accosté en chef de deux cailloux d'or.



Combinaison des armes du chapitre cathédral de Metz, pour rappeler les droits de l'évêché à Maizières, et de l'abbaye de Haute-Seille, qui y fut possessionnée.

Par le mot « châ », on entend surtout la viande de boucherie, « lè neure châ », ou la viande noire, celle du bœuf, du veau, du mouton. Celle du porc et de la volaille ne compte pas.

Autrefois, ce n'était que dans les grandes circonstances qu'on mangeait de la châ dans ce village comme pour exemple à la Saint-Michel, à un baptême ou à une noce; mais aussi, ce jour-là, on en mangeait consciencieusement, et les morceaux qui paraissaient alors sur la table, nous effraieraient aujourd'hui.

Réf. Les Évangiles d'Imling

## A VOIR

- Moulin à Xirxange
- Maisons de ferme XVIIIe siècle
- Chapelle-oratoire rue Pont de Marsal
- Église Saint-Michel (1743): mobilier XVIIIe siècle ; chapelle seigneuriale XVIIe siècle



Vue aérienne de l'écart d'Hellocourt



SURNOM

**Lés èdièsses d' Omereu**  
= **les pieds d' Ommeray**

Cet oiseau passereau (pics caudata) à plumage blanc et noir est connu partout, car il reste toujours dans la région où il a vu le jour. Il est considéré comme nuisible, car il s'attaque aux fruits, aux grains et détruit les nichées d'oiseaux, mais ce qu'on lui reproche particulièrement, c'est son besoin de voler et cacher les objets brillants.



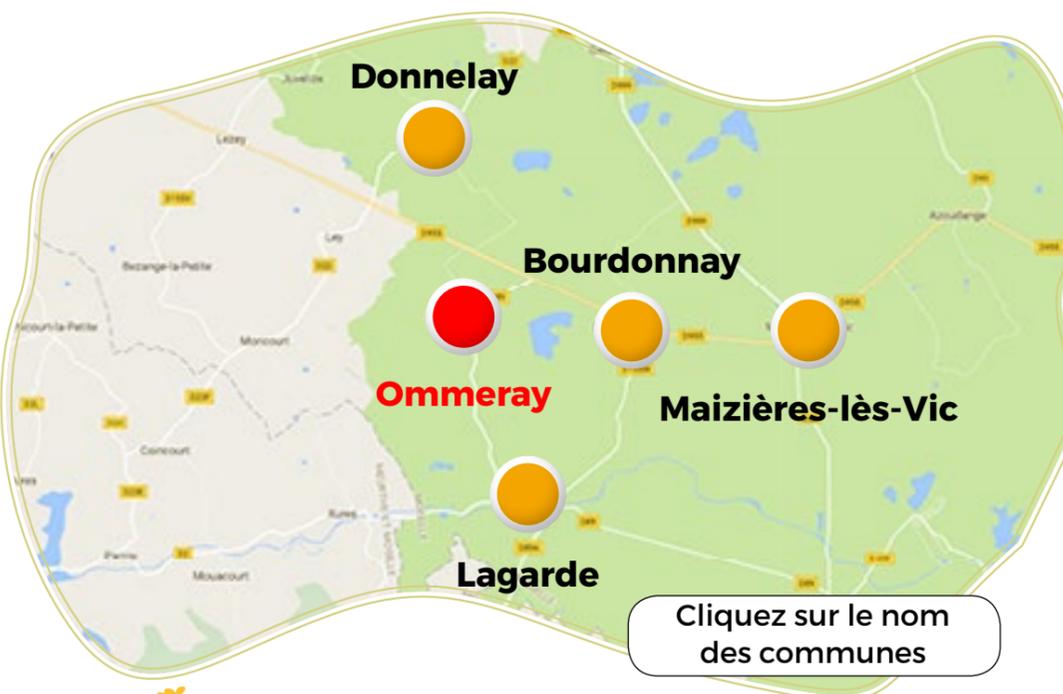
Cet oiseau kleptomane a aussi mauvais caractère; il est coléreux, opiniâtre, criailleur — qui ne connaît pas son caracara ! — et il poursuit à coups de bec ceux qui l'agacent.

C'est, à ce que disent les méchancetés folkloriques, l'image naturelle du genre d'esprit et du comportement habituel des Picards. Il serait utile de savoir, si nous sommes en présence d'une immigration picarde à Ommeray après la guerre de Trente ans.

Réf. Zéliqzon, Dictionnaire, p. 234



Multi-vues



Cliquez sur le nom des communes



A VOIR

- Église Saint-Étienne du XIX<sup>e</sup> siècle, autel de l'église du XIX<sup>e</sup> siècle, classé aux monuments historiques

HISTOIRE

Ancien domaine épiscopal, Ommeray était un fief de l'évêché de Metz, il relevait du bailliage de Vic et du district de Lagarde. Ommeray n'était qu'un hameau dépendant du village de Mantoncourt

Le territoire d'Ommeray a subi de nombreuses invasions au cours du Moyen-Age. Pour cette raison vers 1450, les villageois se mirent sous la protection du duc de Lorraine. Cependant, lors de la guerre de Trente Ans, le village de Mantoncourt et ses trois hameaux sont entièrement détruits.

En 1820, Ommeray était une annexe de Moncourt. Ancienne commune de la Meurthe, le village prend le nom allemand de Ommerich après l'annexion de 1871.

BLASON

De gueules à la croix au pied fiché d'or issant d'un croissant d'argent accosté de deux saumons adossés d'argent et de deux cailloux d'or en chef.



Combinaison des armes des deux abbayes qui eurent des biens et droits à Ommeray : Salivai — les saumons — et Haute-Seille — la croix et le croissant — avec les cailloux de saint Etienne, patron de l'église.



L'église Saint-Étienne

# Les sociétés d'histoire



## *Pâques - Une fête importante...*

Jean-Claude Berrar

## *La Sixtine de la Seille*

A quel Saint se vouer ?

## *Passé Présent a vu pour vous*

Exposition Emile Friant

## *Villages lorrains*

Une gestion de l'eau hors norme...

## *Les livres des Sociétés d'Histoire*



# PAQUES

## Une fête importante du christianisme ...

**P**âques, une fête importante du christianisme, commémore la résurrection de J.-C., située le lendemain de la passion. Elle est fixée au premier dimanche après la pleine lune qui suit le 21 mars donc au plus tôt le 22 mars et au plus tard le 25 avril. Le pluriel de Pâques distingue la Pâque originelle juive (Pessah) qui commémore la sortie d'Égypte et la liberté retrouvée. La fête est attestée dès le II<sup>ème</sup> siècle.

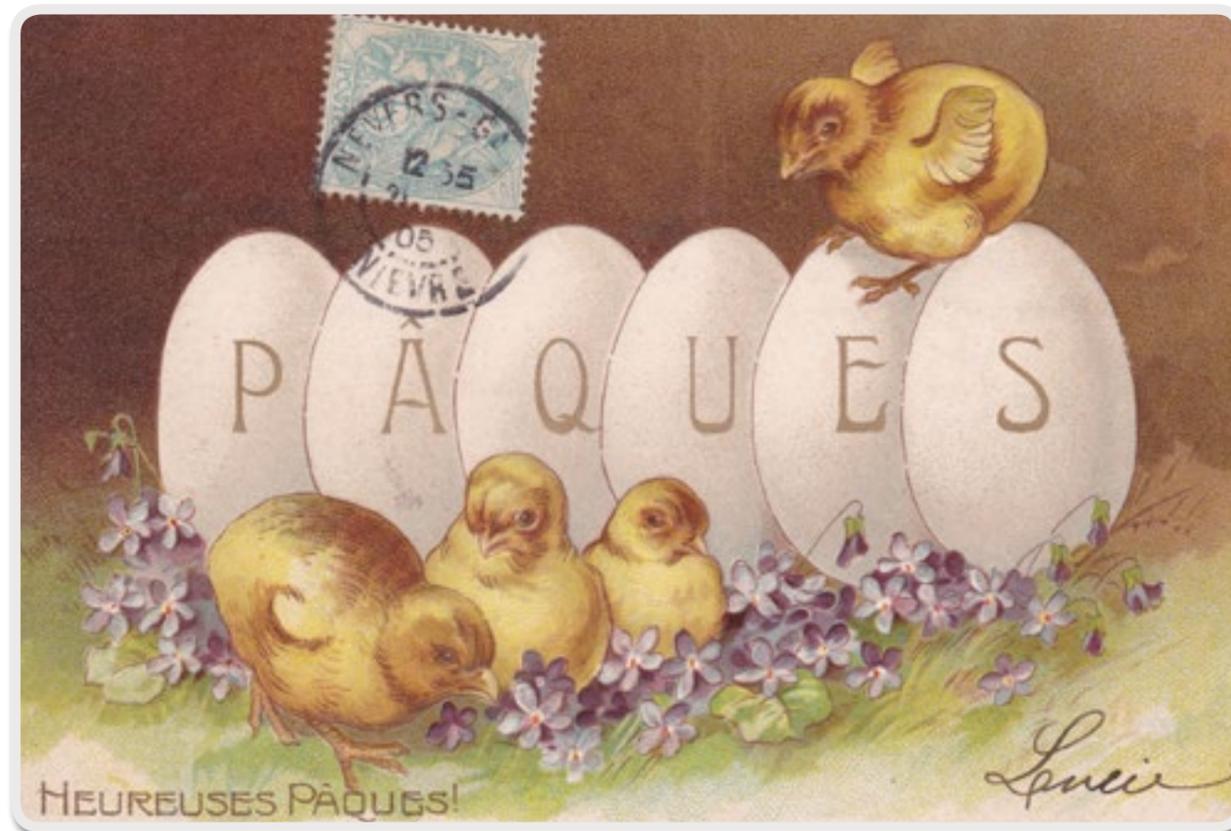
Une légende allemande raconte qu'une femme pauvre, ne pouvant offrir des douceurs à ses enfants pour Pâques, décora des œufs puis les plaça dans le jardin. Le lendemain matin, ses enfants aperçurent un lièvre dans le jardin et crurent que c'était lui qui avait pondu les œufs.

En 1682, dans son traité médical sur les œufs

de Pâques « De ovis paschalibus », le professeur Georg Franck de Frankenau décrit les conséquences néfastes sur la santé d'une consommation excessive de ceux-ci. Georg Franck a étudié la médecine et l'anatomie à Strasbourg. Il y obtient son doctorat en médecine en 1666.

La tradition du lièvre pondant des œufs franchit l'Atlantique pour se répandre en Amérique au cours du 18<sup>ème</sup> siècle grâce aux immigrants alsaciens et allemands. En France, tout comme dans la plus part des pays européens, les cloches ne sonnent pas du vendredi Saint à Pâques. On dit aux enfants qu'elles sont allées à Rome pour se faire bénir par le Pape. A leur retour, survolant les jardins, elles déposent des œufs. En Allemagne, en Alsace et en Moselle, c'est le lièvre de Pâques qui les cache ; en Westphalie, un renard ; en Thuringe, une cigogne ; en Suisse, un coucou.

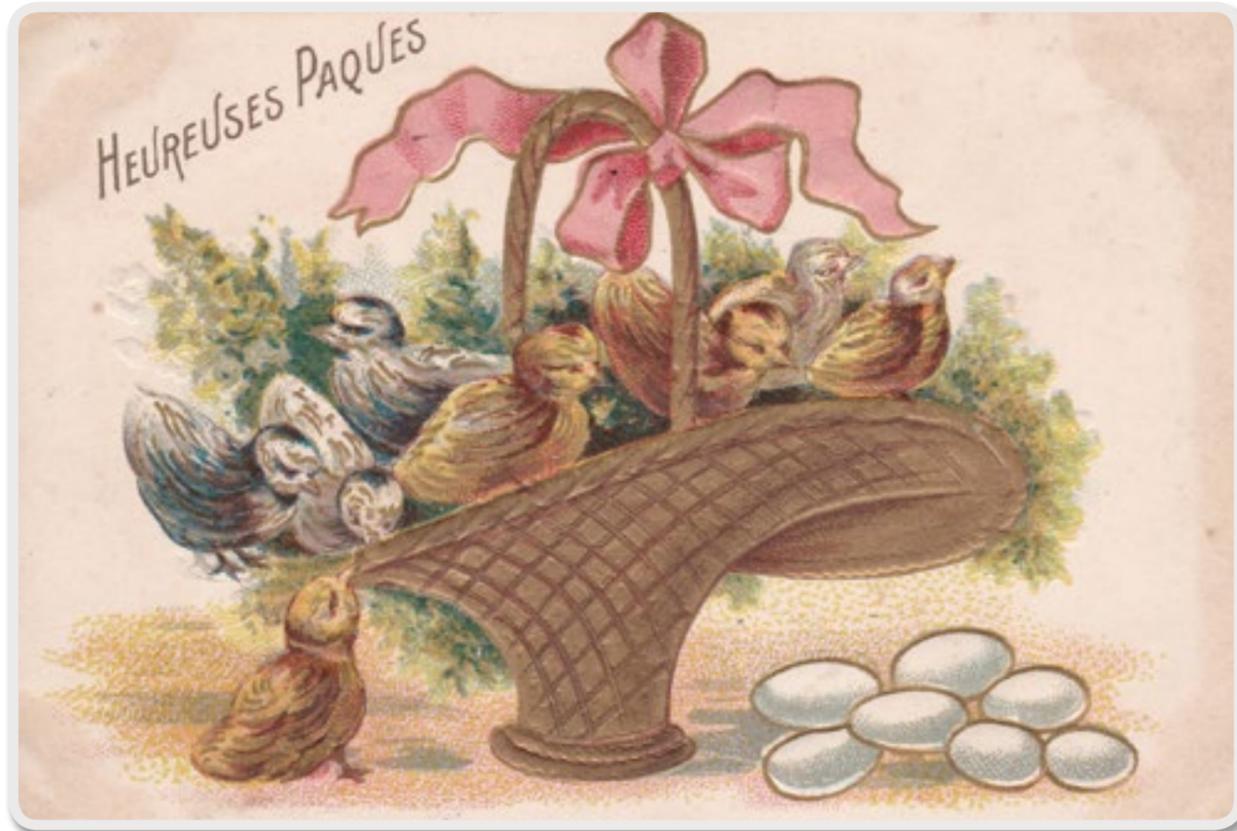
La coutume d'offrir des œufs décorés, teints ou travaillés, existe bien avant l'ère chrétienne. Déjà, au printemps, les



Egyptiens et les Perses offraient des œufs teints symbolisant le renouveau de la vie. Les druides, au temps des Gaulois, teignaient les œufs en rouge en l'honneur du soleil. Des cultures païennes disposaient des œufs dans les sépultures pour demander la renaissance des morts. Durant le Carême il était interdit de manger des œufs. Celui-ci débute 40 jours avant Pâques, rappelant le jeûne et la période que Jésus a passé dans le désert.

Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle les œufs frais sont vidés afin de les remplir de chocolat liquide. Grâce à l'invention des frères Fry, en 1847, qui ont fait un mélange de sucre, de beurre de cacao et de chocolat en poudre permettant d'obtenir une pâte molle, les œufs en chocolat sont réalisés dans des moules en fer blanc. Le plus ancien connu en France date de 1870. Il a été réalisé par la maison Létang et Rémy à Paris.

Des œufs réalisés en métaux précieux, de pierres dures décorées avec des combinaisons d'émail et de pierres précieuses sont créés à partir de 1885 par le joaillier Pierre-Karl Fabergé pour Alexandre III et Nicolas II de Russie qui les offrent à leurs épouses respectives Maria Fédorovna et Alexandra Fédorovna à Pâques. Plusieurs artisans de talents sont chargés de l'exécution : Kollin, Henrik Wigström ainsi



En Alsace et en Moselle, un gâteau en forme d'agneau pascal, le lamala ou osterlämmele, est vendu à Pâques dans les boulangeries pâtisseries. Il est aussi réalisé par les ménagères dans des moules en terre cuite venant d'Alsace.

Jean-Claude Berrar

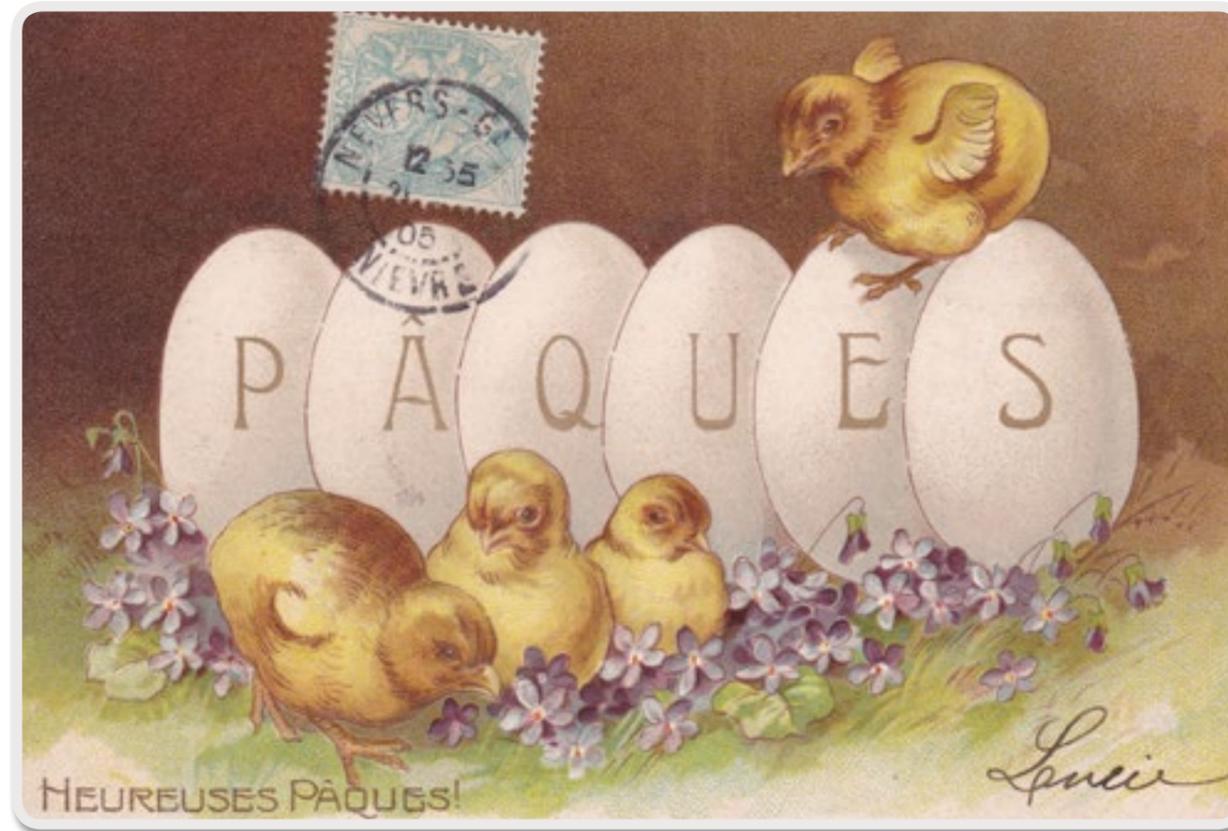


que Michael Perkhin. Sur les 50 œufs réalisés, 43 existent encore.

Il y a quelques années, un ferrailleur du Midwest américain acheta un œuf en or sur un marché aux puces pensant réaliser quelques années plus tard un profit en revendant l'or le constituant. Personne ne manifestant de l'intérêt pour l'objet, celui-ci reste intact sur la table de cuisine de l'acheteur qui fait alors des recherches sur internet. A la lecture d'un article de presse, il reconnaît son œuf renfermant une montre Vacheron Constantin. L'objet d'art précieux a été offert par le tsar Alexandre III à son épouse pour Pâques en 1887. L'œuf acheté 14 000 dollars a été estimé à 20 millions de livres (environ 24 millions d'euros) et a rejoint une collection privée.

L'agneau pascal est un symbole pour les religions juive et chrétienne. Pour la Paque juive, le sacrifice de l'agneau célèbre durant 8 jours la libération du peuple d'Israël et la traversée de la mer Rouge.

Pour les chrétiens Pâques représente le passage de la mort à la vie de Jésus qui est représenté par un agneau dans l'Apocalypse. L'agneau symbolise les vertus d'innocence, de douceur et de bonté ainsi que la soumission à la volonté de Dieu en référence au sacrifice d'Abraham qui était prêt à sacrifier son propre fils si Dieu l'exigeait.



# Macarons de Boulay

Le spécialiste de toutes vos fêtes

La Cour des Cols  
whisky vins spiritueux

03 87 35 82 89  
www.lacourdescols.fr

Whisky, Vins, Spiritueux, Initiation à la Dégustation, Soirée dégustation originale et/ou personnalisable...

**Bertrand BARTHEL**  
Maître Designer Art Floral  
Trophée d'Or International

Josée Fleurs  
03 87 63 45 70 06 08 03 52 07  
25, rue Franlatte - 57950 MONTIGNY-LES-METZ  
www.josée-fleurs-montigny.fr

# SILLEGNY

## SIXTINE DE LA SEILLE A QUEL SAINT SE VOUER ?

Les peintures de l'église Saint Martin de Sillegny recèlent encore quelques mystères. Dans le numéro précédent, nous vous avons présenté un chevalier inconnu. Vous avez pu constater, combien, en l'absence de documents écrits, il est parfois difficile, voire impossible, d'identifier un personnage. Nous allons aujourd'hui en évoquer un second dont l'identification, quoique moins ardue, soulève quelques interrogations. Les avis sont partagés.



Photo 1

Saint Césaire

### ANIMATIONS

Tous les deuxièmes dimanches du mois : visite commentée gratuite à 14h30.

16.03.2017. Assemblée Générale de l'Association à 20h30.

25 et 26.03.2017. Journées d'Histoire Régionale à l'Abbaye des Prémontrés à Pont à Mousson l'association y participe en tant que membre.

21.05.2017. à 15 H Conférence à l'église St Martin présentée par le Docteur Pierre BRONN, Membre de l'Académie Nationale de Metz, « Le Protestantisme en Pays Messin »

25.05.2017. Participation de l'association à la Marche de la Mirabelle.

Pour distinguer les saints les uns des autres les artistes ont adopté certaines règles. Ainsi tous les saints portent le nimbe, la palme est réservée à ceux qui ont subi le martyre. Certains sont parfois reconnaissables à leurs caractéristiques physiques ; Pierre a les cheveux drus la barbe et la moustache, Paul est plutôt grand, il a le front dégarni la barbe et la moustache, Jean est jeune et imberbe, Marie Madeleine a les cheveux longs et découverts ...

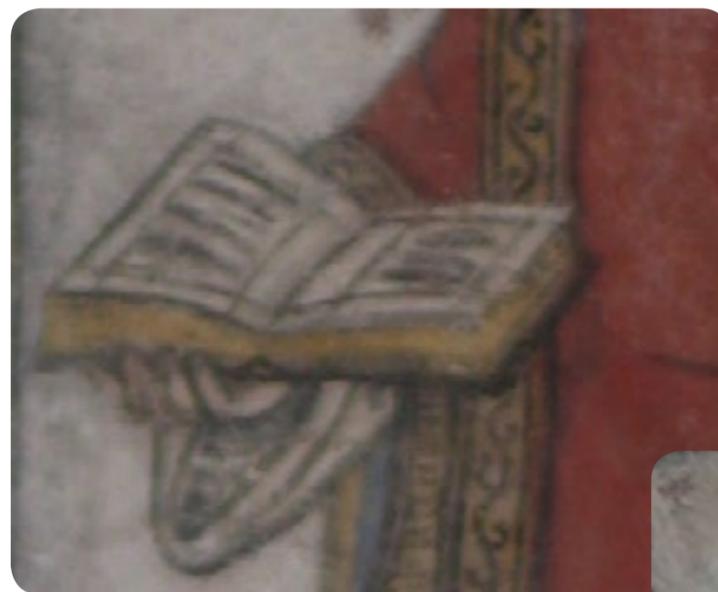
Mais ce sont des attributs, propres à chacun qui permettent de les identifier ; ils peuvent être de différente nature :

les instruments de leur martyre : la croix pour St André, le gril pour St Laurent, ...

des sujets, scènes, objets rappelant un événement de leur histoire : la tour de Ste Barbe, le dragon de Ste Marguerite ...

des symboles : les clefs de St Pierre, le crâne pour St François (la vanité, la mort, rappelle toi que tu es mortel) l'agneau de St Jean Baptiste ...

Examinons plus en détails notre tableau :



Examinons ce qui a été dit :

Conférence donnée en 1936 à Sainte Ségolène Chanoine Foe dit :

« Et quelle est cette image représentée au dessus du confessionnal, qui est ici à demeure depuis une époque, dont on ne peut dire qu'une chose, qu'elle est lointaine, et pour une raison que nous allons dire incessamment ? C'est celle de St César ou Césaire, diacre et martyr, que je ne saurais déterminer autrement qu'en disant que c'est probablement ce St Césaire, qu'on invoquait avec 6 autres aussi diacres (les Sts Agriaque, Philippe, Procore, Nichanor, Thimothée et Etienne, proto martyr) à la 18ème station, c. à. D. à la cathédrale St Etienne de Metz, au retour de la procession du mercredi des rogations, au XII<sup>e</sup> siècle, St Césaire est représenté en costume de diacre (dalmatique), tenant de la droite un livre ouvert dans lequel il est censé lire, et, de la gauche, la palme du martyr. Au-dessus de lui, son nom, qui est en même temps une invocation »

La Peinture murale en Lorraine du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle- Mme Hans Collas - 1997 - en parlant de l'église Saint Martin.

« Le jeune diacre Césaire vêtu de la dalmatique autrefois désigné par l'inscription s.cesar, porte un livre ouvert et une plume d'autruche le désignant comme écrivain. » Puis elle précise « Il ne s'agit pas de la palme de martyr comme il a été souvent dit. »

Les Peintures de Sillegny page 27 brochure de MM Pirus, Bastien et Mme Goin)

« Saint Césaire est représenté en costume de diacre. Sur l'aube il porte une dalmatique. Dans sa main droite il tient un livre ouvert qu'il est en train de lire et dans sa main gauche la palme des martyrs. Compagnon de Saint Nazaire, Saint Césaire parcourut la Gaule en enseignant la foi chrétienne. Tous deux endurent beaucoup de souffrances pour le Seigneur. Avec son compagnon il entra en Italie Comme chrétiens, à Milan ils eurent la tête tranchée en l'an 68 à la fin du règne de Néron. Ils sont fêtés le 28 juillet ».

Là il y a une erreur ; on parle bien de Saint Césaire mais l'histoire contée est celle de Saint Celse en latin Celsius qui lui fut bien le compagnon de St Nazaire.

Eglise de Sillegny Sixtine de la Seille 2013 par M. Philippe Martin (page 53 en légende d'une image du saint).

*Saint Césaire mort vers 532 est surnommé l'apôtre d'Arles Il lutte contre l'hérésie arienne écrit une règle monastique et organise son diocèse.*

Tous s'accordent à dire que notre personnage se nomme Saint Césaire et qu'il porte un costume de diacre ; mais s'agit il d'un martyr ou d'un écrivain, là, il y a controverse. Tentons d'aller plus loin.

On ne recense pas moins de neuf Saint Césaire ; sept dans le Martyrologe romain (3) et deux supplémentaires dans le catalogue des Saints tenu par les bollandistes(4) et cela sans compter ceux béatifiés après la réalisation des peintures au XVIème siècle :

Un Césaire de Naziance, l'Evêque d'Arles père de L'Eglise, un martyr à Rome avec 7 compagnons sous Dioclétien , un diacre martyr à Terracine compagnon du prêtre Julien, un martyr à Damas compagnon d'un groupe de 7, un martyr à Césarée en Cappadoce, un martyr à Arabisse en Arménie ,l' Evêque de Clermont en Auvergne, et enfin l'archidiacre de Saint Ausone .

Dans cette liste, cinq ont subi le martyre, un seul était diacre, si la plume est bien la palme du martyr alors notre personnage peut être, comme nous allons le voir, le martyr de Terracine.

Si la plume est celle d'un écrivain, il peut s'agir de Césaire d'Arles, pour des raisons que nous allons développer ; enfin, ni l'un ni l'autre, notre Césaire serait un diacre de l'Eglise primitive.

Rajoutons que Saint Césaire n'est pas connu pour être invoqué contre des maux particuliers, qu'il n'est pas le saint patron d'une corporation et que son histoire ne figure pas dans la Légende Dorée de Voragine contrairement à de nombreux saints de notre église.

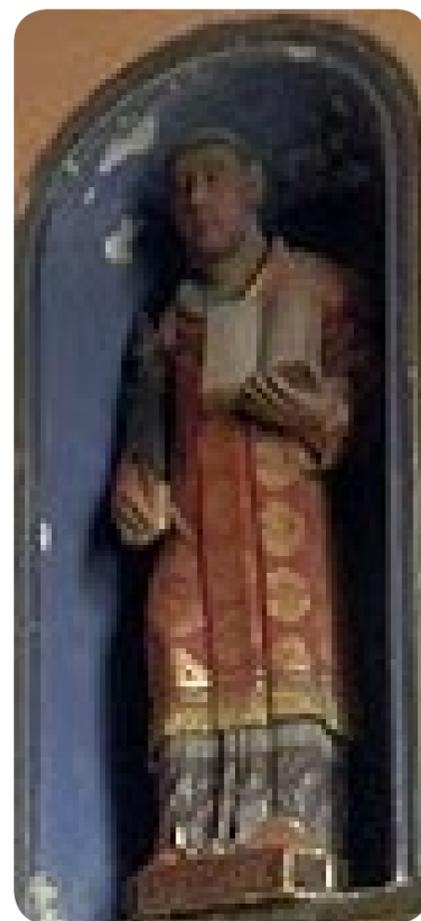
## Saint Césaire un diacre de l'Eglise primitive

Photo 4  
Saint Etienne Vincenzo Foppa. XV<sup>e</sup>  
Musée de l'Ermitage Saint Petersburg



## Saint Césaire diacre martyr de Terracine

Son histoire est reprise dans différents martyrologues et différentes versions, pour résumer, elle nous dit qu'une fête païenne voulait que chaque année un jeune homme fasse le sacrifice de sa vie en l'honneur d'Apollon. Après une cérémonie rituelle, nu et beau comme Apollon, il devait se précipiter dans la mer et s'y noyer. Le diacre Césaire venu d'Afrique fut témoin de cette scène qu'il condamna publiquement. Il fut arrêté et jeté à la mer avec son compagnon Julien Au moment de la conversion de l'empereur Constantin il devint le titulaire d'une des chapelles impériales. Il y a à Rome une ancienne et célèbre église Saint Césaire qui fut autrefois une abbaye. Le corps du saint y a été



longtemps, puis transporté dans celle de Sainte Croix de Jérusalem (Rome). Saint Annon évêque de Cologne en emporta un bras pour son église, et Saint Bernard s'en revenant à Clairvaux après un voyage à Rome en tira une dent.

On a souvent dit que les peintres de Sillegny étaient peut être italiens ou tout au moins qu'on trouvait dans ces peintures une influence italienne. Auraient ils pu ramener dans leurs cartons un modèle de ce saint qu'ils connaissaient bien parce connu et vénéré dans leur pays ? Modèle qu'ils auraient proposé à un commanditaire nommé Césaire, César ou Caesarius...qui souhaitait voir figurer une image de son saint patron sur les murs de son église.

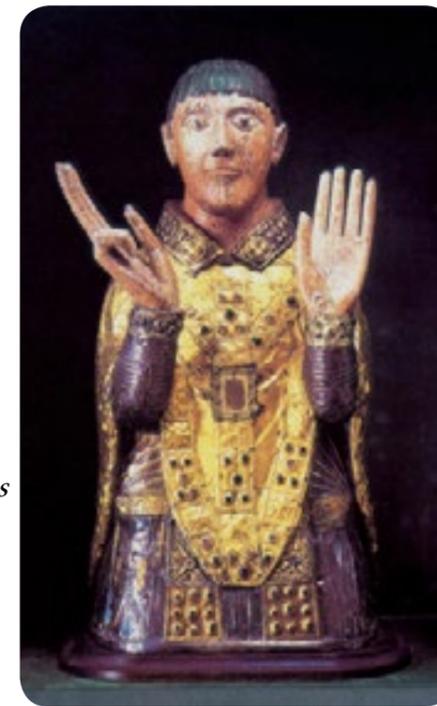


58

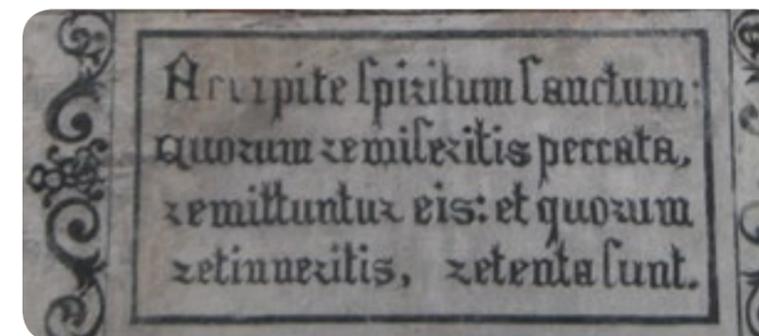


## Saint Césaire Evêque d'Arles

Photo 8  
Buste reliquaire de l'évêque d'Arles  
XII<sup>e</sup> siècle  
Abbatiale St Césaire de Maurs



## L'Inscription



Ce texte figure dans l'Evangile de Saint Jean 20, 21- 23. La scène a lieu le soir de Pâques, Jésus se montre aux apôtres et dit : « La paix soit avec vous. Comme le Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie. » Puis ayant ainsi parlé, il souffle sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint ; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »

Jésus instituait par la même, ce qu'on nomme aujourd'hui chez les catholiques le sacrement de pénitence et de réconciliation. Cette phrase est prononcée par l'évêque au cours de l'ordination des prêtres. Elle rappelle que l'Eglise a le pouvoir de remettre devant Dieu les péchés aux chrétiens baptisés, les diacres ne sont pas habilités à recevoir la confession.

Pendant longtemps le confessionnal, aujourd'hui démonté, fut installé à cet endroit de l'église. Apparemment ce texte est donc sans rapport avec le personnage qui le surmonte, mais, curieusement, parmi les nombreux sermons écrits par Césaire évêque d'Arles il en est un que je vous livre et qui justifierait bien la présence à cet endroit de l'église, à la fois du confessionnal, du texte instituant la confession et d'une image de l'évêque d'Arles auteur de ce bref et simple sermon sur la nécessité de se confesser ici bas.

# BIOGRAPHIE

## 1863

Naissance d'Émile Friant le 16 avril à Dieuze. Sa mère, Catherine Torlotin est couturière ; son père Virgile Friant, est chef d'atelier aux salines de la ville.

## 1872

La famille quitte la Moselle annexée et vient habiter à Nancy. Émile commence le dessin et suit les cours de Jules Larcher, peintre et d'Ernest Charbonnier.

## 1874

Il entre à l'école municipale de dessin et suit l'enseignement de Théodore Devilly. Il se lie d'amitié avec Victor Prouvé et Camille Martin.

## 1878

Friant expose pour la première fois au Salon de Nancy ; il est remarqué par la critique.

## 1879

Il obtient une bourse et entre à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier d'Alexandre Cabanel où il retrouve Victor Prouvé.

## 1882

Mention honorable pour L'Enfant prodigue au Salon des Artistes Français à Paris.

## 1883

Second grand Prix de Rome avec *Œdipe maudissant Polynice*, œuvre acquise par l'État (aujourd'hui déposée au Musée des Beaux-Arts de Rouen).

## 1884-1885

Il échoue deux fois au concours de Rome et renonce à la Villa Médici.

## 1886-1887

Il obtient une bourse de voyage et va en Belgique et en Hollande puis en Italie et en Tunisie. À son retour il expose ses œuvres réalisées lors de ses séjours.

## 1888

Friant expose au Salon parisien et au Salon de Nancy (*Les canotiers de Meurthe*).

## 1889

Il expose *La Toussaint* à Paris et obtient le Prix du Salon. L'œuvre est présentée à l'Exposition Universelle où Friant reçoit une médaille d'or. L'état achète cette peinture pour le Musée du Luxembourg. Friant fait chevalier de la Légion d'honneur.

## 1890-1914

Il expose régulièrement au Salon de Nancy et au Salon parisien (scindé ensuite au Salon des Artistes Français et Salon national des Beaux-Arts) ainsi qu'aux États-Unis. Ses œuvres sont acquises par les musées et par des collectionneurs français et américains.

## 1893

Il fonde avec Eugène Corbin la Société aérostatique.

## 1895



de Nancy. Il est nommé Officier de la Légion d'honneur. Le conseil général de Meurthe-et-Moselle lui commande la décoration de la salle des fêtes de la Préfecture.

## 1906

Il est nommé professeur de dessin aux cours du soir à l'École des Beaux-Arts de Paris.

# PASSÉ-PRÉSENT a vu pour vous

## 1908

Participe à la création de la Société internationale de la gravure originale en noir.

## 1912

Participe à la première exposition *Les pompiers*.

## 1914-1918

La guerre est déclarée. Les Salons de Nancy et de Paris sont déprogrammés. Émile Friant n'est pas mobilisé mais participe à l'effort de guerre (il réalise notamment des affiches, des bons de la Défense nationale, des inventions pour les soldats et participe aux missions artistiques aux Armées).

## 1918-1932

Reprise des salons ; Friant expose à nouveau et retrouve une clientèle internationale. Ses estampes et dessins entrent dans les collections des musées. Il n'est plus présent au Salon national des Beaux-Arts mais au Salon des Artistes Français, plus institutionnel.

## 1921

Il est nommé membre de la Commission de surveillance du musée des Beaux-Arts de Nancy auquel il lèguera ses fonds d'ateliers.

## 1921

Friant est élu à l'Académie des Beaux-Arts. Les expositions à cette époque se tournent davantage vers les maîtres modernes, notamment à Nancy avec la création du Comité Nancy-Paris.

## 1924

Friant est reçu à l'Institut. Première rétrospective de ses œuvres à Nancy. En pleine nature, dont la réalisation a duré plus de dix ans, est présenté au Salon des Artistes Français à Paris.

## 1925-1930

Plusieurs expositions lui sont consacrées.

## 1930

Friant travaille à une monographie rétrospective de son oeuvre. Un premier tirage est réalisé en 1930.

## 1930

Il est fait Commandeur de la Légion d'honneur.

## 1932

Il meurt à Paris le 9 juin 1932. Ses obsèques s'y déroulent le 12 juin, puis le lendemain à Nancy où l'artiste est enterré. Le sculpteur Louis Burtin, l'un de ses proches amis, est chargé de poursuivre la publication de la monographie consacrée à l'artiste. L'ouvrage ne verra cependant le jour qu'en 1946 sous la plume d'Arsène Alexandre.



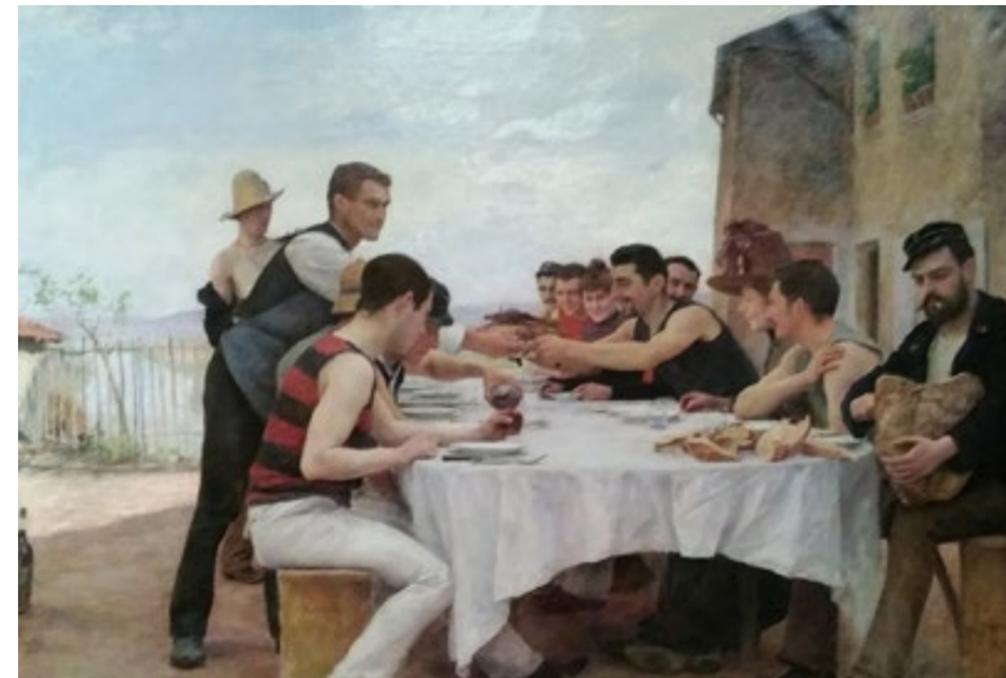
# EMILE FRIANT

Documents et textes tirés de l'exposition au Musée d'Art moderne de Nancy sur l'artiste du 4 novembre 2016 au 27 février 2017.



59





# EMILE FRIANT



# VILLAGES LORRAINS

## Une gestion de l'eau hors norme...

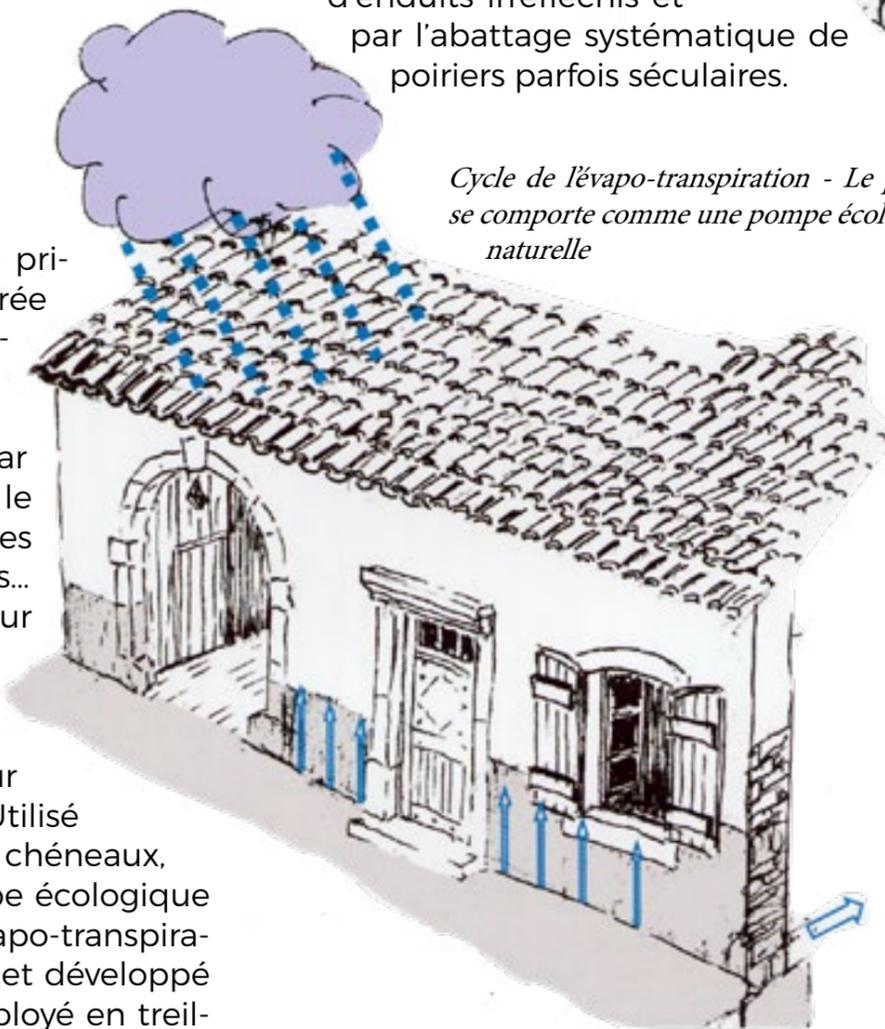
### Les eaux de pluie

Le tour de volet était une bande de terre private, n'excédant pas 80cm de largeur, tolérée par la commune, au pied des façades. Ce ruban végétal qui se déroulait suivant toute la longueur du village-rue, marquait une transition entre l'espace public, ouvert, affiché par l'usoir et l'espace privé, clos et secret qu'est le logis. Tandis que les usoirs, encombrés par les troupeaux, tas de fumier, tas de bois, chariots... étaient dépourvus de toutes plantations, le tour de volet était une terre d'accueil pour les végétaux cultivés en espalier, adossés au mur de la façade. Le poirier, hormis ses fruits et son aspect décoratif, avait un rôle sanitaire pour l'assèchement des murs de soubassement. Utilisé avant l'apparition des métaux en feuille et des chéneaux, les anciens lui avait assigné un rôle de pompe écologique fonctionnant par un phénomène naturel d'évapo-transpiration : alors que le système racinaire puissant et développé puisait l'eau dans le sol, le vaste feuillage déployé en treillage ou en espalier contre la façade renvoyait celle-ci dans l'atmosphère. En été, le feuillage apportait une note de fraîcheur bienfaisante.

Aujourd'hui, la méconnaissance de certains néoruraux

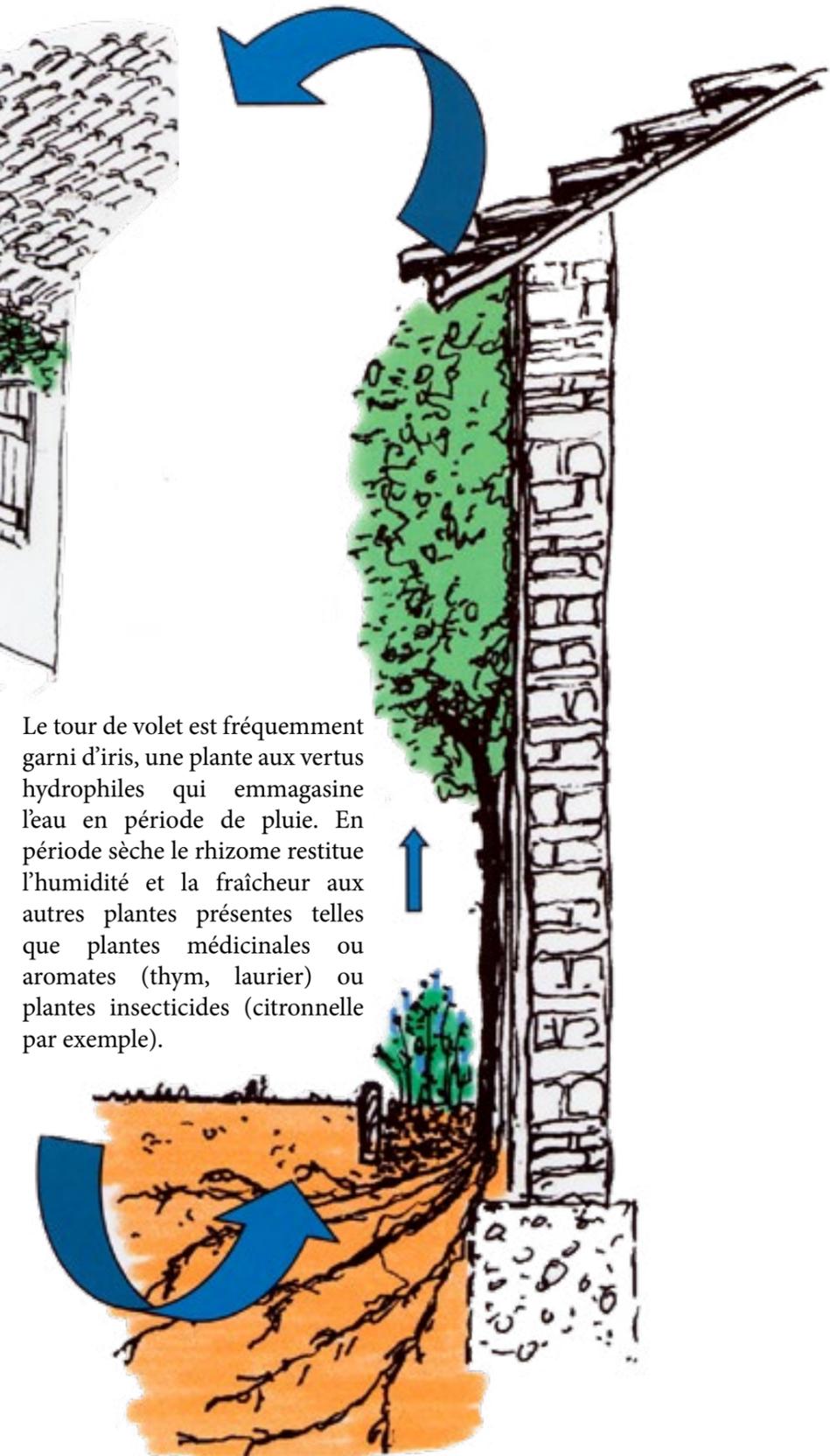
peu scrupuleux, leur manque de bon sens et de respect vis-à-vis des valeurs patrimoniales léguées par les anciens, rendent ce procédé naturel d'assèchement vulnérable lors des opérations de remise en état des façades auxquelles « on a fait la peau » par des décroûtages d'enduits irréfléchis et par l'abattage systématique de poiriers parfois séculaires.

*Cycle de l'évapo-transpiration - Le poirier se comporte comme une pompe écologique naturelle*



*Saturation des fondations  
Pénétration d'humidité à l'intérieur*

Article de :  
Jean Pierre Wieczorek - Architecte  
conseiller au CAUE de la Meuse -  
25/01/2017



Le tour de volet est fréquemment garni d'iris, une plante aux vertus hydrophiles qui emmagasine l'eau en période de pluie. En période sèche le rhizome restitue l'humidité et la fraîcheur aux autres plantes présentes telles que plantes médicinales ou aromates (thym, laurier) ou plantes insecticides (citronnelle par exemple).

Coupe de principe sur le tour de volet



## Les égayoir

Le XIXe siècle a vu beaucoup de villages meusiens se doter de bassins destinés à baigner les chevaux, ce sont les égayoirs, aiguayoirs ou encore guéoirs, ces trois mots tirant leur origine du latin «aqua» (= l'eau).

L'égayoir est indifféremment construit à l'intérieur du village ou à l'une de ses entrées ; le soir, au retour des champs, on y baignait les chevaux pendant un quart d'heure avant de les ramener à l'écurie. Ce bain est très salubre ; il nettoie mieux que le pansage, il rafraîchit et procure un grand bien être.

Si la plupart des égayoirs sont des bassins de forme rectangulaire ou ovale, profonds souvent d'un mètre environ et au sol pavé, il en existe quelques-uns établis sur un ruisseau ; à Vouthon-Bas, près du lavoir, le ruisseau canalisé peut être barré par des planches que l'on glisse dans des rainures empêchant ainsi l'eau de s'écouler et la faisant monter pour pouvoir baigner les chevaux qui y accèdent par un plan incliné perpendiculaire au ruisseau.

Villages Lorrains  
23, boulevard Albert 1er  
54000 NANCY



**Les Arrangés du Bocal**

Large choix de 'Bruschette' authentiques

LE MIDI UNIQUEMENT

LE SOIR

planches de charcuterie fine italienne et fromages

RHUM ARRANGÉ

HORAIRES :  
LUNDI DE 14h à 2h  
DE MARDI AU SAMEDI DE 10h à 2h

34, RUE TAISON - 57000 METZ  
L'abus d'alcool nuit gravement à la santé

**L'Art du Cadre Au Pastel**

Patrice Wagner  
Encadreur conseil

17 rue Taison - 57000 Metz  
tél : 03 87 36 06 94  
wagner.patrice0477@bbox.fr

**NOVOTEL HOTELS**

Novotel Metz Centre  
120 chambres 4 \*\*\*\*

Tél. : +33 (3) 87 37 38 39  
Fax : +33 (3) 87 36 10 00

Place des Paraiges  
Centre Saint-Jacques  
57000 Metz

h0589@accor.com  
www.novotel.com

# Les sociétés d'histoire vous proposent leurs livres

## Les métiers d'autrefois en Lorraine

Éditions du Quotidien

15 €



Le rémouleur qui savait redonner une seconde jeunesse au tranchant fatigué des outils, le rétameur, la brodeuse, la dentellière, le schlitteur, le sandalier qui autrefois fabriquait des sandales à domicile avec de la toile, le marchand de cheveux, la matelassière, la cardeuse, la gaveuse d'oie, les mineurs... Autant de métiers de jadis aujourd'hui disparus ou qui ont fait totalement peau neuve. À l'image de la dactylo perdue corps et biens avec le triomphe de l'outil informatique.

Cet ouvrage vous permettra de découvrir ces professions oubliées passées sous les fourches caudines de la modernisation de l'économie. De nombreuses illustrations laissent deviner l'ambiance de ces temps lointains et imaginer les conditions de vie aussi.

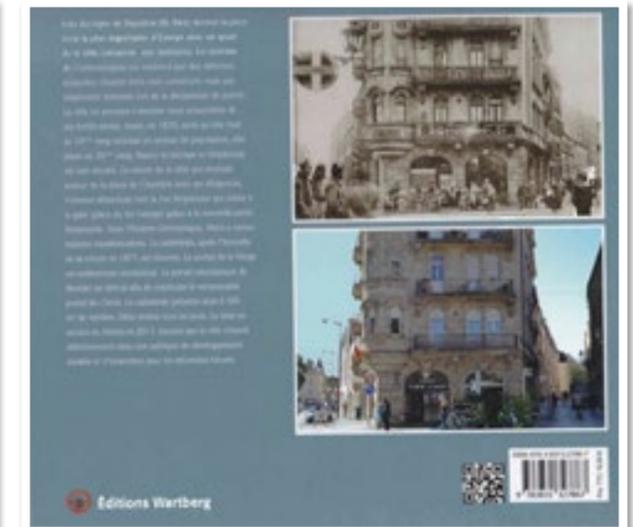
### L'auteur.

Jean-Claude Berrar est un infatigable collectionneur de documents. Il est fauteur de nombreux ouvrages. Ses dernières publications sont : C'était Metz. Centre-ville d'autrefois paru aux Éditions du Quotidien et La Meurthe-et-Moselle de nos aïeux aux Éditions. Serpenoise.

## Les métiers d'autrefois en Lorraine

Éditions du Quotidien

16,90 €



Lors du règne de Napoléon III, Metz devient la place forte la plus importante d'Europe avec un quart de la ville consacrée aux militaires. Le système de Cormontaigne est renforcé par des défenses avancées. Quatre forts sont construits mais pas totalement terminés lors de la déclaration de la guerre. La ville ne pouvant s'étendre reste prisonnière de ses fortifications. Aussi, en 1870, alors qu'elle était au 10e rang national en termes de population, elle passe au 20e rang. Nancy la rattrape et Stasbourg est loin devant. Le centre de la ville qui évoluait autour de la place de Chambre avec sers diligences, s'oriente désormais vers la rue Serpenoise qui mène à la gare (place du roi George) grâce à la nouvelle porte Serpenoise. Sous l'Empire Germanique, Metz a connu maintes transformations. La cathédrale, après l'incendie de sa toiture en 1877, est rénovée. Le portail de la Vierge est entièrement reconstitué. Le portail néo-classique de Blondel est détruit afin de construire le remarquable portail du Christ. La cathédrale présente alors 6 500 m<sup>2</sup> de verrière. Metz évolue tous les jours. La mise en service du Mettis en 2013 montre que la ville s'inscrit définitivement dans une politique de développement durable et d'innovation pour les décennies futures.



63



# Les sociétés d'histoire vous proposent leurs livres

## Metz, une ville dans la guerre

Éditions des Paraiges



**28 €**

Metz, une ville dans la guerre, 1914-1918 - La vie quotidienne à travers le journal de Jeanne Haas.

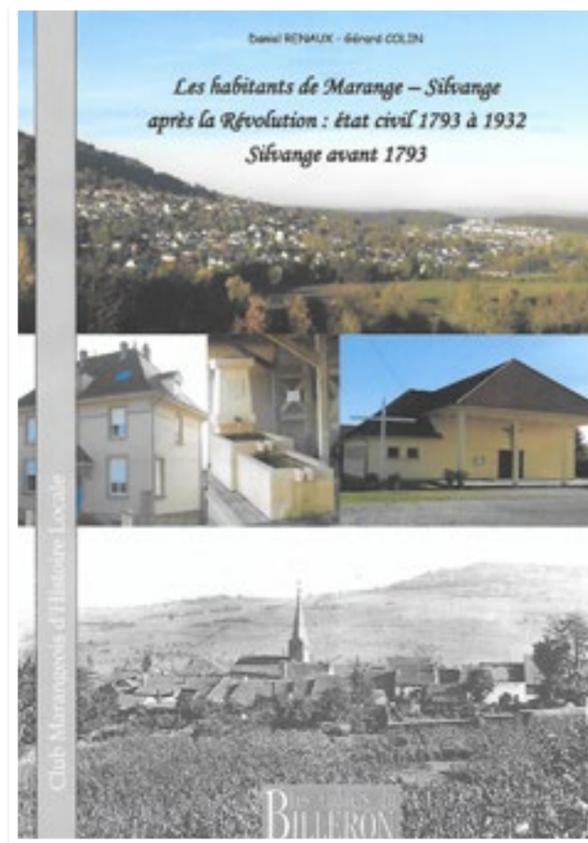
4 juillet 1914. Dans son appartement de la rue de la Paix, une femme de la bourgeoisie messine entame sans le savoir encore l'écriture d'un journal qui deviendra le journal d'une guerre. Chaque jour, jusqu'au 11 novembre 1918, Jeanne Haas prendra sa plume pour décrire les événements tels qu'elle les subit à Metz, alors ville allemande : les bruits de la guerre, ceux des va-et-vient des soldats et des convois de blessés, ceux des canons tout proches, ceux des raids aériens de l'armée française, sans oublier les sonneries de la Mutte annonçant chaque

victoire allemande... Sa chronique transcrit aussi des sentiments partagés: la souffrance des habitants face aux restrictions alimentaires et leur découragement face à l'état de siège qui donne tout pouvoir aux militaires ; leur espoir aussi, au bout du compte, de voir Metz revenir à la France et la France à Metz.

« Il était du devoir de l'historien de restituer à la ville et à ses habitants » ce véritable journal de la vie quotidienne des Messins de 1914 à 1918, écrit Pierre Brasme, qui introduit, met en perspective et complète ce document précieux, « ce témoignage réaliste » qui permet de suivre, « mois après mois, la détérioration des conditions de vie, et pas seulement dans la catégories les plus pauvres. » Ce journal alors sans lecteur, conservé depuis les années 1920 dans les archives de l'Académie de Metz, « ne demandait, écrit encore Pierre Brasme, qu'à servir un jour à la connaissance de la guerre vécue par les Messins ». Cent ans après, c'est chose faite..

## Les habitants de Marange-Silvange après la Révolution

état civil 1793 à 1932. Silvange avant 1792



Le livre est disponible auprès du :  
Club Marangeois d'Histoire Locale -  
6 rue de la Fontaine  
57535 MARANGE-SILVANGE  
Contact : 06 84 39 91 10  
(Frais de port en sus: 12€ par exemplaire)

**32 €**

Ce livre, qui contient 12219 noms, 4293 familles et 2704 patronymes complète le premier opus « Les habitants de Marange et Bronvaux avant la Révolution » édité en 2005.

La commune Bronvaux, qui était précédemment associée à la paroisse de Marange, enregistrant son propre état-civil, n'est pas prise en compte dans cette publication.

En revanche le hameau de Silvange, qui était une annexe de Rombas, après une courte autonomie fusionne avec Marange en 1809.

Pour reconstituer ses familles avant 1793, des recherches ont été effectuées dans les

registres paroissiaux de Rombas.

À la fin du XIXe siècle l'ouverture d'une mine ainsi que le développement sidérurgique et métallurgique provoquent un important afflux de main d'œuvre. De nombreux ouvriers mineurs, dont un grand nombre vient des pays voisins, travaillent à la mine, dite de Ternel, à Marange.

De son côté, Silvange accueille des ouvriers employés dans les usines métallurgiques et sidérurgiques des vallées de l'Orne et de la Moselle. Ainsi depuis 1890, comme d'autres communes liées au développement industriel, Marange-Silvange connaît un véritable bouleversement démographique qui lui, ne s'arrête pas en 1932.

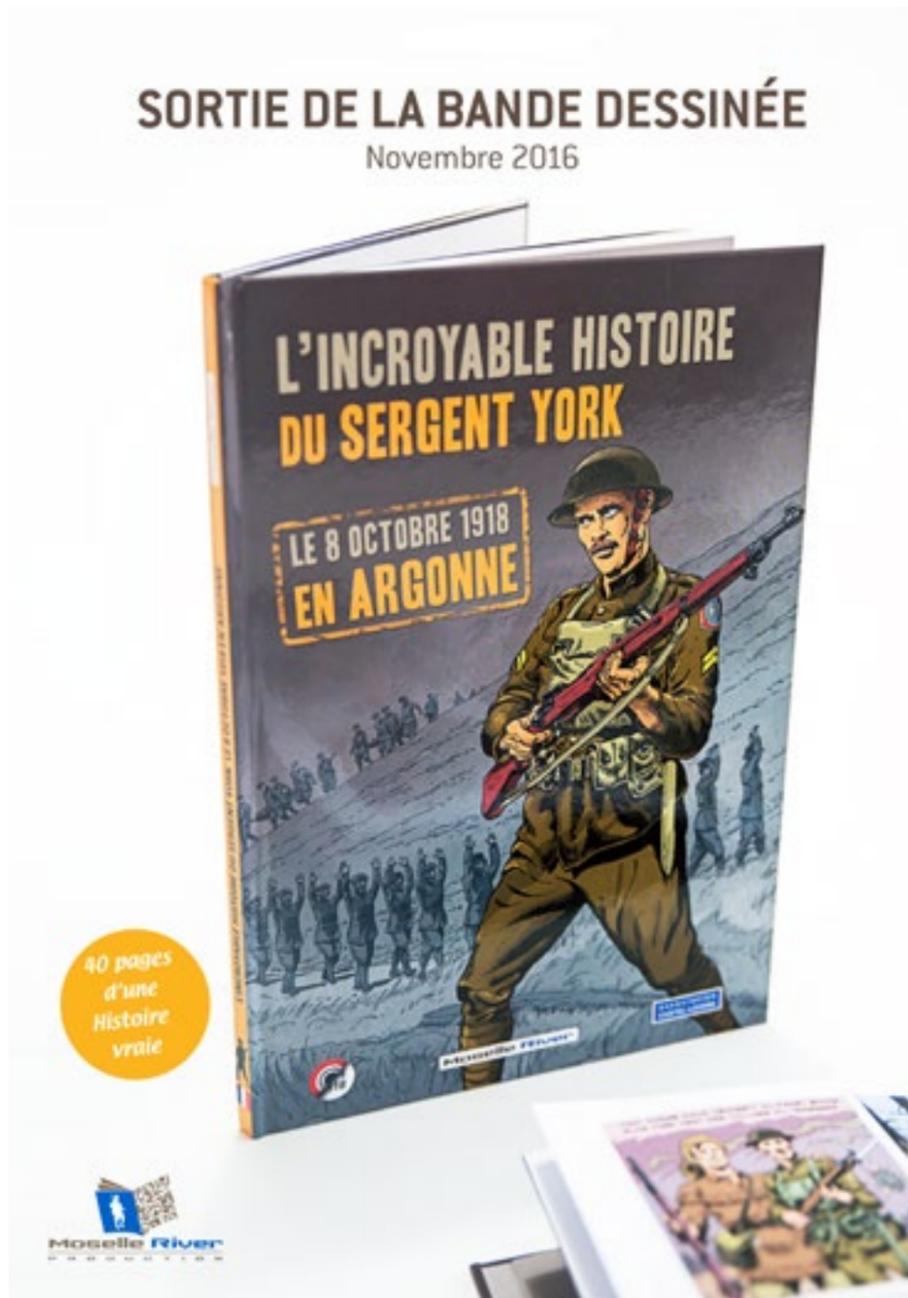


64



# Les sociétés d'histoire vous proposent leurs livres

## L'incroyable histoire du sergent York



**13,50 €**

MOSELLE RIVER PRODUCTION est une jeune maison d'édition née de la passion de Jean-Pascal Speck et Pascal Moretti pour l'Histoire des 2 dernières guerres mondiales.

D'importantes traces de ces deux guerres encore visibles dans le département de la Moselle (57) et plus largement en Lorraine ont contribué à renforcer leur volonté de raconter des morceaux d'histoire choisis dans la Grande Histoire. Non pas en historiens ou théoriciens, mais plutôt en passeurs, ils souhaitent encourager le devoir de mémoire. Ils fixent alors un objectif : permettre au plus large public d'accéder à la connaissance, voir à la compréhension de faits historiques liés aux 2 guerres. La bande dessinée leur semble le médium idéal. Combiner narration et images, c'est toucher à la curiosité des plus grands comme des plus jeunes.

De nombreuses recherches et débats permettent d'écrire les scénarios avec pour mot d'ordre de ne pas trahir la vérité historique. Autour de chaque projet de bande dessinée, une équipe se mobilise avec un illustrateur, un directeur artistique, un comité d'histoire, un coordinateur de projet. Souvent des intervenants extérieurs comme des traducteurs ou historiens apportent leur contribution. Un comité de lecture se constitue pour apporter toutes corrections formelles ou historiques.

MOSELLE RIVER PRODUCTION tente de diffuser ses ouvrages auprès des librairies, des bibliothèques et médiathèques, auprès des offices de tourisme et sur les lieux de visites de certains sites de guerre.

Internet est également un moyen de diffusion et de

contact pour acquérir les bandes dessinées réalisées :



MOSELLE RIVER Production  
50 route du Crève Coeur  
57100 THIONVILLE

[www.moselleriver.org](http://www.moselleriver.org)  
+33 03 82 88 53 65

## Dans la même collection



**13,50 €**





# Recettes du terroir

## La potée de choux à la mosellane

### La recette

- Eplucher et laver les légumes à grande eau
- Découper les en morceaux
- Eplucher les pommes de terre, rincer et trempez les dans l'eau froide
- Eplucher des oignons que vous piquez de clou de girofle
- Faire bouillir 3l d'eau non salée
- Plonger dans l'eau la poitrine ainsi que tous les légumes
- Ajouter le bouquet garni, les oignons, 1/2 litre de vin blanc de Pays, du poivre et du gros sel compléter avec de l'eau froide
- Couvrir et laisser cuire à petite ébullition les pommes de terre et les saucisses
- Laisser cuire le tout encore 30mn.
- Dresser le plat après avoir coupé la poitrine



**Le chef vous souhaite un bon appétit et vous propose :**

Accompagnez ce plat avec un Pinot Noir de Moselle de préférence ou un Pinot Blanc. Il est préférable de ne pas prendre un vin fruité.



57160 MOULINS-LES-METZ  
Tél : 03.87.66.90.96

Ouvert du Lundi au Samedi de 6h à 19h  
Repas de midi uniquement  
Charmante terrasse d'été ombragée

Menu à 13,80€ et sa carte

## Les ingrédients



Temps de préparation : 25 minutes  
Temps de cuisson : 80 minutes

Ingrédients (pour 5-6 personnes)

- 16 saucisses fumée de Moselle (ou de Montbéliard)
- 500 g de poitrine fumée
- 1 chou
- 6 carottes
- 6 pommes de terre
- 2 oignons
- 1 bouquet garni
- sel fin de cuisine
- 4 clous de girofle



découper en segments, vert foncé dessus, blanches et cotonneuses dessous. Les fleurs jaunes sont groupées en petits capitules axillaires dont la réunion constitue une longue panicule. Le fruit est ovale et lisse.

venue dans la feuille d'armoise a des propriétés régulatrices du cycle menstruel. La plante sera conseillée chez les femmes présentant un cycle irrégulier de règles absentes ou peu abondantes. Prise régulièrement durant le cycle, l'armoise permet de supprimer ce que l'on appelle le syndrome prémenstruel, c'est-à-dire un ensemble de troubles dont souffrent les femmes durant leurs règles (rétention d'eau, prise de poids, gonflement des seins, irritabilité). Plus intéressante, l'armoise est antispasmodique et calme efficacement les douleurs abdominales existant durant les règles.

- SYNDROME PRÉMENSTRUEL,
- RÈGLES DOULOUREUSES,
- REGLES IRRÉGULIÈRES ET/OU PEU ABONDANTES.



66



# Les plantes L'armoise

Artemisia vulgaris (Composées)

### NOMS COMMUNS :

Couronne de Saint-Jean, Ceinture de Saint-Jean



### UN PEU D'HISTOIRE :

C'est à Artémis, déesse lunaire des Grecs qui se confond avec la Diane des Romains, que l'armoise doit son nom savant et son nom courant qui n'est d'ailleurs qu'une déformation du précédent.

Elle fut baptisée ainsi moins parce que la légende veut qu'elle ait été créée par cette divinité que parce qu'elle exerce une action identique à celle d'Artémis dont la mission principale, en dehors de la chasse, était de porter secours aux femmes dans leurs maladies, tant en régularisant leur cycle qu'en les assistant lors des accouchements.

### DESCRIPTION :

L'Armoise est une plante vivace à racine ligneuse, rampante et fibreuse. La tige, qui peut atteindre 1,5 mètre, est herbacée, cylindrique, striée, rougeâtre, un peu velue, dressée et rameuse. Les feuilles sont alternes, profondément lancéolées, découpées en segments, vert foncé dessus, blanches et cotonneuses dessous. Les fleurs jaunes sont groupées en petits capitules axillaires dont la réunion constitue une longue panicule. Le fruit est ovale et lisse.





## Promenade dans les rues de Metz

animée par Claude SPITZNAGEL

Une promenade récréative aux mélanges d'histoire, de petite histoire et de légendes pour découvrir la ville de Metz sous un nouvel angle. Le charme du passé et le régal des yeux sont au rendez-vous.

**Vendredi 25 mars 2017**

à la découverte de la ville de Metz

**Lieu de rendez-vous :**

à 19 heures

A la Cour des Cols  
1 bis rue Taison  
57000 METZ

Tout débute par une dégustation d'un vin de Pays.

**Parcours (durée 90 minutes) :**

Rue Serpenoise  
En Bonne-Ruelle  
Rue des Clercs  
Rue du Petit-Paris

**Tarifs :**

Adulte : 10,00 €  
Couple : 17,00 €  
Enfants de plus de 12 ans : 5,00 €

**Réservations :**

Claude SPITZNAGEL  
Tél : 06 07 26 12 82  
cspitzna@modulonet.fr